



DÉTRITUS / DÉchets, TRI eT Usages Sociaux

Gestion des déchets et tri sélectif en habitat collectif HLM

Avril 2012

Etude réalisée pour le compte de l'ADEME
par ETICS/ Université François-Rabelais de Tours et Etéicos



Contrat n°0906C0083

COORDINATION TECHNIQUE : Mme Olga Kergaravat
Service Prévention et Gestion des déchets (SPGD)
Direction Consommation Durable et Déchets (DCDD)

Remerciements

Nous tenons à remercier l'ensemble des personnes, habitants du Sanitas et des Marnaudes, qui ont accepté de nous recevoir, nous ont ouvert leur porte et ont pris le temps de nous répondre.

Nos remerciements vont également à Patrick Vannier, responsable Service Proximité à Tour(s) Habitat qui a très largement facilité notre présence sur le terrain tourangeau et a répondu à toutes nos sollicitations.

Merci à Claire Eveilleau qui, pendant son stage de Recherche et Innovation de l'Ecole Supérieure d'Agriculture (ESA) d'Angers, a participé au recueil de données en réalisant des entretiens auprès des gardiens dans le quartier du Sanitas.

L'ADEME en bref

L'Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Energie (ADEME) est un établissement public sous la tutelle conjointe du ministère de l'Ecologie, du Développement et de l'Aménagement durables, et du ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche. Elle participe à la mise en oeuvre des politiques publiques dans les domaines de l'environnement, de l'énergie et du développement durable. L'agence met ses capacités d'expertise et de conseil à disposition des entreprises, des collectivités locales, des pouvoirs publics et du grand public et les aide à financer des projets dans cinq domaines (la gestion des déchets, la préservation des sols, l'efficacité énergétique et les énergies renouvelables, la qualité de l'air et la lutte contre le bruit) et à progresser dans leurs démarches de développement durable.

www.ademe.fr

Copyright

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite selon le Code de la propriété intellectuelle (art. L 122-4) et constitue une contrefaçon réprimée par le Code pénal. Seules sont autorisées (art. 122-5) les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé de copiste et non destinées à une utilisation collective, ainsi que les analyses et courtes citations justifiées par la caractère critique, pédagogique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées, sous réserve, toutefois, du respect des dispositions des articles L 122-10 à L 122-12 du même Code, relatives à la reproduction par reprographie.

SOMMAIRE

Résumé	p. 5
Synthèse des résultats : les points clés	p. 6
Introduction	p. 18
1. Rappel de la problématique et objectifs de l'étude	p. 20
2. Présentation des terrains d'enquête	p. 20
3. Méthodologie d'enquête	p. 23
Partie I - Rapport aux déchets et motivations à trier en habitat social collectif	p. 25
1. La gestion des déchets, une problématique urbaine non résolue	p. 25
1-1 <i>Le déchet dans l'espace public comme révélateur du malaise social</i>	p. 26
1-2 <i>La dialectique du propre et du sale</i>	p. 27
1-3 <i>Le tri : adhésion à une norme collective, indicateur d'un sentiment d'appartenance</i>	p. 29
2. De réelles motivations à trier	p. 30
2-1 <i>Le tri comme geste citoyen</i>	p. 31
2-2 <i>Trier pour préserver la santé et l'avenir des enfants</i>	p. 33
2-3 <i>Un argument altruiste : la pénibilité du travail des personnes en charge de la gestion des déchets</i>	p. 34
3. Le rapport à la norme comme moteur de changement ?	p. 35
3-1 <i>Les consignes de tri pour initier une pratique</i>	p. 35
3-2 <i>Le respect de l'institution</i>	p. 36
3-3 <i>La peur du contrôle et de la sanction</i>	p. 37
Partie II - Le tri comme opération de mise en ordre de l'espace domestique : tâches, acteurs, lieux	p. 39
1. Avant de trier, éviter de produire du déchet : l'exemple du suremballage	p. 41
1-1 <i>Une responsabilité limitée</i>	p. 41
1-2 <i>Des marges de manœuvre très faibles</i>	p. 41
2. Trier, c'est discriminer et sélectionner les déchets	p. 42
2-1 <i>Les erreurs de tri comme obstacle à l'engagement</i>	p. 42
2-2 <i>Une appropriation imparfaite des consignes de tri</i>	p. 42
2-3 <i>Des systèmes de représentations concurrents</i>	p. 44
3. Trier, c'est aussi stocker	p. 45
3-1 <i>Des fortes contraintes spatiales</i>	p. 46
3-2 <i>Les dispositifs de stockage bricolés</i>	p. 47

4. Trier, c'est anticiper l'évacuation	p. 50
4-1 Stocker et évacuer	p. 50
4-2 Un dépôt sur les trajets habituels	p. 50
4-3 Le paradoxe de la proximité	p. 51
5. Trier, c'est déposer	p. 52
5-1 Déposer, une épreuve	p. 52
5-2 Des problèmes d'ergonomie...	p. 54
6. Le tri : une pratique fragile et réversible	p. 57
6-1 Trier, un geste inscrit dans une routine ?	p. 58
6-2 Des arbitrages en défaveur du tri	p. 59
6-3 Une pratique réversible	p. 60
Partie III - Accompagner, informer : acteurs et leviers d'actions	p. 61
1. La nécessité d'accompagner les pratiques de tri	p. 61
1-1 le tri, un apprentissage long, à renouveler régulièrement	p. 61
1-2 Une volonté de combler les lacunes et les erreurs de tri	p. 62
2. Des enjeux autour de l'information et de l'implication des acteurs locaux	p. 62
2-1 Les canaux de sensibilisation au tri	p. 63
2-2 le rôle des pouvoirs publics	p. 64
3. Le gardien : entre accompagnement, sensibilisation et contrôle, un positionnement complexe dans le dispositif de tri	p. 65
3-1 Un rôle pas toujours clairement défini et compris	p. 66
3-2 Le gardien, un acteur légitime ?	p. 68
Conclusion	p. 70
Bibliographie	p. 72
Annexes	
1. Annexe 1 Des portraits de trieurs	p. 74
1-1 La bonne trieuse	p. 74
1-2 Une volonté de trier, mais des contraintes fortes	p. 75
1-3 Une pratique de tri à parfaire	p. 75
1-4 On trie en famille	p. 76
1-5 L'arrivée dans un nouveau quartier, de nouveaux repères à trouver	p. 76
2. Annexe 2 Guide d'entretien habitants	p. 77
3. Annexe 3 Guide des gardiens logés	p. 80

RESUMÉ

Cette étude part du constat que les performances de tri dans les quartiers d'habitat collectif à caractère social sont sensiblement inférieures à ce qui s'observe dans les quartiers résidentiels. L'enquête menée auprès de 80 foyers de deux quartiers HLM (Le Sanitas, Tours (37) et les Marnaudes, Villemomble (93)) met en évidence de réelles motivations à trier. La très grande majorité des foyers rencontrés s'est montrée sensibilisée et pratique le tri, au moins partiel, de ses déchets. Cependant, les entretiens approfondis et les observations menées dans les logements et sur les quartiers montrent que si trier semble de prime abord « facile » (dans la mesure où chacune des tâches nécessite des gestes et des opérations cognitives relativement simples), l'enchaînement d'opérations contraignantes se révèle complexe et fragilise l'acte de tri. D'autant plus que ces pratiques, d'abord inscrites dans l'espace domestique, sont confrontées, lors de leur mise en visibilité dans l'espace public à des formes de contestation de la norme et des valeurs collectives : dégradation de l'environnement du quartier, déni des efforts de tri consentis par d'autres...

La multiplicité des représentations sociales, des normes et des codes sociaux, la diversité des acteurs impliqués et des lieux à investir, sont autant d'occasions de ruptures et de discontinuité des pratiques de tri. Même lorsque ces pratiques sont inscrites dans les habitudes du foyer, elles restent fragiles et réversibles, soumises à divers aléas. Il existe, en effet, un gap important entre la volonté de trier et l'effectivité des pratiques. Seul un accompagnement de proximité, une information régulière, semblent à même d'initier, de renforcer et pérenniser les pratiques de tri dans des quartiers où les contraintes restent fortes.

Mots clés : Déchets, Tri sélectif, Habitat social collectif, Sensibilisation, Pratique sociale, Représentation Sociale, Sociologie.

Summary

This study is based on the fact that waste sorting performances in areas of social group housing are appreciably inferior than in residential areas. The field study, based on 80 households in two areas of social housing (« Le Sanitas », Tours (37) and « les Marnaudes », Villemomble (93)) shows real motivations in the act of sorting waste. The major part of the households we met were aware, and did an at least partial sorting of their waste. However the in-depth interviews and the observations we did in the housings and in the districts show that if at first sorting seems easy (in so far as each task requires rather simple moves and cognitiv operations), the succession of constraintful operations proves to be complex and weakens the act of sorting. All the more those practices, first in the scope of domestic sphere, are faced during their showing in the public area at some form of contestations against the standarts and collective values : damages to the district environnement, denial of the sorting efforts other did...

The multiplicity of social representations, standarts and social codes, the variety of actors involved and places to invest are as many occasions of breaches and discontinuity in the process of sorting. Even when those practices are inscribe in the household habits, they keep being fragile and reversible, bound to some chance. There is in fact an important gap between the will of sorting and the effectivity of those practices. Only a proximity support, regular informations seems capable of initiating, reinforcing and ensuring the continued existence of sorting in districts where the constraints are strong."

Key words: Waste, waste sorting, social group housing, social practices, Social representation, Sociology.

SYNTHÈSE DES RÉSULTATS : LES POINTS CLÉS

/ Contexte et objectifs de la recherche Détritus

- **Objectif de la recherche**

La recherche part du constat de performances de tri sensiblement inférieures dans les quartiers d'habitat collectif à caractère social. Les enquêtes de terrain ont permis de mettre en évidence les conditions concrètes de réalisation des pratiques de tri de la production du déchet à son dépôt dans un dispositif de collecte, ainsi que les arguments favorables à la mise en œuvre de pratiques de tri plus efficaces. Les entretiens ont également permis de mieux cerner les raisons qui conduisent certains habitants à contester la pertinence du tri des déchets et/ou à renoncer à des pratiques déjà engagées.

- **Les terrains d'enquêtes, des contextes urbains contrastés**

Les enquêtes de terrain ont été réalisées dans le courant de l'année 2011 auprès de 80 foyers ainsi que d'une trentaine d'acteurs clefs, dont une quinzaine de gardiens. Les entretiens ont été menés dans deux quartiers HLM, le quartier du Sanitas à Tours dans l'Indre et Loire (37) et le quartier des Marnaudes à Villemomble en Seine-Saint-Denis (93). Bien que présentant un grand nombre de caractéristiques communes, ces deux quartiers se distinguent sur plusieurs points.

Le quartier du Sanitas, construit au cours des années 1960-1970, accueille près de 9 000 habitants répartis dans 70 immeubles (dont six de 16 niveaux et un de 23 niveaux). Ce complexe de logements sociaux a la particularité d'avoir été construit en centre ville de Tours. Classé Zone Urbaine Sensible (ZUS), le quartier fait depuis 2004 l'objet d'une rénovation urbaine dans le cadre d'une convention ANRU qui vise à revaloriser le parc de logements sociaux et à requalifier les espaces publics. Le quartier accueille une population relativement diversifiée : salariés, personnes en difficultés sociales et/ou professionnelles, jeunes en mobilité résidentielle, familles souhaitant rester en centre ville...

Au moment de l'enquête¹, les dispositifs techniques de collecte des déchets, et en particulier des déchets destinés au recyclage mis en place à partir de 2002, sont très diversifiés : abribacs en métal, bois ou béton, conteneurs non abrités, bacs en béton avec différents types de couvercles, trappes, encoches adaptées pour contrôler le dépôt.

Le quartier des Marnaudes est un quartier d'habitat collectif situé à Villemomble en Seine-Saint-Denis. Il accueille quelques 2 000 personnes réparties dans 9 immeubles de 4 à 15 niveaux. Ce quartier est largement vécu comme « en déclin », « à l'abandon » par ses habitants. Cette dégradation du cadre de vie crée un sentiment d'abandon renforcé par une localisation aux limites de la ville de Villemomble. Quant à la population, historiquement constituée pour une grande part de salariés SNCF, elle s'est diversifiée et paupérisée au fil des années. Ceci a pu entraîner des clivages et des tensions palpables entre « anciens » et « nouveaux » habitants, ces derniers étant plus précaires et davantage issus de l'immigration.

Aux Marnaudes, les systèmes de collecte sélective, mis en place en 2005, sont homogènes. Ils consistent en un système à double trappe situé, selon les immeubles, à l'extérieur des bâtiments ou dans un local intérieur, en rez-de-chaussée.

¹ La communauté d'agglomération Tour(s)Plus est en train d'uniformiser les dispositifs de collecte par la mise en place de conteneurs semi-enterrés pour les ordures ménagères, le verre et les déchets recyclables.

La situation du quartier par rapport au reste de la ville, la qualité du cadre de vie ou encore les systèmes de collecte mis à disposition des habitants influent directement sur les motivations à trier ou à refuser de trier, ainsi que sur la qualité et la quantité du tri effectué par les habitants.

► **En savoir plus**

/ Rapport aux déchets et motivations à trier en habitat social collectif

- **Trieurs, trieurs partiels, trieurs occasionnels et non trieurs : comprendre les motivations...**

Une majorité des personnes pratique des gestes de tri. L'analyse de ces gestes met en évidence une grande diversité dans les pratiques que se soit en qualité, en intensité ou en régularité. La population enquêtée se répartie entre *trieurs* (qui trient tous ou presque tous les déchets recyclables de façon régulière), *trieurs partiels* (qui trient certains déchets et pas d'autres mais avec régularité) et *trieurs occasionnels* (ont trié, ne trient plus, trient de nouveau, trient souvent de manière incomplète). Seule une minorité déclare ne pas du tout trier et ne l'avoir jamais fait. Nous observons donc une adhésion de principe au tri. Mais la mise en œuvre effective se heurte à de nombreux obstacles. En effet, si une majorité déclare être convaincue de la nécessité de trier, le niveau d'engagement, la qualité et la quantité du tri restent très variables d'un foyer à l'autre.

Quelles que soient la régularité, l'intensité et la qualité des gestes de tri, le discours des trieurs est largement imprégné d'informations sur « l'état de la planète » et « l'urgence à agir ». Même si les arguments mobilisés n'atteignent pas toujours un degré élevé d'élaboration et de maturité, une très large majorité de l'échantillon (les deux terrains confondus) associe les gestes de tri à des préoccupations environnementales appréhendées sous un angle collectif et altruiste. Le principe de non-gaspillage constitue également un bon levier. C'est alors la valorisation du déchet qui est mise en avant. Pour un quart de l'échantillon, la pratique de tri relève d'habitudes intériorisées, de gestes pris dans des routines quotidiennes, « *c'est automatique* », « *on le fait, c'est comme ça* »... Les pratiques de tri correspondent alors à une norme sociale à laquelle ils se conforment. Le discours est émaillé d'expressions telles que « *c'est normal* », « *c'est très bien* ». Pour presque la moitié des personnes interrogées, il s'agit d'appliquer une règle plus ou moins bien comprise mais admise, « *on trie parce qu'on nous a dit de le faire* ». Parmi ces interviewés, l'injonction à trier a constitué un déclic qui a conduit à considérer cette question et à initier une pratique jugée aujourd'hui positivement. Pour quelques interviewés, très minoritaires, c'est la peur de la sanction qui domine, « *on est obligé de trier* », « *si on ne trie pas, on a des amendes* ». Enfin, dans des quartiers où les personnes issues de l'immigration sont nombreuses, le fait de s'investir dans des pratiques de tri est un signe manifeste d'intégration et d'adhésion à un modèle de société.

D'origines diverses, les motivations à trier sont surtout multiples. Lorsqu'une motivation est dominante dans le discours, elle est toujours articulée à un voire plusieurs autres arguments en faveur du tri.

► **En savoir plus**

- **Un cadre de vie dégradé, des difficultés de cohabitation : des arguments pour ne pas entrer dans des pratiques de tri et/ou ne pas les maintenir**

Le déchet, sa mise en visibilité dans l'espace public, les tensions et les clivages qu'il suscite entre individus et groupes présents sur un même territoire constituent une problématique urbaine récurrente. Dans les quartiers d'habitat social dense, cette question cristallise un ensemble de malaises sociaux. Parce que leur simple présence induit des nuisances visuelles, olfactives et parfois sonores, les déchets sont la source de problèmes récurrents, de conflits entre voisins et entre habitants et pouvoirs publics. Difficultés d'accès aux codes communs, incompréhension des règles collectives ou refus de se conformer par contestation de l'ordre social, ces actes sont interprétés comme un refus d'intériorisation de la norme. Dans un contexte où les efforts des uns peuvent être remis en cause par la désinvolture ou le mépris des autres, où les espaces publics subissent des dégradations et se trouvent régulièrement souillés par des déchets de toutes natures, certains habitants refusent de trier leurs déchets ou renoncent à le faire. Les uns car ils perdent le sens et l'intérêt du tri (pourquoi trier si l'on est seul à le faire ?) ; les autres car ils y voient une façon de manifester leur réprobation face à des pouvoirs publics dont ils dénoncent l'inertie, la complaisance voire la stratégie d'abandon.

Les consignes de tri se révèlent particulièrement fragiles parce qu'elles s'annulent par le simple fait qu'une minorité n'y est pas attentive et que ces déviations sont immédiatement visibles par tous.

► *En savoir plus*

- **Chez les trieurs, les arguments environnementaux et altruistes emportent l'adhésion mais ne garantissent pas un tri pérenne**

La sensibilité aux thématiques environnementales (préoccupations autour de l'écologie, de la pollution, de la santé ou encore de l'avenir des enfants) est la motivation à trier la plus souvent et la plus spontanément évoquée par les interviewés, et ce quel que soit leur profil.

Les conditions de travail des acteurs impliqués dans la filière de prise en charge des déchets ménagers (agents d'entretien et gardiens pour la gestion dans les quartiers, ripeurs pour la collecte et salariés chargés de parfaire le tri) constituent également un argument fort en faveur d'un tri qualitatif. Les personnes interrogées qui occupent ou ont occupé un emploi comportant des efforts physiques et/ou des risques professionnels se projettent facilement dans la pénibilité des tâches en lien avec l'évacuation, le ramassage et la séparation des déchets, recyclables ou non. Par leurs gestes, elles espèrent faciliter la chaîne de traitement du déchet et témoigner de leur solidarité avec les travailleurs d'un secteur réputé difficile.

Les arguments environnementaux et altruistes constituent le levier le plus efficace en matière d'adhésion aux gestes de tri. Ils engagent les comportements les plus durables, sans pour autant garantir la qualité et la pérennité du tri. En effet, s'il permet de donner du sens au tri, ce levier n'est pas en soi un argument suffisamment mobilisateur et doit être articulé avec d'autres avantages perçus.

► *En savoir plus*

- **Les leviers pratiques et économiques très présents mais insuffisants pour engager une pratique de tri satisfaisante**

Les préoccupations environnementales sont parfois assorties d'un principe moral de non gaspillage ; argument plus traditionnel mais tout aussi opérant puisque adossé à des valeurs fortes (« ne pas gâcher ce qui peut encore servir », « ne pas jeter l'argent par les fenêtres »...). Les personnes âgées et celles issues de l'immigration mobilisent particulièrement cet argument et se montrent attentives aux solutions de récupération et de valorisation. Par ailleurs, pour une population dont les revenus sont souvent modestes, faire des économies est une préoccupation quotidienne. Le tri s'inscrit dans une stratégie globale de réduction des coûts (par exemple éviter les dépenses liées à l'achat des sacs poubelle).

Les avantages pratiques sont également soulignés par les foyers qui effectuent le tri. La sélection des déchets participe d'un « système » d'hygiène, d'ordre et de classement domestiques. Trier évite d'encombrer la poubelle de déchets ménagers et en facilite l'évacuation régulière tandis que les déchets « propres » peuvent être stockés sans conséquence sur l'hygiène.

Si les bénéfices du tri sont substantiels, les pratiques restent orientées par des objectifs essentiellement pragmatiques. Les foyers mobilisent alors des critères spécifiques (niveau de dangerosité, de propreté, volume produit, encombrement, récurrence...) qui peuvent parfois se trouver en concurrence avec les consignes de tri.

► *En savoir plus*

- **Le respect des consignes et de l'institution, un moteur fort pour adopter de nouvelles pratiques**

Les pratiques ne sont pas toujours rapportées à la finalité du tri. Elles répondent parfois à de nouvelles logiques techniques ou organisationnelles, par exemple le passage d'un dispositif de vide-ordure intérieur à un dispositif extérieur avec point de dépôt. Ou plus simplement, elles visent à répondre à une injonction à laquelle on se plie par principe. Cela revient à s'inscrire dans un vaste processus coopératif dont on constitue un maillon. L'enjeu ici est avant tout de montrer son appartenance à un collectif construit sur des valeurs communes.

Le respect de l'institution représente un levier très efficace pour initier de nouvelles pratiques mais il doit être assorti d'une confiance dans l'action des pouvoirs publics. Les pratiques de tri sont remises en cause dès lors qu'un doute s'installe sur la réalité de la valorisation des déchets triés ou encore si ceux qui édictent et/ou relayent les consignes de tri font preuve d'incohérence ou de manque d'exemplarité dans le domaine.

► *En savoir plus*

- **La peur de la sanction : ponctuellement efficace mais peu opérante dans la durée**

Les habitants des quartiers du Sanitas et des Marnaudes se sentent plus exposés socialement. Dès lors, ils se montrent particulièrement sensibles à la question du contrôle social et développent une peur spécifique de la sanction.

Qu'elle soit réelle (l'amende) ou symbolique (le rappel à l'ordre), la sanction constitue une motivation à se conformer aux consignes. Mais dans la longue durée, son efficacité est très relative. Faute d'adhésion et de compréhension de l'enjeu et de l'intérêt collectifs, les consignes sont régulièrement détournées (ne trier que quelques déchets), involontairement contrariées (ne pas sélectionner les bons déchets), dès que possible non respectées.

► *En savoir plus*

/ Le tri comme opération de mise en ordre de l'espace domestique

- **Trier : un ensemble d'opérations simples mais un enchaînement complexe**

Trier est en général perçu comme une opération facile. Il suffit, en effet, de gérer deux flux de déchets au lieu d'un seul, en se conformant à des consignes simples qui visent à séparer les déchets valorisables. Si trier paraît « facile », dans le sens où chacune des actions nécessite des opérations manuelles et cognitives relativement élémentaires, c'est dans l'enchaînement de ces opérations que se trouve la complexité.

Le déchet à recycler doit suivre un parcours qui ne comporte pas moins de quatre étapes : « discrimination », « stockage », « évacuation » et « dépôt ». Chaque étape représente potentiellement une rupture dans un parcours idéal au cours duquel les lieux, les acteurs et les règles changent.

► *En savoir plus*

- **Dans le foyer, des acteurs diversement investis**

Au sein de la sphère domestique, les déchets destinés au recyclage ne sont pas investis d'une valeur suffisante pour rejoindre la catégorie des « objets à conserver ». Leur traitement reste une tâche perçue comme ingrate, rebutante diversement investie selon le sexe et l'âge des membres du foyer, la nature du déchet ou encore le type d'opération à réaliser. La gestion de la poubelle reste largement l'apanage des femmes tant elle s'inscrit dans l'économie domestique traditionnellement féminine. Ce sont elles qui, la plupart du temps, initient et pérennisent les pratiques de tri au sein du foyer.

Garantes de l'ordre domestique, ce sont les femmes qui imposent les règles et vérifient le respect des consignes, assurent la qualité du tri et sécurisent la continuité du circuit en déléguant certaines tâches. Ce sont les hommes et/ou les enfants qui sont généralement chargés de l'évacuation des déchets à recycler vers les dispositifs extérieurs de collecte. Mais la plupart du temps, il ne s'agit pas d'une routine. Cette délégation nécessite une organisation d'autant plus fragile qu'elle est informelle et qu'elle nécessite une négociation au coup par coup

► *En savoir plus*

- **Réduire la production de déchet à la source : une responsabilité limitée**

Les attentes croissantes portées à la prévention des déchets par leur réduction à la source sont présentes chez les interviewés sur les deux terrains. Mais cette sensibilisation est largement contrebalancée par un sentiment d'impuissance, voire d'absence de responsabilité dans la production de certains déchets. On observe une relative déconnexion entre acte d'achat et sensibilisation au tri des déchets. Même lorsqu'elles sont sensibles à ces questions, les personnes se sentent au moins partiellement déresponsabilisées, d'abord parce qu'elles développent le sentiment de ne pas avoir le choix, ensuite parce que, pour certains, cette absence de marge de manœuvre est compensée par des pratiques de tri.

Sur cette question, les foyers se sentent d'autant plus contraints que leur marge de manœuvre est faible et que les achats sont d'abord effectués sur la base de critères économiques et/ou de critères de proximité géographique avec les surfaces commerciales.

► *En savoir plus*

- **Discriminer et sélectionner les déchets : une appropriation imparfaite des consignes**

Dans un parcours idéal du déchet, cette étape est sans doute celle qui mobilise le plus de compétences cognitives. Elle implique, en effet, un ensemble d'opérations de différenciation et de catégorisation fines des déchets. C'est aussi celle au cours de laquelle les risques d'erreur de tri, de tri partiel, de discontinuité voire d'abandon des pratiques de tri sont les plus nombreux.

Pour les trieurs, la connaissance imparfaite des consignes, et la difficulté à se les approprier, constituent le premier obstacle. Barrière de la langue, incompréhension, non réactualisation des consignes, incertitudes quant à leur bienfondé, constituent autant de freins à un tri qualitatif. Ceci indépendamment des campagnes de sensibilisation et d'information qui ne semblent pas, en l'état actuel, être en mesure de remédier à ces incertitudes. Certaines catégories de déchets s'avèrent plus problématiques que d'autres parce que sujet à interprétation. Le plastique semble ainsi concentrer le plus d'incertitudes.

L'observation des pratiques concrètes dans les foyers montre que le tri est structuré par des systèmes de représentations qui viennent perturber, parfois mettre en échec les consignes de tri. La catégorisation proposée, produit d'une rationalité technique en adéquation avec les enjeux industriels du recyclage, est confrontée à la rationalité domestique et à ses principes de hiérarchisation des déchets. Les ménages recourent à des critères souvent plus nombreux et plus subjectifs.

Trois grandes logiques de discrimination émergent :

1/ le volume, la taille ou la quantité de déchet : pour certains ménages, c'est d'abord le volume, la taille et/ou la quantité de déchets produits qui va déterminer les pratiques. Cela peut constituer un levier pour ceux qui y voient un avantage pour la gestion de la poubelle d'ordures ménagères. Trier les déchets volumineux permet alors de mieux organiser leur flux et leur évacuation. Mais si ces mêmes déchets sont produits en quantité insuffisante, les interviewés s'affranchissent des consignes en minimisant l'impact.

2/ le niveau de dangerosité et/ou de toxicité perçue : le caractère supposé « toxique », « chimique » ou simplement « dangereux » de certains déchets conduit les ménages à les retirer des circuits de tri. Si cette décision constitue une réponse objective aux consignes visant à ne pas mélanger certaines substances, les confusions sont nombreuses

3/ le niveau de propreté/degré de souillure : les représentations en lien avec le niveau de propreté d'un déchet justifient son intégration ou son retrait du tri.

► *En savoir plus*

- **Le stockage : d'abord un problème d'espace**

Le stockage constitue une étape cruciale dans le parcours de tri. C'est une des plus problématiques dans le sens où elle impacte directement les espaces de vie. L'observation des logements met en évidence l'existence de dispositifs techniques de stockage plus ou moins spontanés et complexes qui modifient, l'organisation des espaces. Trier induit, en effet, un certain nombre de contraintes sociales et spatiales. La première contrainte renvoie à la nécessité de multiplier le matériel et l'espace dédiés au tri. La seconde contrainte renvoie à l'obligation de trouver des dispositifs adaptés, à la fois à l'espace dans lequel ils doivent prendre place, aux objets qui doivent y être déposés (souvent volumineux et anguleux) tout en étant conformes à l'ensemble des normes de rangement et d'hygiène.

Les dispositifs de stockage se déploient dans les logements autour d'oppositions classiques entre Propre/Sale, Visible/Invisible, Neutre/Odorant, Valorisable/Rebut. Ainsi, on distingue trois grands types de dispositifs de stockage des déchets destinés au tri, eux-mêmes associés à une diversité de réceptacles récupérés et/ou détournés : sac, bassine, cageot, caissette, carton, panier ou encore déchet qui devient lui-même un réceptacle (la brique de lait, la boîte de céréales...).

La mise en invisibilité du déchet constitue une première stratégie difficilement réalisable compte-tenu de la configuration des logements. La logique de dissimulation s'accompagne d'une logique d'optimisation du moindre espace disponible.

Une seconde stratégie consiste à suspendre : les radiateurs, les poignées de meubles et de portes, les dossiers de chaise servent d'accroche pour des dispositifs qui se révèlent souvent inadaptés, au moins partiellement, et qui réduisent voire neutralisent les fonctionnalités des supports. On observe par ailleurs des stratégies d'empilement au sol visant à densifier l'occupation d'un espace: Les ménages sacrifient alors un coin de cuisine ou d'entrée, un balcon qui se trouve privés d'autres usages.

Le dépôt sur les meubles ou sur l'électroménager est une alternative assez répandue faute de place au sol. Mais elle reste réservée à certains types de déchets « propres » : les papiers, les journaux, les emballages correctement pliés. Cette solution est très souvent un pis-aller puisqu'elle concurrence directement d'autres activités plus valorisées comme la préparation des repas ou qu'elle met en visibilité des déchets dont la seule présence constitue une forme de désordre

La difficulté à trouver de l'espace disponible pour pouvoir isoler et, mieux encore, dissimuler les déchets destinés à être recyclés est un obstacle objectif difficile à surmonter. Le déchet à recycler, quel qu'il soit, vient ici contrarier l'ordre domestique en ne trouvant pas sa place dans le logement et dans les routines quotidiennes. Il constitue une perturbation que seule sa mise à la poubelle d'ordures ménagères peut régler. Pour les non trieurs ou les trieurs très partiels, cette opération est pénible car elle ne s'inscrit pas dans un modèle d'action qui permette de rationaliser puis d'incorporer, sous forme d'habitudes, la logique de tri. Le tri s'apparente à un possible envahissement de l'espace personnel et de fait conduit à s'exposer, faute de pouvoir l'organiser, à une forme de réprobation sociale.

► *En savoir plus*

- **Evacuer : anticiper et optimiser les trajets habituels**

L'évacuation des déchets destinés au recyclage nécessite une organisation qui, pour qu'elle soit efficace, doit anticiper au mieux cette opération : déplacer les déchets, les rendre transportables, mettre le nouveau dispositif en visibilité de façon suffisamment ponctuelle pour ne pas provoquer de désordre dans l'espace domestique et enfin désigner le membre du foyer en charge de son acheminement jusqu'au lieu de dépôt... Elle implique donc une gestion spatiale du déchet, une organisation temporelle proche du « juste à temps », enfin lorsque cela est possible une délégation à un tiers, (conjoint ou enfant). Il s'agit donc d'un ensemble d'opérations qui doivent s'enchaîner avec fluidité au risque d'engendrer agacements et rancœurs. L'acheminement des déchets jusqu'aux containers n'implique pas, en général, de trajet spécifique. La plupart des personnes mettent à profit leurs trajets habituels (visite amicale, courses, école, travail, trajet vers l'arrêt de bus, accès parking...), l'évacuation est toutefois soumise à de nombreuses contraintes organisationnelles qui conditionnent à la fois le moment et le choix de la personne assignée à cette tâche.

Lorsque l'évacuation devient une charge mentale trop importante, lorsqu'elle nécessite des trajets spécifiques, lorsqu'elle concurrence d'autres priorités (en particulier la sécurité et l'hygiène), cela conduit à une discontinuité des pratiques, parfois à leur abandon.

► *En savoir plus*

- **Déposer : une véritable épreuve**

Déposer constitue le geste ultime du tri. Il est essentiel pour conclure positivement le parcours idéal du déchet à recycler. Or, le dépôt reste une étape particulièrement délicate. Un échec à ce stade annule l'ensemble des efforts consentis. Les principaux problèmes sont d'ordre ergonomique et hygiénique. L'inadaptation des dispositifs de collecte transforme parfois le dépôt en véritable épreuve.

Les problèmes d'ergonomie entraînent des problèmes récurrents d'hygiène. Faute d'accès aux containers, les sacs sont déposés devant ou à côté. L'entassement de sacs et d'ordures en périphérie immédiate des bacs forme un véritable obstacle physique pour les personnes qui souhaitent déposer leurs propres déchets. Les systèmes de trappe ou de couvercle peuvent finir par être souillés lors du dépôt des déchets.

Les problèmes d'ergonomie et d'hygiène sont d'autant plus bloquants que le dépôt des poubelles ne relève pas, la plupart du temps, de trajet spécifique. Nulle envie de se rendre à l'école, à son travail avec les mains ou une tenue souillées.

► *En savoir plus*

- **Des pratiques de tri fragiles et réversibles**

La complexité de l'action de tri est liée à la fragilité de la chaîne globale et à celle des enchaînements de chaque geste. Même mises en place et éprouvées, les routines de tri sont soumises à un ensemble d'aléas qui peuvent les perturber. Le processus de routinisation est d'autant plus complexe et fragile que la chaîne de gestes de tri à accomplir est longue et inscrite dans un parcours lui-même complexe et construit autour de multiples activités et tâches. La pratique du tri s'inscrit, en effet, dans un processus en travail permanent, exposé à l'incertitude et à la perturbation qui en expliquent la fragilité.

Dans la plupart des situations, les arbitrages se construisent sur un équilibre entre des normes de comportement imposées et des habitudes incorporées. Tout ce qui vient perturber cet équilibre, de l'émergence d'une nouvelle consignes à des interactions qui redéfinissent les cadres traditionnels de références, agit positivement ou négativement sur la pratique.

► *En savoir plus*

/ Impulser, accompagner, pérenniser les pratiques de tri

- **Dans les foyers, les flux de déchets sont bien séparés**

Dans les logements des trieurs, même partiels, le circuit et la gestion des déchets destinés au recyclage et ceux des déchets ménagers sont très spécifiques, aussi bien dans leur spatialisation dans le logement, dans les temporalités à l'œuvre (la « propreté » des déchets destinés à être recyclés permet leur stockage sur plusieurs jours) que dans la prise en charge par certains membres du foyer.

Les trieurs opèrent très rapidement une distinction et investissent différemment les deux types de déchets, d'un point de vue pratique comme d'un point de vue symbolique. Le principe de distinction se construit sur une logique d'opposition entre le propre et le sale, le valorisable et le rebut. Sans doute dans l'objectif de simplifier l'évacuation des déchets, les bacs de collecte d'ordures ménagères et de tri sont généralement réunis dans un seul espace, dans des dispositifs de collecte identiques, avec pour seul point de repère une signalétique spécifique mais non universelle (code couleur, rappel des consignes...). Ce qui a été sélectionné, séparé se trouve symboliquement « mélangé » au moment du dépôt, avec de possibles risques de « contamination » entre les différents bacs qui n'apparaissent pas comme suffisamment étanches entre eux.

Maintenir, même symboliquement, la distinction opérée dans les logements entre le recyclable (auquel on associe une image de propreté) et le rebut, permettrait de renforcer la confiance des ménages sur la réalité du recyclage. Leur proximité dans les dispositifs de collecte induit contamination et soupçons.

► *En savoir plus*

- **Le rôle des acteurs publics sur la qualité du tri**

Etre motivé et sensibilisé, détenir l'information ne suffit pas pour s'engager dans des pratiques de tri tout à fait satisfaisantes et pérennes. La motivation et la sensibilisation au tri résultent largement des informations issues du champ médiatique, d'une réceptivité aux enjeux environnementaux globaux ou encore de la présence d'enfants, tout autant source de sensibilisation que de culpabilisation. En revanche, la qualité du tri résulte des actions de terrain et de l'implication des acteurs locaux.

Le niveau d'accompagnement des acteurs locaux et la compréhension des actions / incitations déterminent la quantité et la qualité du tri. La confrontation entre les deux terrains montre que le choix des acteurs locaux d'être très impliqués, d'informer régulièrement à partir de différents supports (plaquette, prospectus, affichage, ambassadeurs de tri), ou au contraire d'être plus en retrait dans l'accompagnement des résidents sur la gestion des déchets ménagers impactent directement les pratiques de tri et le sens qu'on leur donne.

► *En savoir plus*

- **La nécessité de rappeler régulièrement les consignes de tri**

Comme dans tout processus de changement, les nouvelles pratiques de tri s'acquièrent lentement. Elles viennent faire évoluer des pratiques anciennes parfois très ancrées qui laissent place à de nouvelles qui deviennent les pratiques de référence. Mais leur adoption n'est jamais acquise de manière certaine et définitive. La pérennisation des « bonnes » pratiques nécessite un travail d'accompagnement inscrit dans un temps long. Le risque de la réversibilité des pratiques atteste de la nécessité de rappeler régulièrement les consignes, d'actualiser les informations sur les dispositifs.

La fragilité des pratiques de tri vient en partie de l'incapacité des individus à évaluer leurs propres pratiques. L'enjeu se situe au niveau de l'accès à l'information, clé du maintien en compétence et dans une pratique de tri satisfaisante.

La communication ne devrait pas se limiter aux seuls moments de changements importants tels que le remplacement d'équipements de dépôt ou la réorganisation des collectes. L'accompagnement des habitants et le rappel des consignes et leur explicitation apparaissent comme les deux éléments constitutifs d'un même processus d'apprentissage.

► *En savoir plus*

- **Garantir l'investissement du gardien**

Parmi tous les acteurs identifiés, le gardien est considéré par les bailleurs sociaux et les responsables de la gestion des déchets comme un relais, un point de repère et un pivot privilégiés dans l'habitat collectif. Disposant d'outils de communication, insérés dans un dispositif hiérarchique, présents sur le terrain, compétents tant au niveau technique que relationnel, souvent eux-mêmes sensibles aux problématiques environnementales, les gardiens détiennent un important potentiel et pourraient à ce titre être un levier central dans la sensibilisation des habitants. Ceci ne semble pas être tout à fait le cas. De toutes les fonctions que les gardiens occupent, celle relative à la gestion des déchets et aux dispositifs de tri met à jour une difficulté de positionnement. Celle-ci s'explique par la dévalorisation des savoirs professionnels et par les représentations sociales négatives associées à la gestion des déchets ménagers. Estimant devoir s'investir prioritairement sur le rappel des consignes de sécurité et des règles du vivre-ensemble, sur le maintien d'un relationnel satisfaisant entre locataires, les gardiens ne souhaitent pas s'exposer à des situations potentiellement conflictuelles avec les habitants sur la thématique des déchets.

La gestion des déchets demeure un domaine trop peu valorisé et à faible gratification. En matière de gestion et tri des déchets, il convient de retravailler les contours de la fonction de gardien afin qu'il soit plus facilement identifié comme relai de terrain, et l'associer plus étroitement à la chaîne du tri. Du point de vue des responsables, en particulier les bailleurs sociaux, il convient d'introduire dans l'imaginaire et le concret de la fonction des éléments qui permettent aux gardiens de repenser la diversité de leur métier et d'envisager la sensibilisation au tri sélectif comme un élément valorisant.

► *En savoir plus*

INTRODUCTION

La gestion des déchets, et la question de leur sélection et de leur réappropriation éventuelle pour d'autres usages ne constituent pas des problématiques nouvelles. Au cours des années 1980-1990, le tri et les collectes sélectives ont néanmoins (re)pris une place importante dans la réorganisation des systèmes de gestion des déchets ménagers. On assiste alors à une focalisation sur le producteur-trieur comme pivot des dispositifs techniques de collecte qui s'impose comme norme sociale dominante. D'abord perçu comme le « maillon faible » du dispositif (évoquant de résistances en lien avec des représentations erronées et des blocages psychologiques, manque d'implication et de sensibilité à la thématique environnementale dans laquelle s'insère la gestion des déchets) ou source de problème en tant que consommateur, l'utilisateur devient progressivement un individu relativement prévisible et maîtrisable. Ses performances sont quantifiées, évaluées, des profils types de comportements en matière de tri élaborés. L'objectif d'alors est avant tout d'infléchir durablement les comportements en responsabilisant les ménages. Un changement de prisme qui provoque une profonde modification du rapport que les populations entretiennent avec les déchets mais également avec l'ensemble des acteurs institutionnels responsables en la matière.

Votée en août 2009, la loi du Grenelle 1 fixe des objectifs en termes de performances de recyclage des emballages ménagers à 75 %, alors qu'actuellement ce pourcentage se situe à seulement 61 %. S'il existe des marges de progrès importantes, des études récentes montrent que le tri des déchets est progressivement adopté par une majorité de Français. Le volume de déchets recyclés et valorisés augmente de manière régulière et constante par l'effet conjugué de la modernisation des systèmes de collecte et d'un comportement de plus en plus vertueux des ménages français². Cependant, lors de précédentes recherches menées sur la thématique des déchets, et notamment celle du tri sélectif, le constat a été fait que les performances de tri restaient inégales, que les pratiques et les représentations associées aux déchets divergeaient selon le type et la localisation de l'habitat : le niveau de tri apparaissait plus efficace en milieu rural qu'en milieu urbain et périurbain. En milieu urbain et périurbain, les performances de tri sont meilleures en habitat individuel qu'en habitat collectif. Enfin, au sein de l'habitat collectif, le tri est plus efficace en résidentiel privé qu'en habitat social dense. Ainsi, **c'est au sein de l'habitat social collectif dense que les performances de tri apparaissent les plus faibles.**



²ADEME, 2011, *Sensibilité des français de plus de 15 ans à la prévention des déchets*, Rapport final.

Maresca Bruno, Dujin Anne, 2009, *La consommation durable*, CREDOC. Document réalisé à la demande du Centre d'Analyse stratégique.

Roy A., 2006, « L'environnement, de plus en plus intégré dans les gestes et attitudes des français », 4 pages, *Ifen*.

Dans cette recherche, nous sommes partis du constat de moindres performances et avons tenté d'en comprendre les raisons et d'apporter des éléments d'explication. Privilégiant une approche « micro », ethnologique et sociologique telle que celle décrite et mobilisée par Dominique Desjeux sur cette même thématique des déchets, « *Les espaces sociaux du déchet : une microsociologie du quotidien encastrée dans le macro-social* »³, nous nous sommes attachés à saisir finement les pratiques de tri des déchets au sein de l'habitat collectif dense. L'explication aux moindres performances de tri nous semble à rechercher du côté des contraintes spatiales, sociales ou encore techniques auxquelles sont confrontés les habitants. Contraintes qui demeurent globalement méconnues et qui pourtant donnent du sens à l'incompréhension et aux difficultés exprimées par les acteurs en charge de ces questions, et à certains de leurs choix en matière d'accompagnement.

Menée au sein de deux quartiers d'habitat collectif à caractère social, l'un situé en région parisienne, à Villemomble (93), l'autre situé en région Centre, à Tours (37), cette recherche a consisté à recueillir le point de vue des habitants eux-mêmes. En effectuant les entretiens au domicile des interviewés, il nous a été possible de saisir concrètement les discours et les organisations. Les premiers venant argumenter les secondes en matière de stockage des déchets, recyclés et tout-venant, mais aussi parfois justifier des pratiques de tri moins satisfaisantes. La possibilité de rencontrer plusieurs membres du foyer, mari - femme, parent - enfants, a permis d'accéder à des interactions, parfois des divergences qui ne sont pas sans conséquences sur l'implication dans le tri des déchets. Sans parler des niveaux de sensibilisation auquel l'accès à l'espace quotidien microsocial a permis de donner du sens.

La très grande majorité des foyers rencontrés est apparue sensibilisée et engagée dans des pratiques de tri, au moins partielles, des déchets ménagers. Cependant, les entretiens approfondis et les observations menées dans les logements, mais également au sein des espaces collectifs, montrent que si trier semble de prime abord un acte « facile » (dans la mesure où chacune des tâches nécessite des gestes et des opérations cognitives relativement simples), l'enchaînement d'opérations contraignantes se révèle complexe. La multiplicité des représentations sociales, des normes et des codes sociaux, la diversité des acteurs impliqués et des lieux à investir, sont autant d'occasions de ruptures et de discontinuité des pratiques de tri. Même lorsque ces pratiques sont inscrites dans les habitudes du foyer, elles restent fragiles et réversibles, soumises à divers aléas.

Tout au long de son itinéraire, de son entrée dans le domicile où il ne constitue pas encore un déchet (même si son devenir comme tel peut être anticipé) à son évacuation du domicile, le déchet impose des réflexions et une organisation dans l'espace et dans le temps qui peuvent constituer une charge mentale voire aboutir à des formes de découragement et à un désengagement. L'objectif de cette recherche est de saisir les conditions d'information et de sensibilisation et leur impact sur l'implication dans le tri, de décrire finement les pratiques, et de donner du sens aux freins mentionnés. Au final d'apporter aux acteurs en charge de ces questions, des éclairages pouvant constituer une aide à la décision.

Pour apporter une meilleure fluidité dans la lecture du texte, le « S » indiqué à la fin des verbatims renvoie au quartier du Sanitas, tandis que le « M » renvoie au quartier des Marnaudes.

L'utilisation des photographies reproduites dans cette étude est strictement interdite sans notre autorisation.

³ Desjeux (D.) (préface et postface), Pierre (M.) (coordination), *Les déchets ménagers, entre privé et public, Approches sociologiques*, Dossiers Sciences Humaines et Sociales, L'Harmattan, 2002.

1- Rappel de la problématique et objectifs de l'étude

Quelles sont les raisons des moindres performances de tri sélectif en habitat collectif dense ? Quels sont les freins observés ou avancés par les habitants ? Quels sont les leviers potentiels d'amélioration ? Pour comprendre ces mécanismes, il nous est apparu pertinent de nous rapprocher **des principaux acteurs impliqués, à savoir les résidents.**

Force est de constater que les Sciences sociales se sont peu penchées sur les pratiques contemporaines de gestion des déchets ménagers, et en particulier sur les pratiques de tri (Dorlot, 2004)⁴. Malgré la publication d'ouvrages majeurs, une revue de littérature confirme la relative pauvreté des recherches et études, notamment ces cinq dernières années alors même que le sujet s'impose de plus en plus dans les débats publics. Nous disposons aujourd'hui d'une bonne connaissance de l'opinion des Français par le biais des enquêtes INSEE et ADEME, ainsi que du niveau de performance (en kg/hab/an) en fonction des profils. En revanche, les connaissances sur les pratiques « banales et ordinaires »⁵ de tri et sur la manière dont ce quotidien s'encastre dans le macro-social font défaut. L'hypothèse de consommateurs irrationnels et irresponsables comme celle de blocages psychologiques ne peut plus être invoquée comme unique explication aux résistances observables sur le terrain. C'est dans la « boîte noire » des comportements individuels et collectifs (en tant qu'ils sont le résultat d'une démarche volontaire) que sont aujourd'hui recherchées les nouvelles hypothèses. La mise en œuvre concrète d'opérations de tri est nécessairement précédée de multiples arbitrages, d'interprétations des informations et de mises en perspective d'un point de vue individuel (intérêt à trier, difficultés techniques de réalisation...) avec une problématique plus globale (l'environnement, la pollution, l'avenir des enfants ou encore celui de la planète...).

Cette étude, pour laquelle nous avons privilégié une **approche qualitative**, repose sur **l'analyse détaillée des représentations et des pratiques en lien avec la gestion et l'évacuation des déchets** en retraçant l'itinéraire, c'est-à-dire la « vie » du déchet pour les individus : de la décision en amont, au moment de l'acte d'achat, à son évacuation / stagnation éventuelle au domicile. L'intérêt était d'observer et de décrypter les conditions de stockage des différents types de déchets dans les logements, mais aussi de comprendre comment les habitants du foyer utilisent les dispositifs collectifs de tri et de destruction. Il paraissait indispensable, pour bien saisir le rapport entretenu avec le tri sélectif, de ne pas le déconnecter de la problématique large des déchets. Nous nous sommes ainsi interrogés sur les représentations mobilisées et les pratiques réelles des individus en fonction de leurs déterminants socioculturels, de leurs modes de vie, de leur espace (au sens privé, l'appartement, mais aussi au sens public, le territoire, que ce soit à l'échelle du ou des immeuble(s), du quartier, de la ville etc.).

2- Présentation des terrains d'enquête

L'étude qui s'est inscrite sur une durée de 18 mois, a été menée sur deux quartiers d'habitats collectifs denses : le quartier du « Sanitas » à Tours (Indre-et-Loire) et le quartier « Les Marnaudes » à Villemomble (Seine Saint-Denis).

Le quartier du Sanitas à Tours

Une situation avantageuse au cœur de la ville

Le quartier du Sanitas a été bâti entre 1958 et 1979 sur d'anciennes emprises ferroviaires et industrielles en partie détruites pendant la seconde guerre mondiale. Il s'agit d'un des premiers quartiers d'habitat social de l'agglomération qui s'étend sur 69 hectares et abrite près de 9 000 personnes réparties dans 70 immeubles (dont six de 16 niveaux et un de 23 niveaux). Il demeure aujourd'hui l'un des seuls quartiers d'habitat social collectif dense de France, en nombre d'habitants et en superficie, qui soit situé en centre-ville.

⁴ Emmanuelle Dorlot parle « d'un quasi vide en Sciences Sociales »

⁵ Desjeux D., 2002, *op.cit.*

Ce complexe de logements sociaux a la particularité de ne pas avoir été construit à la périphérie de Tours. Bien qu'enclavé (cerné par un réseau de rues anciennes et de voies de chemin de fer), le quartier du Sanitas est situé à proximité de la gare SNCF et occupe une position péricentrale bientôt confortée par la future desserte du tramway ; une centralité valorisée et souvent mise en avant par les interviewés dans leur appréciation du quartier :

« Moi j'y suis depuis mes 17 ans, ça fait 49 ans que j'habite ici. On est bien dans ce quartier, on est en plein centre, on a tout sous la main, et puis moi, je travaillais à côté... alors c'était pratique ». (S24, homme, 65 ans, en couple). Ou encore : « J'aime bien parce que comme je n'ai pas de voiture, on est à côté de tout, du centre, de la gare. Ma mère prend le bus jusqu'à la gare, et elle est à 10 minutes de chez moi à pied. L'avantage c'est que même mes filles n'ont pas à prendre le bus pour aller à Carrefour ou en ville, elles y vont en vélo ou à pied avec les copines. Même pour mon mari qui est handicapé maintenant, c'est plus facile, parce qu'il n'aime pas le bus ». (S30, femme mariée, 36 ans, 3 enfants).

Le quartier comporte quatre pôles commerciaux et concentre un nombre important d'équipements et de services qui contribuent au rayonnement extérieur du quartier (Complexe sportif, Cité universitaire, Centre de vie - espace de conférences, etc.).



Des acteurs impliqués en faveur d'une requalification du quartier

Classé Zone Urbaine Sensible (ZUS), le quartier du Sanitas fait depuis 2004 l'objet d'une importante rénovation urbaine dans le cadre d'une convention ANRU visant à revaloriser le parc de logements sociaux et à requalifier les espaces publics. Depuis la fin des années 1990, le bailleur social, Tour(s) Habitat (anciennement OPAC), mène une campagne d'externalisation des conteneurs d'ordures en lien avec le processus de résidentialisation (En 2006, selon une étude réalisée par Verdicité pour Eco-Emballage, près de 75 %, des logements étaient déjà concernés par ces aménagements extérieurs). La transformation des équipements s'est faite progressivement avec, dans un premier temps, la suppression des vide-ordures individuels et la création de locaux à conteneurs situés au sein des immeubles, avant de procéder à l'externalisation proprement dite ; une externalisation qui a donné naissance à une diversité importante de dispositifs, allant du kiosque en métal à l'abri conteneurs en bois en passant par le bac en béton... Ainsi, Verdicité dénombrait en 2006, 69 abribacs en béton délavé, 6 Kiosques Standard béton, 13 kiosques spécifiques bois, 7 kiosques spécifiques métal, ainsi qu'un kiosque spécifique béton. Certains containers non abrités sont en attente de l'installation de containers enterrés.



De gauche à droite : kiosque métal, bois et abris bacs bois et béton



Différents types de containers plastiques et béton

La mise en place du tri s'est faite en plusieurs étapes. Elle démarre en juillet 2001 et ne concerne alors que les quartiers situés dans la partie Nord de la ville de Tours ; dans le quartier du Sanitas, le tri sélectif est mis en place à partir du 1^{er} janvier 2002. Les premières études réalisées peu de temps après le démarrage du tri tendaient à montrer que les performances de tri y étaient plus faibles que dans le reste l'agglomération tourangelle⁶.

En termes d'organisation, c'est le surveillant d'immeuble (gardien) qui est en charge de l'élimination des déchets. Il est assisté dans cette tâche par des agents de maintenance placés sous sa responsabilité.

Le quartier « Les Marnaudes » à Villemomble

Le quartier d'habitat collectif « Les Marnaudes », construit en 1964, est situé à la périphérie de Villemomble. Zone prioritaire dans le CUCS du 93, il est bordé par les voies de la SNCF et se situe à proximité de l'autoroute A3. Ce complexe immobilier, géré par ICF La Sablière, regroupe 650 logements hébergeant environ 2000 habitants répartis dans 9 immeubles (dont deux de 15 étages, six de 8 étages et un de 4 étages). Historiquement, le bailleur social gérait le « 1 % logement » pour les salariés de la SNCF. Longtemps surreprésentée, cette population a aujourd'hui fortement diminué. Contrairement au quartier du Sanitas, les interviewés dressent le portrait d'un quartier délaissé : « *ici, on est isolé. Le quartier, je l'appelle "Le Triangle des Bermudes". Ça n'a rien à voir avec ce qui nous entoure, mais c'est que quand vous entrez en voiture là-bas, vous êtes coincés. Vous êtes dans un cul de sac. C'est étouffant. Ici, c'est le bout de Villemomble. Le Maire, il ne sait même pas qu'on existe. Là-bas, c'est les « bourges » et ici, c'est nous. Et il a fait un trait rouge entre les deux. Je me demande s'il ne va pas raser le quartier avec tout ce qu'il y a dedans, les habitants... !* » (M6, Femme célibataire, 41 ans, 4 enfants).



⁶ Etude Verdicité, 2006, Op. Cit.

Tandis que la commune de Villemomble initie le tri sélectif en 1992, rien n'est mis en place au quartier des Marnaudes avant 2002. Année au cours de laquelle, sous l'impulsion d'ICF La Sablière, une modification du système de collecte des déchets est entreprise. La suppression des vide-ordures fait alors place à des trappes disposées en bas des immeubles (de huit et quatre étages), ainsi qu'à des trappes placées dans des locaux situés à l'intérieur des deux grandes tours.



Deux dispositifs de trappes dans le quartier des Marnaudes,
L'un en intérieur (fig. gauche), l'autre en extérieur (fig. droite)

L'externalisation des poubelles, réalisée dans un temps court, a été vécue par les interviewés comme un changement brutal ayant impacté négativement les espaces collectifs. Associée dans les esprits à la mise en place du tri sélectif, l'externalisation aurait dégradé le cadre de vie en mettant en visibilité les ordures jusqu'alors dissimulées et circonscrites à la sphère privée ou aux espaces collectifs « dissimulés ». La saleté qui règne désormais dans le quartier incombe, du point de vue des interviewés, principalement à un défaut d'ergonomie des dispositifs ainsi qu'à un problème de rythme de ramassage des poubelles, associés à de mauvais comportements. La mise en visibilité des ordures cristallise alors le malaise social et le rapport que chacun entretient aux autres. Ce sentiment négatif est d'autant plus partagé que l'externalisation ne semble avoir été accompagnée d'aucun projet de requalification du quartier.

La gestion des déchets est prise en charge par un gardien superviseur qui encadre trois gardiens et une brigade de propreté composée de cinq personnes. Il travaille sous la tutelle d'une responsable de secteur qui, à notre connaissance, n'entretenait au moment de l'enquête aucune relation avec la mairie de Villemomble.

3- La méthodologie d'enquête

L'approche qualitative qui a été retenue s'appuie sur des observations de pratiques et la réalisation de 80 entretiens semi-directifs⁷, d'une heure trente environ, auprès des habitants des deux quartiers. Comme dans tous les quartiers qui accueillent majoritairement des logements sociaux, on note une forte représentation des familles monoparentales avec jeunes enfants et des familles nombreuses, ainsi qu'un taux de personnes étrangères plus important qu'à l'échelle de l'unité urbaine. Les jeunes y constituent une population nombreuse. Ces quartiers concentrent par ailleurs une population fortement touchée par le chômage. Lors des entretiens, il s'est agi d'accéder à la diversité de profils sociodémographiques et de situations pouvant impacter les pratiques de tri.

Les entretiens, suivant un échantillonnage raisonné, ont été réalisés au domicile des interviewés afin d'accéder aux organisations globales du ménage et plus spécifiquement à celles liées à la gestion des déchets au sein de la sphère domestique (présence de poubelles, de vide-ordures...), ainsi qu'au sein de la sphère collective (ensembles d'habitat, hall, espaces de tri dédiés, dispositifs techniques...). Ont été interrogées des personnes qui trient rigoureusement, partiellement ou pas du tout. Une partie du temps de recrutement a ainsi été consacrée à l'équilibre entre profils et comportements de tri de manière à accéder au plus grand nombre de situations et conditions de tri possibles.

⁷ Les guides d'entretien se trouvent en annexes 1 et 2.

Dans le quartier du Sanitas, l'accès aux enquêtés s'est fait par le biais de plusieurs canaux. Le premier a consisté à se tourner vers le bailleur. Les coordonnées fournies nous ont permis de réaliser les premiers entretiens et de demander aux premiers interviewés s'ils voulaient bien nous communiquer le nom d'une ou plusieurs personnes de leur connaissance susceptible(s) de nous consacrer un peu de leur temps. Cette méthode a plutôt bien fonctionné. Certains gardiens d'immeubles ont également bien voulu nous fournir le nom d'habitants qui pourraient accepter un entretien. Ils ont été d'une aide précieuse. Les autres canaux ont moins bien fonctionné. Les prises de contact directes par interphone se sont souvent soldées par des refus. Ainsi, les personnes qui avaient répondu favorablement à notre demande au cours de ce 1^{er} contact interphonique n'étaient finalement pas présentes au rendez-vous fixé. Nous avons sollicité les associations locales (Centre social SAMIRA, association des locataires, etc.) mais sans réel succès. Certains contacts ont été pris en direct au pied des immeubles, dans les jardins publics, à proximité des dispositifs de gestion des déchets mais de manière très marginale sans qu'ils aboutissent souvent. La gestion des déchets ménagers n'étant pas un sujet valorisé et valorisant pour les interviewés.

Dans le quartier des Marnaudes, à Villemomble, le recrutement des enquêtés s'est surtout fait par le biais du porte à porte. D'abord accompagnés par un des gardiens, les chercheurs ont sonné de manière systématique dans certaines cages d'immeubles pour convenir de rendez-vous avec les habitants. Compte tenu de la sécurité apparente quant à ce mode de recrutement et à l'acceptation relativement facile des enquêtés, le porte à porte s'est prolongé sans aide du gardien. Néanmoins, cette démarche s'est accompagnée d'une prise de contact via les personnes déjà enquêtées. Ainsi, lorsque l'entretien était terminé, l'idée était de pouvoir se présenter à la porte d'un autre habitant sur la recommandation d'un de ses voisins. Cette manière de faire a permis de nouer des contacts. A noter également que certains rendez-vous avec des habitants ont été pris lors d'attente des chercheurs dans la loge principale des gardiens sur le quartier. Cette attente était alors l'occasion de présenter l'enquête et de demander un entretien avec l'appui des gardiens. Dans le quartier des Marnaudes, le bouche à oreille n'a également pas véritablement fonctionné. En réponse aux affiches mises en pied d'immeubles pour communiquer sur l'enquête, seul un foyer s'est manifesté pour participer. Ces affiches ont donc surtout servi à prévenir les habitants de l'enquête au moment où ils étaient sollicités lors du porte à porte.

Sur les deux terrains d'études, le taux de personnes étrangères est plus important que dans le reste de l'unité urbaine. Nous avons veillé à ne pas écarter cette population. Dans certains cas, des difficultés de compréhension et d'expression en langue française ont compliqué, voire entravé le déroulé des entretiens. Ces entretiens restent néanmoins très instructifs et ont été analysés au même titre que les autres entretiens, en étant toutefois attentifs aux biais induits par la barrière de la langue.

L'usage de la photographie, initialement envisagé pour illustrer les différentes pratiques de tri au sein des foyers, n'a pas été systématique. Nous avons fait face à quelques rares blocages de la part des interviewés : les poubelles ne se montrent pas donc ne se photographient pas, les espaces où se trouvent les poubelles ne sont pas rangés, autorisation préalable à demander au mari absent, etc.

Au préalable des entretiens menés auprès des familles, une trentaine d'entretiens de « cadrage » a été effectuée auprès des acteurs institutionnels du quartier du Sanitas et du quartier des Marnaudes impliqués dans le processus d'évacuation des déchets : collectivités, ambassadeurs du tri, bailleurs, gardiens. Sur le quartier du Sanitas, une dizaine concerne les gardiens d'immeubles sur une population de 16 gardiens. La sélection des gardiens interviewés a été effectuée en tenant compte de la variété des profils et des situations, de manière à ce que l'échantillon soit le plus représentatif possible : homme/femme, ancienneté, localisation, nature des infrastructures de gestion des déchets, etc... Afin de mieux appréhender le secteur géré par le gardien, ainsi que les infrastructures et l'organisation liées à la gestion des déchets *in situ*, chaque entretien semi-directif a été effectué dans la loge du gardien.

PARTIE I - Rapport aux déchets, rapport aux autres et motivations à trier en habitat social collectif

La gestion des déchets ménagers constitue un point de crispation fort dans les politiques urbaines et l'aménagement des quartiers. Parce que leur simple présence induit des nuisances visuelles, olfactives et parfois sonores, les déchets sont la source de problèmes récurrents, de conflits entre voisins, entre habitants et pouvoirs publics. Très visible, le déchet empiète sur l'espace privé et public. Il vient contester l'ordre établi, vient perturber les cheminements, fige le regard... Lorsqu'il n'est pas correctement pris en charge, il constitue une agression. La « poubelle » continue de bénéficier d'une image sociale très négative même si le développement et la diversification des déchets, tout comme la multiplication et le perfectionnement des dispositifs de collecte, engagent un rapport plus élaboré aux différentes catégories de déchets et à leur traitement.

Le tri fait partie d'une problématique globale de flux complexe des déchets, il en est un des maillons et à ce titre doit être analysé en lien avec le contexte de sa mise en œuvre. La perception du quartier, l'évaluation par les habitants de l'engagement des pouvoirs publics, en particulier dans l'entretien du bâti et des espaces collectifs, la nature des rapports au voisinage sont autant de facteurs à prendre en compte pour analyser les pratiques de tri. La gestion des déchets cristallise, en effet, un ensemble de tensions autour de la capacité individuelle et collective à intérioriser la norme. Le déchet devient alors un espace potentiel de contestation de l'ordre social, un espace au sein duquel s'exprime le malaise social. Au contraire, cet espace peut être investi pour exprimer son appartenance à un collectif partageant des valeurs communes. L'analyse des comportements en matière de gestion des déchets constitue un indicateur du positionnement des individus dans la structure sociale. Les interviewés interprètent les pratiques de gestion des déchets conformes comme autant de marques voire de revendications d'adhésion au modèle social dominant. De même, ils analysent les comportements déviants des Autres comme un refus ou une incapacité de se conformer à ce même modèle social.

1 La gestion des déchets, une problématique urbaine non résolue

La perception de la politique en matière de gestion des déchets s'inscrit dans une perception plus large de gestion et d'entretien du quartier. Sans être déterminant, le contexte urbain constitue un des paramètres qu'il faut prendre en compte pour expliquer la manière dont les habitants se positionnent par rapport aux questions en lien avec le tri et plus largement la gestion des déchets. Ainsi, un environnement perçu comme dégradé renvoie immédiatement à un sentiment de relégation et d'abandon tandis que des espaces collectifs entretenus attestent d'une implication collective.

Le caractère central du quartier, la récente démarche de « résidentialisation » des bâtiments, les nombreux espaces verts et une présence du bailleur en matière d'entretien des espaces collectifs et de gestion des déchets, donnent du Sanitas une image plutôt positive même s'il n'échappe pas aux problématiques classiques des quartiers d'habitat social dense. Les habitants sont plutôt satisfaits d'y vivre même s'ils évoquent quelques tensions entre voisins, un sentiment de dégradation du quartier en lien avec l'arrivée de nouvelles populations ou encore la saleté des espaces publics surtout perceptible les week-ends (monstres abandonnés sur la chaussée, encombrement des bacs à ordures, détritrus en bas d'immeuble...). La cohabitation voire la confrontation entre des populations aux modes de vie et aux valeurs parfois radicalement différents sont sources de tensions ; les conflits autour du déchets étant un symptôme des difficultés à vivre ensemble. Mais les habitants interrogés se sentent globalement accompagnés sur cette question, à la fois par le bailleur et par la communauté d'agglomération.

Aux Marnaudes, les descriptions du quartier sont plus nuancées voire négatives. Les interviewés oscillent entre sentiment d'isolement et de relégation. Le quartier apparaît comme une sorte de « cul de sac » qui subit une dégradation progressive à la fois du bâti et des espaces collectifs. Les réhabilitations prévues n'ont pas été réalisées, le profil des habitants s'est modifié au fil du temps ; à l'origine essentiellement habité par des agents SNCF, le quartier accueille aujourd'hui une population plus diversifiée. Les tensions sont palpables entre « anciens résidents » et « nouveaux habitants » issus de l'immigration et marqués par la précarité sociale et professionnelle. Les habitants des Marnaudes évoquent plus que ceux du Sanitas, les conflits provoqués par le défaut d'hygiène et les dépôts sauvages d'ordure.

Les interviewés décrivent le quartier, la façon dont les personnes y vivent, se l'approprient, parfois contreviennent aux règles collectives et malmènent les principes de socialisation et d'intégration. Le rapport au collectif et à l'espace public, l'attitude à l'égard du gardien, représentant de l'ordre et du bailleur, constituent de bons indicateurs de perception du quartier. Deux visions s'opposent : celle du quartier, lieu de socialisation et d'ancrage et celle du quartier, lieu de relégation ou de transit dans le cadre d'une mobilité résidentielle ascendante anticipée ou simplement désirée. Le déchet, sa bonne ou mauvaise gestion, donne à voir les multiples enjeux urbains, en particulier ceux en lien avec les logiques de cohabitation sur un territoire.

1-1 Le déchet dans l'espace public comme révélateur du malaise social

L'espace public constitue un support au sein duquel déambulent et s'affrontent des populations hétérogènes. Ouvert tout en étant réglementé, soumis à des systèmes de contraintes, l'espace informe sur les conditions de cohabitation et d'appropriation des lieux de vie. La gestion des déchets et les pratiques de tri s'inscrivent dans cet espace. Elle révèle des pratiques et des représentations sociales distinctes qui peuvent aboutir à des tensions.

Pour les interviewés, le renouvellement des habitants au sein des quartiers constitue un facteur explicatif du malaise social. Cette problématique est plus visible et plus souvent évoquée au sein du quartier de Villemomble où le sentiment de relégation est relativement fort. Les conditions dans lesquelles les générations d'habitants se succèdent, l'absence de mixité sociale, sont avancées comme des éléments d'explication de la dégradation des relations et du malaise social. La dégradation progressive des conditions de vie aux Marmaudes, la perte de certaines formes de sociabilité et du partage de codes communs de comportement, relèguent au second plan la question de la gestion des déchets et plus encore du tri.

« Les mentalités ont beaucoup changé. On est beaucoup moins respectueux les uns des autres. C'est vrai qu'avant, ce n'était habité que par les cheminots, catégorie à part, « privilégiée », mais qui travaillaient souvent en 3/8. Il y avait le respect du silence. On savait que le voisin travaillait la nuit... Maintenant, on a perdu beaucoup de choses. Par exemple, on voit des ordures qui passent par les fenêtres. » (M22, Homme, 55 ans) ; « Il y a 15 ans en arrière, ce n'est pas des propos racistes..., il y a 15 ans en arrière, ici il y avait une autre population. Donc c'était correct malgré la poubelle collective, c'était correct, il n'y avait pas de saleté comme ça dehors. Il y a eu une espèce de transformation, de ghettos sur les années. Ce qui est important à savoir c'est qu'au fur à mesure, la classe ouvrière mélangée à la classe sociale difficile a été... On a privilégié une classe sociale difficile, on a laissé les ouvriers s'en aller, on a fait en sorte que les ouvriers s'en aillent. Enfin bref, c'est un peu la politique en ce moment, ils aimeraient bien que les gens qui ont des salaires dégagent. Le problème c'est qu'à vouloir mettre les gens avec les mêmes difficultés aux mêmes endroits, et bien voilà le résultat, alors qu'avant ça se passait bien. » (S19, Femme en couple, 40 ans, 1 enfant).

Les propos des interviewés ne consistent pas à stigmatiser l'Autre au travers de son statut d'étranger. Réduire leur propos à cette lecture ne rendrait pas compte de ce qu'ils expriment. Sont évoqués ici des dysfonctionnements relevant de politiques urbaines, dans lesquelles s'inscrit la politique vis-à-vis des quartiers d'habitat dense.

« On a une image de quartier pourri, alors que ce n'était pas le cas avant. (...) avant, il y avait tout. Il y avait les magasins en bas. On n'avait qu'à descendre pour faire nos courses. Il y avait la SNCF. Toutes les mamans étaient assises en bas avec les enfants... Maintenant, la délinquance est arrivée. Ça devient un « ghetto ». (...) c'est un problème social : ils ont mis toutes les classes défavorisées ensemble. Mais ici, il y a aussi beaucoup de gens qui travaillent, des gens bien. Mais on ne les voit pas à cause des gens qui ne connaissent pas le mot « respect ». » (M17, Femme 46 ans, seule, 2 enfants).

Les ressorts du malaise social sont à rechercher dans les oppositions construites entre anciens et nouveaux résidents/locataires, entre jeunes et retraités, entre classes sociales, entre profils de ménages.

« Quand je vois la composition des locataires aujourd'hui, les gens qu'on récupère et les cas sociaux qui arrivent..., tu as beau leur expliquer... (...) Les jeunes qui sont nés ici, c'est eux qui foutent le bordel. Les jeunes cheminots travaillent, pas de souci avec eux. Avec les retraités ça va

aussi. Pas de problème. Au milieu c'est le problème, les familles nombreuses, monoparentales, etc. Ça y en a pas mal. Ils ont trois ou quatre gosses avec des petits boulots. C'est difficile de s'occuper de leurs enfants. Souvent c'est les enfants qui sortent les poubelles. Alors ils ne se prennent pas la tête, ils les posent devant. Ils ne s'emmerdent pas. Ou c'est les parents qui te disent qu'ils n'ont pas le temps. (...). C'est leur façon de vivre. Ils n'ont pas le respect dans la tête. Pour eux, ils trainent dans cet escalier, donc du temps qu'on leur foute la paix, ça va. Dans le hall, c'est leur hall. Donc les mégots, les crachats, leurs canettes, ils se disent que les mecs nettoient. » (Gardien depuis 2005, Villemomble).

Pascal Ughetto décrit bien ce malaise social et la difficulté pour ceux qui considèrent respecter l'espace public, et à travers lui l'ensemble des habitants, de supporter des comportements qu'ils estiment déviant. *« c'est une caractéristique de l'habitat collectif que de voir sa qualité de vie rendue tributaire du comportement des voisins. Ici vole en éclats la représentation homogénéisante des locataires et de leur intérêt vis-à-vis de la qualité de service. »*⁸. Un peu plus loin, le même auteur décrit cet Autre que les interviewés pointent négativement tant il incarne la déviance, *« cet autrui qui, statutairement, en tant que locataire, en tant qu'usager des lieux, nous est comparable, mais dont les conduites semblent trahir l'étrangeté radicale. »*⁹.

L'espace public constitue l'espace de contestation et d'expression de désaccord, de mal-être. Les pratiques de non tri, comme d'autres comportements, sont à analyser comme des formes de dénonciation d'une politique d'abandon du quartier par les pouvoirs publics. Cette utilisation de l'espace public comme vecteur contestataire est souvent mal vécue par une partie de la population qui se sent directement et injustement impactée. Cette qualité de vie tributaire des autres constitue un véritable point de tension entre voisins et agit négativement sur les motivations à entrer dans des pratiques de tri pérennes.

« Ici il y a entre 50 et 70 % des gens que c'est des dégueulasses, voilà il faut le dire, ils balancent n'importe quoi. Là moi, j'ai des voisins, là, ils sortent les poubelles le vendredi soir et puis le lundi les poubelles sont encore dans le couloir » (S31, Couple, 60 ans) ; « Les gens sont sales quand même. Quand je fais venir quelqu'un, l'ascenseur est dans un état... Il m'est souvent arrivé de le nettoyer à l'eau de Javel. J'ai tellement honte que je le fais. (...) Les personnes ne disent rien, mais c'est sale. La dernière fois, un ami est venu chez nous et il y avait du vomi par terre » (M31, Couple, 50 ans).

Les pratiques en lien avec la gestion des déchets interrogent les rapports que les individus entretiennent avec les dimensions individuelles et collectives des territoires d'appartenance. La notion d'intégration telle que nous la définissons ici, va au-delà de sa dimension culturelle et comprend le rapport au territoire, plus précisément à l'espace du quartier, mais aussi l'inscription dans un / des collectif(s). Les comportements en matière de gestion de déchets permettent de saisir les ressorts du vivre ensemble et d'interroger les rapports entre dimension collective et dimension individuelle de l'identité sociale. A travers la notion d'intégration, sont appréhendées les pratiques et les perceptions des espaces habités, les systèmes de normes auxquels se réfèrent les interviewés. Les enjeux associés à la pratique du tri dépassent les problématiques de traitement, d'évacuation et de recyclage des déchets ménagers. A travers eux, les interviewés distinguent des comportements qui renvoient à des niveaux très différenciés d'intégration.

1-2 La dialectique du propre et du sale

L'acte de tri participe d'une normalisation des comportements individuels et d'une forme de contrôle social sur les conduites des individus. La motivation sociale repose sur la prise en considération du regard d'autrui dans la gestion de l'apparence. Le geste de tri, comme d'autres gestes de la vie quotidienne, renseigne sur les motivations, le degré de socialisation. Bien qu'appartenant strictement au domaine privé, la poubelle, à partir du moment où elle s'expose au regard social, fait l'objet d'une évaluation. Les contrevenants ne sont pas interpellés publiquement, la réprobation s'exerce souvent plus subtilement, d'autant que cela s'inscrit dans des relations de voisinage parfois tendues. Dans l'exemple qui suit, le contrevenant se perçoit comme exemplaire et sans doute ne se gêne-t-il pas pour commenter le comportement de ses voisins. Pris en défaut, il n'a d'autre choix que de « réparer » en allant ramasser le déchet laissé dans l'espace public.

⁸ Ughetto (P.), *Les organismes HLM en lutte contre les dépôts intempestifs d'encombrants et les locataires qui dégradent. Une qualité de service impossible ?* in *Gérer et comprendre*, n° 105, septembre 2011.

⁹ Ughetto (P.), Op. Cit.

« Le monsieur en haut c'est un ancien commandant là et... il n'aime pas voir quand ça traîne de partout ! Voilà c'est quelqu'un qui est..., voilà. Et puis un jour son fils là (...) il faisait la vidange de sa voiture et ce bidon d'huile, il l'a mis à côté des poubelles. Alors moi j'ai vu le bidon d'huile et moi je suis monté là-haut. Oh bah alors là ! Elle n'était pas contente la dame « oui, comment allez-vous ? », je dis " monsieur R., et bien il y a des gens, je ne sais pas qui c'est, ils ont mis des bidons d'huile dehors, alors téléphonez à l'OPAC! ". Je savais que c'était son fils mais j'ai rien dit « Ah bon, je vais appeler ! ». J'ai fermé la porte et j'ai regardé, je l'ai vu descendre et son fils, il a pris le bidon, il l'a remis dans la voiture ! Ça veut dire que vous voyez, c'est les autres, c'est jamais soi-même, c'est toujours les autres. Alors que là, il avait été surpris là déjà, et là non mais ça va pas, ça va pas ! » (S31, Couple, 60 ans).

L'ordre et le désordre, le propre et le sale sont les supports immédiatement visibles des interactions sociales et des négociations entre individus et groupes d'individus. Mary Douglas, qui analyse les enjeux sociaux à partir de la notion de souillure, s'intéresse en particulier aux marges et aux déviations comme facteur potentiel de rupture de l'ordre social¹⁰. Lors des observations de terrains nous n'avons pas été directement témoins de ces pratiques déviantes décrites par les interviewés. Il est donc difficile d'évaluer ce qui relève de « légendes urbaines » de ce qui relève d'actes condamnables. Dans tous les cas, c'est ici vécu comme une véritable agression.¹¹

« J'ai déjà vu une fois une couche, là, dans le quartier derrière. Je passais sur la route, une couche qui est descendue qui est tombée à mes pieds. Tu te dis : si il y avait quelque chose dedans de plus important que le pipi, euh... c'est toi qui te prends ça dessus. Bon, ce n'est pas une histoire de ne pas avoir de poubelles, ça. Il y a des poubelles. Même si tu n'as pas d'argent pour t'acheter une poubelle, il y a un sac plastique ou n'importe quoi peut te servir de poubelle, il ne faut pas exagérer. Après, c'est le fait qu'il y a des gens qui s'en fichent » (S7, Femme seule, sans enfant, 50 ans) ; « On a vu passer un canapé par la fenêtre. Les gens sont tellement fainéants qu'ils font n'importe quoi. Mais là, un canapé, ça devient vraiment dangereux. Les gens sont fous. » (M8, Femme 64 ans, vit seule)

La référence à la fenêtre incarne la séparation entre privé et public et atteste de divergences de perception entre ce qui relève de l'intimité de la sphère privée et ce qui relève de l'espace public. Si le propre et le sale sont assez spontanément rangés dans la sphère intime « c'est l'affaire de chacun », les comportements associés ne peuvent pour autant exister en dehors de préoccupations sociales collectives. Les propos se montrent particulièrement virulents lorsqu'ils abordent la « gestion » de déchets tels que les excréments, directement liés au corps donc à l'intime. Ces propos peuvent être lus au travers du prisme de l'altérité étudiée par M. Douglas¹².

« Certains balancent leurs ordures par les fenêtres, c'est atroce ! Il y en a qui pissent dans les ascenseurs (...) Des fois même des couches ! Ou alors ils n'ont même pas le courage d'aller jusqu'à la poubelle, ils laissent les sacs dans les halls en bas, ou dans les couloirs. Ce n'est pas très appréciable » (S27, Femme, veuve, 60 ans) ; « C'est vrai qu'on les a surpris à faire pipi dans les poubelles, dans l'ascenseur aussi c'est régulier. (S30, Femme mariée, 36 ans) » ; « Une fois, il y a eu une (maman) qui a pris son gamin, elle l'a mis au-dessus de la fenêtre et il a fait ses besoins, vous vous rendez compte ? Alors il y en a en face qui l'ont vue, ils ont appelé l'OPAC, alors ça a bardé » (S10, Couple marié, 70 ans).

Ce sont alors certains individus et groupes qui sont visés. Toutefois, les propos ne se construisent pas sur un racisme, entendu une stigmatisation de l'autre eu égard à sa culture, ses origines, sa couleur de peau. Les interviewés regrettent une absence manifeste de sensibilité et font part de leur incompréhension tant les comportements apparaissent en désaccord complet avec les règles élémentaires de la vie collective. Ceci met aussi en évidence le fort sentiment d'appartenance à un immeuble ou à un quartier qui se trouve disqualifié par le manque de civisme.

¹⁰ Douglas (M.), *Purity and Danger : An Analysis of Concepts of Pollution and Taboo*, 1966, Baltimore, Penguin Books [Traduction française chez Maspero en 1971 *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, réédition en 2001 chez La Découverte].

¹¹ Pierre M., 2002, « Le déchet en habitat collectif, un support de coexistence » in *Les déchets ménagers entre privé et public. Approches sociologiques*, Paris L'Harmattan, p. 73-102.

¹² Douglas (M.), Op. Cit.

« C'est souvent des gens qui ne parlent pas trop le français, ou qui ne comprennent pas trop... (...) donc c'est sûr que dans les poubelles, ça doit être la catastrophe. Donc ça va être dur. Le tri ici ça va être une mission impossible (...) je pense que c'est un combat perdu d'avance. Ici, c'est par rapport à la personne type !! Est-ce qu'on arrivera à leur faire comprendre ça. Parce que c'est de pire en pire. Ici ils jettent la bouffe, ils jettent les couches, ils jettent tout par la fenêtre, par les balcons. Il faut arrêter franchement ! Comment on peut raisonner les gens comme ça ? » (M12, homme, 2 enfants, 44 ans).

Le processus d'éducation et d'acquisition des bons gestes s'inscrit dans un processus plus large d'adhésion à un modèle social. L'enjeu principal est l'intégration, la conformité à un modèle de société et au fonctionnement d'un groupe social qui devient la référence.

« Quand on voit l'Afrique là-bas, il n'y a pas de tri, ni rien donc les gens, ils jettent partout et quand je vois ici qu'il y a des poubelles et après on nous dit que ces poubelles c'est pour faire telle chose après, donc ça invite à bien déterminer pour recycler et puis réutiliser tout ça. Là on est sensible en fait » (S1, Homme marié, 30 ans) ; « Ben comme mon père était là depuis 30 ans, ben il était au courant que le pays ici était différent du Sénégal. Il nous donnait des informations et quand on est arrivé là, ça a été assez vite, ça s'est fait naturellement en fait, on faisait comme les gens d'ici. (...) c'était s'intégrer et faire comme les autres personnes. » (S15, Homme séparé, 30 ans).

1-3 Le tri : adhésion à une norme collective, indicateur d'un sentiment d'appartenance

Gérer ses déchets, adopter des pratiques de tri ne sont pas des actes anodins, mécaniques, dénués de signification. Ils sont codés et, à travers eux, se négocient les relations aux autres, s'exprime une adhésion ou une contestation autour du vivre ensemble. Comme d'autres actes de la vie quotidienne, l'engagement dans le tri constitue une mise en scène et une mise en représentation de soi, au sein d'un espace et d'un groupe. A travers cet acte, l'observateur extérieur peut saisir les arbitrages opérés mais aussi les divergences et les oppositions entre groupes présents sur un même territoire. D'un côté, ceux qui négocient et affirment leur appartenance à un collectif construit sur des valeurs communes. De l'autre, des personnes qualifiées de déviantes en ce sens qu'elles semblent contester les codes collectifs de comportement de référence en vigueur.

L'expression de l'adhésion à la norme s'exprime en particulier autour de la définition du bien commun. Le rapport à un bien collectif indivisible est fonction du lien spécifique que chacun construit, entretient avec l'ensemble des acteurs, du voisin de palier aux acteurs institutionnels.

« Si tout le monde faisait comme moi je fais, ça serait génial. (...) quand on se rend compte que l'ascenseur, c'est notre ascenseur, que ça nous appartient. Quand on reçoit du monde, que c'est la honte parce que c'est sale et que ça pue, on se sent gêné... (...) A partir du moment où je descends du bus, partout c'est chez moi, que ce soit dehors, l'entrée, le hall, les boîtes aux lettres, tout. Il faut que tout soit nickel. Et plus c'est nickel, mieux on se sent. » (M6, Femme célibataire, 41 ans) ; « Quand on voit aux Prébendes¹³, je suis désolée, ce n'est pas aussi dégueulasse. Ici les gens ne sont pas sensibles, ils sont dans la consommation à outrance, ils ne voient pas le 2^{ème} pan du système, les autres le voient un peu plus quand même, aux Prébendes ou ailleurs. Ici non, rien à foutre, moi je, moi je... Ce quartier est un peu décevant » (S13, Femme seule, 41 ans).

L'engagement dans le tri s'inscrit dans un processus coopératif plus vaste largement dépendant des politiques publiques initiées, aussi bien en matière d'équipements d'évacuation des déchets que d'information et de sensibilisation sur les gestes à adopter. La référence à une pratique qui ancre dans un processus de civilisation¹⁴ témoigne bien des enjeux repérés par ces habitants.

« En Algérie, vous savez, on met tout dans une seule poubelle. Les packs de lait, déjà il n'y en a pas, c'est des sachets en plastique d'un litre, et on met ça directement dans la poubelle, comme les boîtes et les bouteilles » (S20, Homme en couple, 45 ans, 4 enfants) ; « Il y a vraiment en Algérie, un grand geste, il y a des publicités, il y a partout des organismes qui parlent de ça, parce que les

¹³ Il s'agit d'un des quartiers résidentiels du centre-ville de Tours. Sa situation en bordure d'un parc public historique et son architecture du XIX^e siècle en font un des quartiers les plus cotés. Il se situe à quelques centaines de mètres du quartier du Sanitas mais les deux quartiers sont séparés par une large avenue qui constitue une sorte de frontière « naturelle ».

¹⁴ Elias N., 1974, *La civilisation des mœurs*, Pocket.

gens commencent... c'est pareil, à jeter partout, à ne pas penser à l'environnement et ça, ça fait mal, parce que quand on passe, il y a des poubelles partout ou quoi, ce n'est pas civilisé... » (S33, Couple, 1 enfant).

Dans les entretiens, les populations ciblées, populations arrivées plus tardivement dans le quartier, ne semblent pas disposer des codes communs de comportement. Le discours alterne entre stigmatisation de personnes « par nature » indifférentes aux problématiques environnementales et incompréhension des pratiques déviantes.

« Disons qu'il y a dans le voisinage, dans l'immeuble à côté, il y a une association qui recueille des gens, des (...) ou des (...) et je pense qu'eux ne sont pas du tout sensibilisés à ça. Et je pense que ça doit venir de cette population-là » (S3, Femme divorcée, 55 ans) ; « Leur environnement, leur quartier, ils n'en ont rien à foutre. C'est plus agréable de rentrer quand c'est propre. Mais ils n'en ont pas conscience. Ils ne savent pas ce qui se passe ailleurs. C'est leur environnement, c'est comme ça. Ils ne sortent jamais d'ici. Donc c'est normal pour eux. Ils sont chez eux. » (Gardien Villemomble depuis 2005) ; « Les nouveaux arrivants, ils ne connaissent rien, en plus ils ne parlent pas français. Ils fichent leurs poubelles n'importe où » (S24, Couple, 65 ans).

Dans *Outsiders*¹⁵, Howard Becker évoque la notion « d'étiquetage » comme stigmatisation de l'individu ou du groupe déviant. Il étudie notamment le processus d'acceptation de cet étiquetage. Au travers des comportements déviants (détritus jetés n'importe où, mise en visibilité de l'intime par l'exposition de couches, de serviettes hygiéniques, dégradation du cadre de vie par ceux-là mêmes qui y habitent, contestation systématique des règles formelles ou informelles qui permettent de réguler les relations de voisinage), les interviewés lisent une sorte de négation de contrat social qui lie l'ensemble des habitants. De par son statut spécifique et la symbolique qu'il porte, le déchet joue un rôle singulier sur la scène du malaise social.

Les problématiques urbaines, dont la gestion des déchets ne constitue qu'un avatar, induisent un certain nombre de freins difficiles à lever. Changer les comportements ne semble pas relever d'actions ponctuelles ni même d'une politique de gestion des déchets, fut-elle volontariste et soutenue dans le temps, cela s'inscrit dans un processus d'adhésion à un système de valeurs qui permet de donner du sens à un ensemble de pratiques.

2- De réelles motivations à trier

Les motivations à trier sont bien présentes chez les habitants des quartiers du Sanitas et des Marnaudes. A un premier niveau de discours, se dessine en effet une très large majorité d'interviewés qui pratiquent des gestes de tri. L'analyse de ces pratiques permet de répartir notre population entre trieurs, trieurs partiels (certains déchets mais pas d'autres) et trieurs occasionnels (ont trié, ne trient plus, trient de nouveau, trient parfois). Seules deux personnes déclarent ne pas du tout trier et ne l'avoir jamais fait. Si une majorité déclare trier, le niveau d'engagement des différents membres du ménage, la qualité et la quantité du tri restent très variables.

Le discours des trieurs, quelles que soient la régularité et l'intensité des gestes de tri, est largement imprégné d'informations sur « l'état de la planète » et « l'urgence à agir ». Même si les arguments mobilisés n'atteignent pas toujours un degré élevé d'élaboration et de maturité, une très large majorité de l'échantillon (les deux terrains confondus) associe les gestes de tri à des préoccupations environnementales. Préoccupations appréhendées sous un angle collectif et altruiste. Trois interviewés évoquent une adhésion forte à un concept de tri inscrit dans un projet voire une philosophie de société. Le principe de non-gaspillage constitue également un bon levier. C'est alors la valorisation du déchet qui est mise en avant. Pour un quart de l'échantillon, la pratique de tri relève d'habitudes incorporées, de gestes pris dans des routines quotidiennes, « c'est automatique », « on le fait, c'est comme ça »... Les pratiques de tri correspondent alors à une norme sociale à laquelle ils se conforment. Le discours est émaillé d'expressions telles que « c'est normal », « c'est très bien ». Pour presque la moitié des personnes interrogées, il s'agit d'une conformité à une règle plus ou moins bien comprise mais admise, « on trie parce qu'on nous a dit de le faire ». Parmi ces interviewés, l'injonction à trier a constitué un déclic qui a conduit à considérer cette question et à initier une pratique jugée aujourd'hui positivement. Pour quelques interviewés, minoritaires, c'est la peur de la sanction qui domine, « on est obligé de trier », « si on ne trie pas, on a des amendes ».

¹⁵ Becker H., *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Métailié, Paris, 1985 (éd. originale 1963).

Pour expliquer leur pratique de tri, cinq personnes évoquent le respect du travail du gardien, celui des personnels d'entretien ou encore des employés du centre de tri. Les métiers décrits sont pénibles, ingrats et justifient que chacun agisse à son niveau pour faciliter le travail des agents concernés. Enfin, dans des quartiers où les personnes issues de l'immigration sont très présentes, le fait de s'investir dans des pratiques de tri est un signe manifeste d'intégration et d'adhésion à un modèle de société.

D'origines diverses, les motivations à trier sont surtout multiples. Lorsqu'une motivation est dominante dans le discours, elle est toujours articulée à un voire plusieurs arguments en faveur du tri. Comme dans le reste de la population française, les motivations se construisent sur un système de valeurs et de convictions.

2-1 Le tri comme geste citoyen

La sensibilité aux thématiques environnementales (préoccupations autour de l'écologie, pollution, santé ou encore avenir des enfants) est la motivation à trier la plus souvent et la plus spontanément évoquée par les interviewés, et ce quel que soit leur profil. Cet argument constitue le levier le plus efficace en matière d'adhésion aux gestes de tri et engage les comportements les plus durables.

Les informations sont assez spontanément associées et mises en perspective avec les gestes du quotidien, ceux qui sont effectués et ceux qui pourraient l'être ou l'être autrement. La conviction que la démarche entreprise a du sens et s'apparente à une valeur renforce l'adhésion au tri et minore largement les nombreux obstacles évoqués par les personnes interrogées.

« ce n'est pas venu automatiquement, je pense que ça a fait déclic avec la télé, puis les informations, les trucs écologiques on en parle et tout, l'effet de serre, à force ça travaille et on se dit " bon on va faire ". Si une personne fait régulièrement des efforts, si tout le monde s'y met, ça va peut-être améliorer quand même ! » (S11, femme séparée, 30 ans, 4 enfants) ; *« Je vois de temps en temps des reportages sur TV5 Monde, et c'est intéressant parce qu'ils montrent comment on recycle les produits, ils ont une deuxième vie. On fait des vêtements avec le plastique, du papier recyclé, c'est très bien, et ça crée de l'emploi »* (S20, Homme en couple, 45 ans, 4 enfants).

Si les arguments avancés peuvent parfois paraître naïfs voire idéalistes, il ne faut pas en sous-estimer la portée. Et encore moins la manière dont ils participent à une structuration et à une pérennisation des gestes de tri. Ils expriment une forme d'appropriation des thèses dominantes, y compris les thèses scientifiques, et des arguments institutionnels. Même si ses effets sur la vie quotidienne ne sont pas facilement et immédiatement visibles, l'acte de tri s'inscrit dans une logique d'intérêt collectif.

« Je le fais pour l'environnement en général, pour la planète. Le but du tri, c'est d'abord de ne pas salir la planète. Pour moi, c'est d'abord ça. Pour nous, en tant que locataire ici, ça ne change pas grand-chose de mettre nos déchets dans la poubelle de tri ou pas » (M6, femme célibataire, 41 ans, 4 enfants) ; *« Le fait de trier, c'est recyclable tout ça, ça encourage à trier en fait, pour l'environnement. Moi j'ai l'impression de contribuer à sauver l'environnement ou à faire attention à tout ça, l'idée de l'écologie tout ça. Sinon ce n'est pas d'autre conviction que pour l'environnement, c'est recyclable... »* (S2, Homme marié, 30 ans, 1 enfant) ; *« Parce que c'est au niveau de l'environnement. Éviter... et puis tout ce qu'on peut refaire avec c'est... pour donner une deuxième vie à des bouteilles plastique c'est important parce que les poubelles bleues ce n'est pas incinéré, ça va être enterré, donc dans la terre ça va mettre des années à être dégradé le plastique, la ferraille et tout ça, alors c'est aussi bien que ça soit recyclé pour refaire une deuxième vie ou une troisième, c'est surtout pour la nature ».* (S36, homme, 50 ans).

La prise de conscience qu'il est nécessaire d'agir est très largement partagée par une population qui par ailleurs valorise le sentiment de pouvoir intervenir à son niveau. En arrière-plan, ce qui est exprimé et revendiqué, c'est le maintien d'une qualité de vie pour les générations futures, parfois éloignée des conditions d'existence actuelles.

« Moi personnellement j'y suis sensibilisée parce que je suis maman, que moi je me dis si dans 50 ans, je serai plus là, et bien dans 50 ans, mes enfants n'auront que 50 ans. L'espérance de vie s'allongeant, ils auront encore, je l'espère, 50 ans à vivre et je n'ai pas envie qu'ils soient obligés de prendre un masque à oxygène pour se promener dans la rue. Je ne veux pas que les animaux, ils les voient uniquement dans des zoos et pas dans des habitats naturels. Bon, c'est vrai que je les emmène dans les parcs zoologiques, les aquariums et compagnie parce qu'ils aiment ça, parce que

les girafes, de toute façon, à moins de prendre l'avion et d'aller en Afrique il n'en verra pas. Mais ce que je veux dire, c'est que... Voir un lapin qui court dans la campagne, c'est beau. Moi je l'ai vu étant enfant, mes enfants l'ont vu étant enfants et je souhaite que plus tard ils puissent aussi faire voir ça à leurs enfants. Voilà. Et donc c'est là que ça m'impacte. » (S35, femme, 35 ans).

Les préoccupations environnementales sont parfois assorties d'un principe moral de non gaspillage ; argument plus traditionnel mais tout aussi opérant. Pour une population dont les revenus sont souvent faibles, faire des économies est une préoccupation quotidienne. Les personnes âgées et celles issues de l'immigration mobilisent particulièrement cet argument et se montrent attentives aux solutions possibles de récupération et de valorisation.

« C'est utile parce que l'on fait trop de déchets et que l'on gaspille. Ça permet de recycler pas mal de matériaux quand même que l'on n'utilise plus et qui sont recyclés. C'est ça qui est vraiment dommage... quand on voit tout le gaspillage qu'il y a sur la planète, on se dit quand même au-delà du fait qu'en plus, on met la planète à mal par nos sur-déchets, mais aussi parce que l'on devrait utiliser tout ce qui est réutilisable. » (S1, Femme seule, 32 ans, 2 enfants) ; « Maintenant on vit dans une époque de surconsommation, les gens consomment beaucoup, il y a beaucoup de produits, il y en a de nouveaux qui sortent chaque semaine, chaque mois, par centaines, par milliers. Donc il faut vraiment faire le tri, c'est très important pour la pollution de la planète. Les ordures ménagères, ça représente 20 % de la pollution. (...) si on arrive à gérer ces 20 % qui sont dus aux déchets, on aura déjà gagné une grande bataille. » (S20, homme en couple, 45 ans, 4 enfants) ; « Le fait de savoir que ça va être utile à fabriquer d'autres choses, que ça ne sera pas gaspillé, ça peut encourager ». (M28, Femme).

Certains interviewés se montrent « acteur » du circuit de recyclage, et ce en dehors des voies classiques de prise en charge des déchets. Même si le circuit emprunté n'est pas le plus économe en temps et implique des efforts supplémentaires, l'acte de tri s'impose comme une évidence.

« J'ai mon bébé qui a 7 mois et qui mange des petits pots, (...) et bien mes petits pots je les lave, je les mets dans un sac en plastique et je les donne à mes collègues peintres. C'est mon collègue qui est peintre, je lui refourgue parce que voilà, c'est vrai que ça serait plus facile de les mettre directement à la poubelle parce que si je les mettais à la poubelle je n'aurais pas à les laver, à les essuyer, à les stocker mais voilà, ça m'embête que ça serve pas. », (S35, Femme, 35 ans).

Les propos formulés ne concernent pas seulement l'économie domestique. Ils se réfèrent à une logique politique militante et à un territoire plus global. En substance, il ne faudrait pas que les déchets des uns deviennent le problème des autres. Se soucier du devenir des déchets ménagers, c'est considérer les pays exposés à des problématiques environnementales encore plus importantes compte-tenu de l'absence de filières de recyclage structurées.

« Je pense que chez nous, on devrait essayer de faire le plus de tri possible. Faire le tri, pour nous, c'est une chose toute bête. Mais pour les gens des pays en Afrique qui récupèrent nos déchets dont on se débarrasse, ça change les choses. Même si en le faisant, je ne pense pas forcément à eux, ça change les choses ». (M26, homme séparé, 32 ans, sénégalais).

Les interviews évoquent des pratiques de tri très dépendantes du sentiment de « pouvoir agir sur », de pouvoir participer à un effort collectif. Ils font par ailleurs référence à des histoires familiales, collectives, présentes ou passées, qui éclairent les représentations et les comportements, en amont sur ce qui les motive. Cette posture est fragile. La conviction d'agir dans le bon sens, pour le bien commun est ébranlée lorsque les personnes développent un doute sur l'action véritable des pouvoirs publics (« *les déchets sont mélangés ensuite* », « *en fait, ils n'en font rien* ») ou parce que l'action individuelle apparaît comme dérisoire au regard de la problématique environnementale globale. Les personnes s'installent alors dans une suspicion voire se détournent partiellement ou totalement du tri.

« Quand on parle de protection de la planète et qu'on voit les fumées d'usines, des pots d'échappement, je me demande si ce sont vraiment nos déchets qui polluent » (M10, célibataire, 36 ans, 2 enfants).

2-2 Trier pour préserver la santé et l'avenir des enfants

La projection dans l'avenir, celui des enfants et petits-enfants, constitue une sorte de prolongement naturel des arguments construits autour des préoccupations environnementales. Ces éléments sont d'ailleurs étroitement imbriqués dans les discours et mettent en perspective la simplicité des gestes et l'importance des enjeux. Cette mobilisation permanente de la figure de l'enfant, et pas uniquement chez les interviewés parents, atteste de l'importance de l'affectivité dans la construction de la motivation. La question de la pollution, voire de la contamination par les déchets, est un thème présent dans les discours. Elle fait appel à des arguments rationnels de type responsabilité collective dans la pollution induite par les déchets.

Un premier verbatim rassemble bien les multiples préoccupations que chacun devrait avoir à l'esprit. La prise de conscience induit l'acte de tri. La figure de l'Autre, ici abstraite, exprime bien la nécessité d'agir pour un bien collectif.

« (vous pouvez m'expliquer pourquoi vous triez ?) Déjà, pour préserver la planète, pour l'écologie. Pour récupérer. (...) Et pour les économies d'énergie. Pour avoir une bonne hygiène de vie. C'est aussi pour penser à l'autre, à l'environnement de l'autre. C'est aussi un moyen de respecter l'autre. » (M2, homme, 45 ans, en couple, 3 enfants).

Les thèmes abordés dans ce verbatim sont développés par d'autres interviewés. Selon leur sensibilité et les défis à relever, ils ciblent pour les uns les enjeux de santé publique, pour les autres les menaces auxquelles est exposée la nature, enfin pour quelques interviewés les « êtres vivants ». Quel impact de l'homme sur son environnement, quelles conséquences sur la santé et la qualité de vie ?

« (trier) ça protège notre environnement, ça protège la nature, ça protège la vie de nos enfants et c'est ça qu'on ne comprend pas parfois. Si la nature, elle est polluée, c'est l'air aussi, c'est tout. On respire et c'est ça qui n'est pas bon... » (S33, femme mariée, 31 ans, 1 enfant) ; « Je pense que s'il n'y avait pas les centres de tri, on aurait des ordures partout. Et ce ne serait pas bon du tout pour la santé, pour l'hygiène... » (M18, Homme marié, 44 ans, 3 enfants).

La préservation de la nature revient régulièrement dans les discours. Le papier constitue un des déchets les plus visibles et pour lequel les interviewés connaissent mieux le processus de transformation. Ils associent plus facilement l'action de l'homme sur son écosystème, se représentent concrètement, à travers le cycle de vie d'un prospectus, l'intérêt du recyclage.

« Il faut penser aussi aux arbres, à la nature et tout ça et puis à l'avenir pour nos enfants. C'est bien de ne pas être trop empoisonnés par tous ces détritiques » (S7, femme seule, 50 ans, nourrice) ; « Je trouve que c'est très bien d'avoir eu cette idée, bien sûr parce que ça permet de faire revivre le papier, et puis effectivement, d'abîmer moins les forêts. Parce qu'on en a besoin, on a besoin d'oxygène, si on abat tous les arbres, on n'aura plus d'oxygène, c'est important de recycler le papier. » (S27, femme, 60 ans, plus d'enfants à charge).

Certains interviewés s'inscrivent dans la longue durée, celle de l'absorption par la nature des déchets, celle également des générations qui se succèdent...

« C'est pour eux et mes petits-enfants que je le fais. Dans 50 ou 60 ans, nos petits-enfants... Finalement ce n'est pas moi qui l'ai polluée la planète, mais mes parents et mes grands-parents l'ont bien fait, donc c'est un peu à moi de montrer à mes enfants. » (S30, Femme mariée, 36 ans, 3 enfants) ; « j'ai vu qu'un sac dans la nature, pour se recycler, il restait jusqu'à deux mille ans ou 200, je ne me souviens pas. Je me suis dit "c'est trop". Alors, il y a des enfants qui vont venir plus tard et puis pour la nature..., pour les animaux, pour les êtres humains » (S33, femme, 31 ans, 1 enfant).

2-3 Un argument altruiste : la pénibilité du travail des personnes en charge de la gestion des déchets

Si les arguments écologiques et environnementaux sont régulièrement mobilisés, d'autres arguments structurent les discours. Ils sont fondés cette fois sur les conditions de travail des acteurs impliqués dans la filière de prise en charge des déchets ménagers.

A travers les métiers évoqués, les interviewés reconstituent la chaîne de prise en charge des déchets : les agents d'entretien et les gardiens pour la gestion et l'accompagnement dans les quartiers, les ripeurs pour la collecte et les salariés chargés de parfaire la sélection dans les centres de tri. Les personnes interrogées qui occupent ou ont occupé un emploi comportant des efforts physiques et/ou des risques professionnels se projettent facilement dans la pénibilité des tâches en lien avec l'évacuation, le ramassage et la séparation des déchets, recyclables ou non.

« (...) mieux trier pour aider les gens, enfin les personnes qui trient les déchets, au niveau du local poubelle, les entreprises etc. Donc ça permet d'aider ces personnes à mieux trier, à faciliter le travail (...) » (S23, femme célibataire, 23 ans, vivant au domicile de ses parents) ; *« Quand je vois que même le dimanche, ils sont obligés de venir évacuer les poubelles, je me dis qu'il faut penser un peu à ces gens-là. (M2, Femme, en couple, 43 ans, 3 enfants) ; « Quand il s'agit d'une poubelle où il y a tout dedans alors ce n'est pas trié... Parfois, je me dis que ce n'est pas gentil de faire ça, parce qu'il y a des gens qui vont travailler dans tout ça pour trier et ce n'est pas gentil »* (S33, femme mariée, 31 ans, 1 enfant) ; *« L'intérêt de trier, c'est que c'est plus propre, même pour les gens qui travaillent. »* (M29, homme, 56 ans, 1 enfant) ; *« Ah moi je fais le tri oui, tout à fait, ça la dessus je fais le tri, je suis entièrement d'accord. J'ai pas de préjugés à faire là-dessus, mais bon quelque part... et puis c'est peut-être aussi... il faut se mettre à la place de la personne qui travaille, qui se trouve au bout de la chaîne du tri parce que c'est quand même un boulot qui n'est pas facile et des fois, de faire, il faut le faire pour s'en rendre compte. Voilà il faut travailler, le faire mais travailler, parce que regarder c'est bien mais en même temps ça peut être dangereux.»* (S40, homme, en couple, 40 ans).

Certains interviewés admettent que cette considération pour les salariés impliqués dans le traitement des déchets ne s'est pas faite spontanément. Ce sont, pour la plupart, des circonstances telles qu'une visite d'un centre de tri ou encore des discussions entre amis qui ont fait prendre conscience de la pénibilité et du caractère ingrat de ces activités professionnelles, mal connues, invisibles.

« J'ai un ami qui est éboueur dans la Marne et qui nous en a parlé. Je plains les gens qui sont sur les lignes de tri » (M16, femme, 47 ans, 3 enfants) ; *« On a vu une maison de tri. Il y avait les rouleaux et les gens triaient sur place avec les mains. (...) Je me suis dit qu'il fallait avoir le courage de faire ce métier parce qu'on ne sait pas ce qu'il va y avoir sur le tapis... Parfois, ça doit être dur pour eux »* (M14, femme, 57 ans, en couple, 1 enfant au domicile).

Cette prise en compte des acteurs du tri peut avoir un impact direct sur les pratiques de tri vis-à-vis de deux déchets / contenants spécifiques : les déchets malodorants et les contenants en verre. La présence de déchets sales et/ou malodorants s'avère très perturbante voire culpabilisante chez certains interviewés. Certaines boîtes de conserves de nourriture pour animaux par exemple, ou encore de plats cuisinés tels que spaghettis ou raviolis peuvent être exclues du tri par gêne et par respect pour les agents chargés de parfaire le tri dans les centres. La question de l'hygiène, liée à la cohabitation et à la macération de ces restes alimentaires, se révèle également une préoccupation constante ; que ce soit à l'intérieur du foyer où le tri peut permettre de simplifier l'évacuation des déchets ménagers potentiellement odorants ou lors de la phase d'évacuation et de traitement des déchets recyclables.

« Les boîtes de conserves sales sont jetées dans le tout-venant. Je n'ose pas les mettre dans le recyclage parce qu'elles ne sont pas propres (...). (...) Enfin je ne sais pas comment se fait le recyclage après mais je me mets à la place des gens qui doivent trier les déchets, c'est... » (S3, Femme, divorcée, 55 ans, 1 enfant à charge).

Le verre apparaît comme l'un des contenants recyclables les plus problématiques. La gestion de son évacuation et de son traitement associée à des représentations constituent de réels obstacles. Jugé déchet dangereux, le verre fait l'objet d'une attention particulière. Souvent associé à des produits plus chers ou peu consommés (jus de fruits haut de gamme, alcools...), sa consommation est relativement faible dans les quartiers enquêtés. Le mettre dans les ordures ménagères expose ceux qui seront amenés à les manipuler au stade de l'évacuation et du tri. Il y a donc un double enjeu : exclure le verre des déchets ménagers et l'acheminer sans risque vers un circuit spécifique de tri.

« Pour le verre, par contre, je vais demander à quelqu'un où se trouve le container, parce que ça par contre je n'aime pas les mettre dans les poubelles, parce qu'on ne sait jamais si ça se casse, la personne qui ramasse pourrait se blesser, c'est important quand même » (S13, femme seule, 41 ans, sans enfant) ; *« (présence de verres dans le tout-venant) Même s'ils ont des gants, ce n'est pas*

très sécurisé » (M16, Femme, 47 ans, 3 enfants) ; « quand je prends le sac, je n'ai pas envie qu'il se déchire, que je me blesse ou que les éboueurs se blessent avec des conserves ou du verre. » (M26, Homme, 32 ans, séparé, sans enfant).

3- Le rapport à la norme comme moteur de changement ?

Quelle politique privilégier pour que les consignes en matière de gestion des déchets soient respectées ? Peut-on se satisfaire d'une crainte de la sanction ou d'une soumission à une injonction comme levier d'action ? La contrainte (entendue dans son acception large allant de la consigne à la coercition en passant par l'injonction) est-elle un levier efficace en matière de changement de comportement ? De même, la pression sociale et la conformité à une règle collective peuvent-elles conduire à l'intégration durable d'une norme en matière de tri ?

Au regard des discours recueillis, on peut considérer que plus le sentiment de liberté d'engagement dans la pratique de tri est important, plus son adoption est facilitée, la fréquence régulière et le maintien dans le temps garantis. La contrainte ne peut avoir qu'une valeur très partielle si elle n'induit pas la compréhension du caractère socialement utile du geste de tri ; limitant voire interdisant son intégration aux modes de vie. Les pratiques sont d'autant plus fragiles et discontinues qu'elles sont dépourvues d'un autre sens qu'une simple réponse à une pression sociale collective.

« Au début, je ne triais pas. Puis à force que mes parents me fassent des remontrances, je me suis mise à trier. Mais ça m'embêtait. (...) Je ne me rappelle jamais où va quoi. Puis quand ça ne m'intéresse pas, je ne fais pas l'effort. (...) (Rôle du père) Il m'a seulement dit qu'il fallait trier. J'ai fini par le faire parce que je n'avais pas le choix. » (M23, femme, 23 ans, en couple, 1 enfant).

En complément de la sensibilisation acquise au sein de la sphère privée, la consigne peut être vécue positivement si elle est accompagnée d'une pédagogie adaptée et d'une exemplarité des pouvoirs publics. Sur le terrain de Tours, le bailleur et la communauté d'agglomération jouent la carte de la sensibilisation et accompagnent au plus près les habitants. Les consignes de tri sont plutôt perçues comme une « invitation à faire ». Sur le terrain de Villemomble, l'investissement des acteurs publics est moins perceptible. La réception des actions en matière de tri des déchets se fait plutôt sur le mode de l'obligation. Il ne s'agit plus, dans ce cas, d'un effort collectif librement consenti mais d'une servitude individuelle à laquelle les habitants se soumettent diversement, par peur du contrôle et éventuellement de la sanction. Ces pratiques s'accompagnent d'une défiance marquée à l'égard des pouvoirs publics soupçonnés de tirer profit des efforts des habitants sans contrepartie. Les discours sur l'état du quartier et le peu de considération à leur endroit s'inscrivent dans cette dénonciation.

3-1 Les consignes de tri pour initier une pratique

L'acquisition de nouvelles normes en matière de gestion des déchets a permis d'initier des pratiques de tri sans que celles-ci soient investies d'un sens particulier à l'origine. Les interviewés ne cherchent pas à construire un discours rationnel. Trier, c'est d'abord se conformer à une consigne.

« Je trie déjà parce qu'on me l'a demandé au début. Il faut être honnête. » (S7, femme seule, 50 ans, nourrice) ; « dès qu'ils ont mis les poubelles jaunes, ça m'a fait clic, il faut que je fais le triage, c'est tout. (...) je l'ai fait automatiquement » (S29, femme mariée, 32 ans, 2 enfants) ; « On le fait parce qu'on nous a demandé de le faire » (M31, couple, 50 ans).

L'injonction à trier, qui émane la plupart du temps du bailleur, est clairement identifiée comme le principal levier à partir duquel s'est enclenché un processus d'adhésion.

« Que ce soit moi ou mon mari, on respecte cette discipline. Et si tout le monde faisait pareil, ce serait impeccable » (M25, femme, 75 ans).

Accompagnée de pédagogie (mais ce n'est pas toujours le cas), la consigne échappe, au moins partiellement, au caractère obligatoire et est favorablement reçue. Du point de vue des interviewés, elle peut être réinterprétée, appropriée et intégrée facilement dans les habitudes au quotidien. Chez certains interviewés, la construction du discours, sur une pratique de tri finalement assez récente, éclaire bien la

manière dont la « bascule » s'est opérée. La conformité à une consigne n'est alors ni le fruit ni l'aboutissement d'une réflexion individuelle. Pour autant, l'acte de tri ne peut être réduit à une obligation

« Maintenant, trier, c'est devenu un geste naturel. Je ne le fais pas par obligation mais parce qu'on m'a dit un jour qu'il n'y avait plus de vide-ordures et qu'on séparait les déchets. » (M22, Homme, célibataire, 55 ans) ; « Dès le départ, ça a été une habitude et un déclic. J'ai mis des sacs pour le tri du plastique, du verre et du carton dès qu'on a vu comment ça marchait en bas (...) Je trouve que c'est plus propre, que c'est plus sain. Je trouve ça normal ». (M14, Femme, 57 ans, couple, 1 enfant) ; « Trier, c'est devenu un geste automatique (...) Il faudrait que ça devienne un geste automatique pour tout le monde, sans aller chercher le pourquoi de la chose. Ça le deviendra avec le temps » (M22, Homme, célibataire, 55 ans).

Il est intéressant de constater que les consignes érigées en une norme admise ont modifié des habitudes qui pour certaines étaient profondément ancrées et se fondaient sur d'autres référentiels. Non seulement ces habitudes se sont avérées réformables mais les nouvelles habitudes sont devenues la norme.

« On a pris l'habitude de trier et on ne change pas les habitudes comme ça. Je ne pourrais pas arrêter ». (M11, Femme seule, 55 ans) ; « Une fois qu'on a pris des bonnes habitudes, ça va tout seul. Ça devient automatique (...) C'est surtout de prendre des bonnes habitudes qui est compliqué. Une fois qu'on les a, ça va tout seul. C'est tellement facile de jeter sa poubelle de 30 litres d'un côté et d'un autre côté un petit sac avec trois ou quatre bouteilles » (M31, Couple, 50 ans).

3-2 Le respect de l'institution

Les pratiques ne sont pas toujours rapportées à la finalité du tri, elles répondent parfois seulement à de nouvelles logiques techniques, par exemple le passage d'un dispositif de vide-ordure intérieur à un dispositif extérieur avec point de dépôt, ou organisationnelles, notamment la réorganisation des collectes, ou encore elles visent à répondre à une injonction. L'adhésion se fonde alors sur le respect des efforts réalisés par les institutions et les pouvoirs publics qui initient et/ou relaient les consignes de tri. Respect en particulier des initiatives locales, « de terrain » facilement observables, pour ne pas dire vérifiables. Dès lors, répondre favorablement aux « invitations » à faire semble constituer un argument en soi.

« on a eu des trucs comme quoi à partir de maintenant il allait y avoir un tri sélectif, il n'allait pas falloir mettre n'importe quoi dedans (...) dans les halls, c'était affiché, les différents containers, il y avait des affiches puis on a distribué dans les boîtes aux lettres des petites affichettes qui précisaient ce qu'il fallait mettre dans tel ou tel container alors... » (S22, Homme 50 ans, séparé) ; « C'est parce qu'il faut le faire, c'est tout. Si il n'avait pas fallu le faire, je ne me serais pas cassée la tête. » (M30, femme, divorcée, 63 ans)

L'institution est l'incarnation de la loi. Dans le cas présent, la consigne émane d'experts qui savent ce qu'il convient de faire pour améliorer la gestion des déchets. Obéissance vaut pour adhésion.

« Ça fait partie de ma mentalité !!! Parce que moi, vous savez, comme je dis souvent, moi je suis ancien militaire, je suis bête et discipliné, on m'a dit "il y a des containers, il faut mettre telle ou telle chose dans les containers", bon moi ça fait partie de ma discipline » (S22, Homme 50 ans, séparé) ; « Quand quelque chose est imposé par la loi, on se culpabilise un tout petit peu et on le fait. » (M28, enfant, 26 ans).

La confiance dans le bien-fondé de la demande institutionnelle structure la motivation des trieurs. Les habitants n'adoptent pas de posture de suspicion de principe. Mais la contrepartie de cette confiance, c'est que toute information ou observation qui viendrait mettre à mal les certitudes sur les finalités du tri auraient de sérieuses conséquences.

« Quand on nous l'a dit, on nous a donné les papiers et puis on a trié. Et encore, il y a des endroits où j'ai entendu à la radio que les gens trient, et après quand les poubelles passent, ils mettent tout dans la même poubelle, alors si c'était ça ici je dirais « arrêtez de nous prendre pour des andouilles » et je mettrais tout dans la même poubelle. Mais nous ici, on voit qu'il y a bien deux camions qui passent, et ils nous envoient toujours ça [Ils montrent un papier]. » (S10, Couple marié, 70 ans).

La fiabilité et le sérieux des acteurs en charge du tri renvoient les interviewés à leur propre pratique. Dès lors qu'ils adhèrent à l'organisation et constatent que le dispositif mis en œuvre vise à faciliter leur propre contribution, ils analysent leurs erreurs en matière de tri sous l'angle de la culpabilité.

« Si on nous mettait 3 ou 4 poubelles, avec inscrit dessus ce qu'il faut mettre dedans, ou avec des couleurs différentes, et que je faisais une erreur, je me le dirais et je ferais attention. » (M28, homme vivant chez sa mère, 26 ans).

3-3 La peur du contrôle et de la sanction

Le statut des interviewés constitue une dimension importante à prendre en considération pour saisir les discours et les pratiques d'engagement dans le tri et de conformité à la consigne. Locataire en logement social, les populations des deux quartiers se montrent particulièrement sensibles à la question du contrôle social, développe une peur spécifique de la sanction. Qu'elle soit réelle (l'amende) ou symbolique (le rappel à l'ordre), la sanction est ressentie et constitue un levier, une motivation supplémentaire pour agir conformément aux consignes transmises.

« (Début du tri ?) Depuis que c'est obligatoire, depuis qu'il y a les poubelles jaunes (...) ça a été mis dans les papiers de l'OPAC, il fallait faire le tri sélectif sous peine d'amende, c'était marqué ça. » (S24, Couple, 65 ans).

Plusieurs interviewés évoquent des anecdotes en référence à un précédent lieu de résidence ou à d'autres villes de leur connaissance. Sur ces territoires, la politique en matière de contrôle et de sanction paraît plus sévère. Qu'il s'agisse de zones rurales où les comportements individuels sont plus facilement observables ou bien de collectivités plus offensives, la mise en visibilité des pratiques expose à la sanction et constitue une incitation à se conformer aux consignes de tri.

« A Bondy, il y avait les poubelles pour le tri (verre, carton...) et les poubelles pour les ordures ménagères. Je sortais les poubelles des ordures ménagères tel jour et celles pour le tri un autre jour. (...). Ça me faisait plus de travail, mais je le faisais. Puis celui qui ne le faisait pas correctement, il était repéré tout de suite » (M31, Homme 50 ans) ; « à Poitiers, parce qu'ils ont trouvé l'adresse de chez nous dans la poubelle, et alors ils nous ont envoyé un courrier. Parce que là-bas ils trient les sacs ensuite » (S16, Femme en couple, 27 ans) ; « Moi, je fais le tri parce qu'à la campagne, ils regardent dans les poubelles pour retrouver le nom des gens qui ne trient pas et mettent des amendes. Ils sont plus stricts à la campagne » (M11, Femme, 55 ans).

Les discours évoquent des contrevenants identifiés, rappelés à l'ordre par le biais d'un courrier émanant du bailleur. Les interviewés décrivent alors des pratiques de tri non-conformes qui ont été repérées et pour lesquelles l'interpellation a été immédiate.

« Une fois, on s'est fait engueuler, enfin tout le monde s'est fait engueuler parce qu'ils ont envoyé une lettre en nous disant que faut pas mettre les bouteilles verre dans les composteurs, enfin dans les poubelles jaunes (...) avant moi, je ne triais pas, je vidais tout ça dans la poubelle mais maintenant on est bien obligés de trier, c'est une obligation (...) depuis qu'on a reçu la lettre, ah oui, oui. Ceux qui trient pas ils les rappellent à l'ordre, enfin ils ne voient pas qui c'est qui vide la poubelle mais ils rappellent à l'ordre par lettre recommandée, enfin lettre simple » (S8, Homme seul, 55 ans) ; « une fois, ça m'est arrivé avant que je travaille, j'avais mélangé les ordures, et ils ont envoyé une lettre disant qu'ils ont constaté qu'on mélangeait les ordures. » (S16, Femme en couple, 27 ans).

Sur les terrains étudiés, les erreurs de tri sont d'abord repérées par les gardiens. S'ils sont en capacité d'identifier les auteurs, ils peuvent rappeler verbalement les consignes de tri, en aucun cas de manière officielle. Dans le cas contraire ou si les erreurs de tri persistent, le bailleur peut organiser le passage d'un ambassadeur de tri et refaire une campagne d'affichage et d'information à l'échelle du quartier ou de quelques immeubles. Dans le cas précis d'une personne clairement identifiée à l'origine des erreurs de tri, et dont le comportement s'apparente à de la mauvaise volonté ou une posture jugée contestable, un entretien (convocation ?) peut avoir lieu avec le responsable déchets du bailleur. L'étape suivante pouvant être l'avertissement. Mais à notre connaissance, la procédure se limite souvent à un rappel des consignes et à une information *ad hominem*. Concrètement, des documents peuvent être affichés dans les entrées des immeubles ou remis en porte-à-porte.

Le décalage entre les récits et la réalité effective indique que les représentations en matière de contrôle et de vulnérabilité sociale sont fortes et doivent être prises en compte. Si dans les faits, les contrôles et encore plus les sanctions sont extrêmement rares¹⁶, leur mention renseigne sur l'état d'esprit d'une partie des résidents. Les motivations à s'engager dans le tri sont multiples, s'imbriquent les unes dans les autres. Se sentir socialement plus exposé est une de ces motivations.

¹⁶ Ces sanctions seraient sans doute très difficiles à mettre en œuvre en logement collectif, et elles ne semblent pas s'inscrire dans la politique privilégiée par les bailleurs, en particulier à Tours.

Partie II - Le tri comme opération de mise en ordre de l'espace domestique : tâches, acteurs, lieux

« Chaque matin, en mettant son bol sale dans l'évier, en enfilant ses sous-vêtements avant de mettre ceux du dessus, en levant les bras dans un mouvement complexe qui permet, avec un ustensile nommé peigne, de donner une forme convenue aux cheveux, en essuyant le dessus de la table pour enlever les miettes du petit déjeuner, en passant le balai pour enlever les autres miettes tombées par terre, en poussant les miettes dans une pelle, en vidant la pelle dans une petite poubelle, en versant le contenu de la petite poubelle dans une grande poubelle (qu'un service municipal viendra vider si elle a été mise le bon jour au bon endroit), chaque matin par ces geste et mille autres, l'homme ordinaire reconstitue les bases d'un système d'une complexité inouïe. Un système d'ordre et de classement, définissant la place de chaque chose dans un ensemble d'agencements, qui malgré sa modestie apparente, crée les fondements de toute civilisation. ».

Kaufmann J-C., 1997, *Le cœur à l'ouvrage. Théorie de l'action ménagère*.¹⁷

Le tri des déchets, parce qu'il s'inscrit dans le registre de l'économie et de l'hygiène domestique, appartient au système complexe décrit par Jean-Claude Kaufmann. Les gestes de tri s'insèrent dans cet enchaînement subtil de petites tâches plus ou moins routinières qui structurent le temps et l'espace du foyer. Ils paraissent anodins et sont pourtant chargés symboliquement. Comme le souligne Françoise Bartiaux « remplir sa poubelle, c'est construire "du" ménage, "de" la famille, c'est "faire" le ménage »¹⁸. Ces gestes participent, comme le reste de « l'action ménagère », d'un processus identitaire certes discret mais efficace qui se déroule dans le cercle très privé de la famille. D'ailleurs, la « poubelle » est toujours traitée sur le registre de l'intime.

« Mais comme sujet de conversation, comme ça, au café, pendant une fête, on ne parle pas trop du tri. Ce n'est pas forcément un sujet qui donne envie en fait !!! (...) pour beaucoup de gens c'est un sujet banal, pas valorisant ni esthétique. Ils pensent que leurs poubelles, c'est personnel, et que personne ne doit en connaître les secrets » (S20 Homme, en couple, 4 enfants 45 ans).

Pour autant, le regard social est bien présent, codifié¹⁹, il juge vite à partir d'une grille unique, ignorant spécificités sociales et culturelles, pour ne retenir qu'une échelle de valeur allant du propre au sale, de l'ordonné au désordonné. La gestion du déchet est l'objet de règles tacites et de regards croisés au sein et à l'extérieur du foyer sans pour autant faire l'objet de commentaires directs.

« (...) ça m'agace, ça me rend mal au cœur quand je vois que les gens au lieu de mettre leur sac poubelle dans la poubelle, ils les mettent à côté. Tout ça... ça me dérange, mais après je dis, bon il ne faut pas rentrer dans la vie des gens, ça ne me regarde pas de toute façon » (S2, Homme marié, 30 ans) ; « Mais si j'avais la possibilité de leur dire de le faire, je le ferai. Mais il faut s'occuper de ses affaires. On ne peut parler que quand on a une autorité. (M15, Couple, 70 ans).

Au sein de la sphère domestique, l'enjeu principal est d'être reconnu dans son aptitude à maintenir le déchet à distance tout en l'incluant dans une logique complexe de classification et de rangement. Il s'agit bien ici de manipuler une catégorie spécifique d'objets. Pas vraiment déchets ménagers immondes, les déchets destinés au recyclage ne sont pas investis d'une valeur suffisante pour rejoindre la catégorie des « objets à conservés ». Ils sont dans une situation de transit avant ramassage, en cela ils se rapprochent du détrit. Leur traitement reste une tâche perçue comme ingrate, rebutante, une tâche diversement investie en fonction du sexe et de l'âge des membres du foyer, la nature du déchet ou encore du type d'opération à réaliser. Ainsi, on observe une partition sexuée des manipulations autour du tri. La gestion de la poubelle reste largement l'apanage des femmes tant elle s'inscrit dans l'économie domestique traditionnellement féminine²⁰.

¹⁷ Kaufmann J-C., 1997, *Le cœur à l'ouvrage. Théorie de l'action ménagère*, Nathan, Essais et Recherches, p. 11.

¹⁸ Bartiaux F., 2002, « Relégation et identité : les déchets domestiques et la sphère privée » in Pierre M., *Les déchets ménagers entre privé et public. Approches sociologiques*, Paris, L'Harmattan, p 125.

¹⁹ Mons J., 2002, « Tri des déchets et construction d'une identité sociale : voisinage et regard social », in Pierre M., *Les déchets ménagers entre privé et public. Approches sociologiques*, Paris, L'Harmattan, p 103.

²⁰ Les femmes prennent en charge environ 80 % des tâches domestiques et parmi celles-ci, elles sont investies des tâches non « différables » dans le temps, comme le sont les opérations en lien avec l'hygiène et le rangement. Cf. Regnier Loilier A., 2009, « L'arrivée d'un enfant modifie-t-elle la répartition des tâches domestiques au sein du couple », *Population et Sociétés*, n°461, novembre 2009.

Dans notre échantillon²¹, ce sont d'ailleurs la plupart du temps les femmes qui initient et pérennisent les pratiques de tri au sein du foyer. Garantes de l'ordre domestique, ce sont elles qui imposent les règles et vérifient le respect des consignes.

« Les grands, je leur ai dit, dans leurs chambres ils ont des poubelles, au début je fouillais dans leurs poubelles et je leur disais : " ça c'est à recycler, donc tu ne mets pas le reste avec ". (...) Oui j'allais loin ! Je disais : " non, ça c'est à recycler donc tu le laisses dans ta poubelle, et le reste ça va dans la grande poubelle ". Du coup j'entendais ma fille me dire : " Oh maman, ça me saoule, je ne vais pas aller tailler mon crayon dans la cuisine quand même, juste parce que ton recyclage est important pour toi ! ", et là je lui répondais que c'était important pour tout le monde (...) Ils sont obligés de le faire. Ils vont le faire parce que la cuisine, ils savent que c'est le domaine collectif, inconsciemment. Et Maman s'y trouve souvent, les trois quart du temps. Donc inconsciemment ou non, ils vont le faire pour éviter d'avoir à fuir le grand méchant loup (rires) » (S18, Femme divorcée, 5 enfants, 40 ans) ; « [son mari et sa fille] Ils sont obligés de me suivre. Si moi je le fais et qu'ils ne le font pas, ça ne sert à rien. Au départ, j'ai pensé qu'ils n'allaient pas me suivre, puis en fin de compte, si. » (M14, Femme en couple, 1 enfant, 57 ans).

A l'initiative du tri, les femmes en assurent également la qualité et sécurisent la continuité du circuit en déléguant certaines tâches. Cela peut paraître simple mais la délégation nécessite ici une véritable organisation d'autant plus fragile qu'elle est informelle.

« C'est celui qui descend en premier le matin qui sort la poubelle. Mais c'est moi qui ferme la poubelle le soir et qui la mets devant la porte pour qu'on la voit. Mais mes fils prennent bien soin d'enjamber la poubelle, donc en général, c'est soit moi, soit mon mari qui descendons la poubelle. » (M2, femme, 3 enfants, 45 ans) ; « Je la descends ou je demande à mes enfants ou à mon mari, quand ils descendent, de la jeter. C'est moi qui ferme la poubelle et celui qui peut la descendre la descend. » (M16, Femme, 3 enfants, 47 ans).

Les hommes et/ou les enfants sont généralement chargés de l'évacuation des déchets à recycler vers les dispositifs extérieurs de collecte.

« Elle le fait de temps en temps mais souvent c'est moi, quand c'est plein c'est lourd donc je préfère que ça soit moi. Elle, en arrivant là-bas, elle est petite de taille, donc le fait de prendre le sac plein et de le mettre dans la poubelle, c'est difficile pour elle, donc elle préfère que ça soit moi » (S2, Homme marié, 30 ans, 1 enfant) ; « Mais on essaie que ce soient nos enfants qui le fassent, parce que d'un côté, ça les fait sortir un peu, et en plus ça leur fait prendre des responsabilités, c'est bien pour eux au niveau psychologique, culturel, moral, ils sauront qu'il faut trier et s'occuper de jeter les poubelles là où il faut. Ça les responsabilise » (S20, Homme en couple, 45 ans, 4 enfants).

Ce schéma classique de partage des tâches autour de la gestion de la poubelle ne doit pas masquer les ajustements induits par le statut du déchet recyclable. Ainsi, on peut s'interroger sur les réorganisations observables autour des nouvelles contraintes et la manière dont ces dernières réinterrogent la répartition des tâches liées à la mise au rebut. On peut, par exemple, faire l'hypothèse qu'en déplaçant les frontières du propre et du sale, du valorisable et de l'immondice, l'injonction au tri induit une complexité qui s'exprimerait à la fois dans la multiplicité des lieux investis (du lieu d'achat au lieu de dépôt avant collecte), au niveau des acteurs mobilisés (tous les membres du foyer sont potentiellement acteurs), au niveau des compétences engagées (catégoriser, différencier, stocker, trier, évacuer...) et des règles à l'intérieur comme à l'extérieur du foyer.

Finalement, si trier apparaît comme « facile » dans le sens où chacune des actions nécessite des opérations manuelles et cognitives relativement simples. C'est bien dans l'enchaînement de ces opérations que se trouve la complexité. Le déchet à recycler doit suivre un parcours qui ne comporte pas moins de quatre étapes : « discrimination », « stockage », « évacuation » et « dépôt ». Chaque étape représente potentiellement une rupture dans un parcours idéal au cours duquel les lieux, les acteurs et les règles changent.

²¹ Il est à noter que l'échantillon comporte un pourcentage plus élevé de femmes ayant répondu seules à l'entretien, cela correspond à la fois à la surreprésentation des foyers monoparentaux dans les quartiers considérés et au fait que les femmes ont répondu plus favorablement à nos demande d'interviews. A peu près un tiers des entretiens ont été réalisés auprès de couples, là encore ce sont essentiellement les femmes qui ont pris la parole. C'est un résultat en soi puisque cela met en évidence l'investissement des femmes sur cette question.

1- Avant de trier, éviter de produire du déchet : l'exemple du suremballage

Les attentes croissantes portées à la prévention des déchets par leur réduction à la source²² sont présentes chez les interviewés sur les deux terrains. Les motivations sont multiples :

Habitudes culturelles : « *Oui, ça me saoule, mais ce qui est bien dans les familles nombreuses, c'est que vous achetez des gros sacs de riz par exemple, des gros sacs de couscous, d'ailleurs ici les familles ont très peu d'emballages parce qu'ils achètent des grands containers de couscous, ils font leur gâteaux tout seuls. (...). (...) vous avez des grands sacs de riz, de couscous, et tout ce qu'il faut pour faire des gâteaux, ici c'est très utilisé, on a de grosses boîtes pleines de gâteaux qui durent longtemps. Dans la mentalité maghrébine, il y a donc moins d'emballages* » (S18, Femme divorcée, 40 ans, 5 enfants) ; gain de place : « *J'essaye de prendre le moins d'emballages possible pour que ça prenne le moins de place possible. Je fais ça parce que sinon, pour les transporter et les jeter, ça prend trop de place* » (M23, femme, en couple, 1 enfant, 23 ans) ou encore gain économique : « *Oui. Et puis j'ai remarqué que moins il y a d'emballage et moins on paye !! C'est moins cher quand même, parce que la plupart du temps, c'est parce qu'en fait on paye l'emballage, c'est hallucinant !* » (S11, Femme séparée, 4 enfants, 30 ans).

1-1 Une responsabilité limitée

Mais cette sensibilisation est largement contrebalancée par un sentiment d'impuissance voire d'absence de responsabilité dans la production de certains déchets.

« *Bah... oui dès qu'ils ont commencé à mettre les poubelles... enfin qu'ils en ont parlé, qu'ils ont mis les choses en place, oui, essayer même quand je fais les courses de ne pas prendre de trucs où il y a trop d'emballages, ce n'est pas toujours facile mais bon, on essaye ! (...). Je trouve que les distributeurs, ils ne font pas encore assez d'efforts, je pense qu'ils devraient faire beaucoup plus d'efforts, ne serait-ce que pour les yaourts, on sait que les yaourts, l'emballage n'est pas recyclable donc... à part si on prend en verre mais alors là le prix, tout de suite, ça fait mal !! (...) Ça, ce n'est pas à nous de le faire, c'est aux distributeurs !!!* » (S11, Femme séparée) ; « *Non. Maintenant c'est les normes d'hygiène qui font qu'il y a énormément d'emballage, mais on n'y peut rien. Avant il y avait trois fois moins d'emballages pour la même chose !!! Et avant il y avait les bouteilles en verre alors que maintenant c'est en plastique. Oui et avant il y avait les consignes. S'ils veulent faire de l'écologie, ils feraient bien de remettre ça en place, là les gens feraient attention et puis ça ferait un tas de poubelles en moins !!! Je vois, tous les jours on a au moins 4 bouteilles d'eau, au minimum. Donc le sac jaune il se remplit tous les jours, alors que le sac normal c'est juste tous les deux-trois jours* » (S24, Couple, 65 ans).

La critique passe par la dénonciation d'un système de production qui participe à l'injonction normative mais n'adopte pas de position exemplaire dans les faits.

1-2 Des marges de manœuvre très faibles

Les personnes rencontrées se sentent d'autant plus contraintes que leur marge de manœuvre est faible et que les achats sont d'abord effectués sur la base d'un critère économique et/ou d'un critère de proximité géographique avec les surfaces commerciales.

« *Non. Parce que là, l'argent parfois est le maître. Alors c'est lui qui nous dit... On n'a pas le choix. On ne respecte pas tout, parce que parfois c'est l'argent qui est le maître* » (S33, Couple, 31 et 43 ans) ; « *Non, non. Moi, les emballages ça ne m'intéresse pas beaucoup. Moi, ce qui m'intéresse, c'est regarder le prix. Le prix s'il est trop élevé... (...)* » (S8, Homme seul, 55 ans) ; « *Moi si un jour, je trouve le riz Carrefour sans carton, je l'achète sans carton car c'est mon habitude d'achat, je ne vais pas prendre Uncle Bens, il est trop cher. Si malheureusement le riz Uncle Bens sans carton est plus cher que le riz Carrefour, je rejoins ce que dit C., je vais prendre le moins cher.*» (S19, Femme,

²² Hoibian Sandra, 2010, « Du caddie à la poubelle : les français sont sensibles aux emballages », CREDOC, *Consommation et modes de vie*, n°234, novembre 2010.

ADEME, 2011, *Sensibilité des français de plus de 15 ans à la prévention des déchets*, Rapport final.

40 ans) ; « *On essaye d'acheter des choses qui ne sont pas trop emballées, mais c'est impossible. On essaye de faire des efforts, mais il y a toujours des emballages qui ne servent à rien. Par exemple, à Auchan, ils font les céréales en vrac. Moi, j'essaye d'acheter ce genre de produits. Mais à Carrefour, il n'y a pas ça et c'est à Carrefour que je vais parce que c'est le plus près. On n'est pas parfait, mais on essaye de faire ce qu'on peut.* » (M2, femme, en couple, 3 enfants, 45 ans).

On observe une relative déconnexion entre acte d'achat et sensibilisation au tri des déchets. Même lorsqu'elles sont sensibles à ces questions, les personnes se sentent au moins partiellement déresponsabilisées, d'abord parce qu'elles développent le sentiment de ne pas avoir le choix, ensuite parce que, pour certains, cette absence de marge de manœuvre est compensée par des pratiques de tri.

2 -Trier, c'est discriminer et sélectionner les déchets

Cette étape dans le parcours idéal du déchet est sans doute celle qui mobilise le plus de compétences cognitives. Elle implique en effet un ensemble d'opérations de différenciation et de catégorisation fines des déchets. C'est aussi celle au cours de laquelle les risques d'erreur de tri, de tri partiel, de discontinuité voire d'abandon des pratiques de tri sont les plus nombreux.

2-1- Les erreurs de tri comme obstacle à l'engagement

Le sentiment que les efforts consentis peuvent être annulés par les erreurs d'autrui décourage certains trieurs. Cet argument très régulièrement cité est un facteur important de fragilisation des pratiques de tri.

« (...) toi tu fais ton tri, tu mets dans la poubelle jaune, mais on y trouve de tout, parfois tout est mélangé et parfois aussi tout est bien séparé. Il y a des gens qui respectent et des gens qui ne respectent pas. Je me dis voilà comment les gens peuvent faire ça, alors qu'il y a tout pour le faire bien, les containers à côté, tout pour faire bien. Mais ils n'y arrivent pas, parfois ils mélangent tout » (S15, Homme séparé, 30 ans).

Les non trieurs et les trieurs très partiels évoquent également cet argument pour expliquer leur absence d'engagement ou leur retrait des pratiques de tri. C'est alors le sentiment d'impuissance qui domine, on pourrait faire, on voudrait faire, mais c'est le comportement collectif qui fait obstacle au comportement individuel vertueux.

« Oui. Chez moi, ce serait simple de trier. Je pourrais le faire. Ça ne me gênerait pas de le faire. Mais c'est de voir que c'est mal fait qui nous décourage. Donc on n'y pense plus ; on met tout ensemble et on jette la poubelle une fois qu'elle est pleine. C'est tout. Au début, on triait les bouteilles en plastique. C'était ma femme qui y tenait. Puis en voyant comment c'était, on a abandonné. Franchement, je ne fais plus attention. Ce n'est peut-être pas tellement bien... Mais vu comment ça fonctionne, on s'est dit qu'on serait peut-être les seuls à le faire, donc on a arrêté » (M29, Homme, 1 enfant, 56 ans).

Les conventions sont ici rompues par le simple fait que certains ne s'y conforment pas, par maladresse, par méconnaissance ou volontairement. Dans tous les cas, le résultat est le même.

2-2 Une appropriation imparfaite des consignes de tri

Pour les trieurs, la connaissance imparfaite et la difficulté à s'approprier les consignes constituent le premier obstacle.

« (Le dépliant sur les consignes de tri, vous l'avez regardé ?) Oui, je sais qu'effectivement il faut mettre les cartons dans telle boîte, les conserves dans telle boîte, les bouteilles de lait, les cartons de lait, le plastique aussi. Et puis les ordures normales, il faut les jeter dans la poubelle normale (...) Il n'y en a pas une spécifique pour les conserves, donc automatiquement je pense que, à part les cartons et les journaux, tout le monde doit jeter le reste dans la poubelle normale, à part le verre. (Parce que dans les poubelles jaunes vous ne mettriez pas le plastique ?) Non, c'est plus pour les journaux, les cartons et tout». (S27, Femme veuve, 60 ans).

Barrière de la langue²³, incompréhension, non réactualisation des consignes, incertitudes quant à leurs compétences, constituent autant de freins à un tri qualitatif. Ceci indépendamment des campagnes de sensibilisation et d'information qui ne semblent pas, en l'état actuel, être en mesure de remédier à ces incertitudes.

« (Est-ce que parfois, vous avez des doutes sur ce qui se trie et ce qui ne se trie pas ?) *Oui, quand même. Je sais que tout ce qui est plastique et carton, ça se recycle. Mais peut-être qu'il y a d'autres choses qui se recyclent et que je ne connais pas. (Est-ce qu'il vous est arrivé de douter ?) (...) ben d'accord en faisant mal, je fais bien* » (S19, Femme, 40 ans) ; « *Il y a certaines choses qu'on ne doit pas savoir. Et je pense que je dois faire des bêtises dans le recyclage.* » (M14, Femme, 57 ans) ; « *J'hésite encore pour certaines choses. D'ailleurs des fois je mets dans les sacs de recyclage la plupart de ce qui ne se désintègre pas facilement. J'ai un peu compris le processus. Mais après je me dis que je compte un peu sur ceux qui vont ramasser le recyclage, je suis peut-être un peu lâche là-dessus, j'espère qu'ils vont voir qu'il y a des petites erreurs et trier plus facilement* » (S18, Femme, 40 ans) ; « (Et que faites-vous de vos barquettes de viande, vous les mettez dans quelle poubelle ?) *Je les mets dans le sac rouge (le sac de tri), je ne devrais peut-être pas ! Enfin je ne sais pas. Ce n'est pas bon ?* » (Non le polystyrène il faudrait le mettre dans la poubelle ordinaire) *Ah oui, ah ben je ne sais pas. Moi j'en utilise beaucoup des barquettes, alors c'est plus facile dans ce sac que dans ma poubelle* » (S28, Homme célibataire, 80 ans).

Certaines catégories de déchets sont plus problématiques que d'autres parce que sujet à interprétation. Ainsi, le « plastique » semble concentrer le plus d'incertitudes, parce qu'il y a « plastique » et « plastique »... Si les pots de yaourt sont en général exclus du tri, les barquettes alimentaires, les plateaux en polystyrène donnent lieu à de multiples erreurs de tri.

« *Oui voilà. J'ai ma femme, des fois elle a des doutes sur un plastique, je lui dis non, ce n'est pas recyclé. C'est un plastique qui a déjà eu une certaine température de chauffe et du coup il a déjà été dégradé, il a perdu toutes ses qualités en subissant une chauffe très forte. Donc s'il est recyclé, il va re-subir une chauffe et il n'aura plus ses qualités de plastique. Mais bon après, les gens le savent pas. Par exemple, quand je sors les poubelles le mercredi, les barquettes de viande j'en retrouve. Les gens achètent par exemple un transistor. Il est dans un carton et en bas et en haut vous avez du polystyrène de protection. Ce polystyrène, les gens pensent que c'est du plastique et ils le mettent avec le papier carton. Mais c'est régulier, il y a des gens qui s'imaginent que ça va être récupéré* » (S37 ans, homme, marié, 1 enfant, 50 ans).



²³ Les quartiers du Sanitas et de Villemomble accueillent de nombreux étrangers ayant migré très récemment en provenance d'Afrique Noire et de l'Europe de l'Est.

2-3 des systèmes de représentations concurrents

L'observation des pratiques concrètes dans les foyers montre également que celles-ci sont structurées par des systèmes de représentations qui viennent parfois perturber voire mettre en échec la mise en œuvre effective du tri. Les consignes de tri distinguent cinq catégories de déchets destinés au recyclage : les cartons/journaux/cartonnettes ; les emballages plastiques, les briques alimentaires, les boîtes et contenants en aluminium et acier et enfin le verre. Si les consignes peuvent paraître simples sur le papier, elles s'avèrent plus complexes lors de leur mise en œuvre effective. La catégorisation proposée, produit d'une rationalité technique en adéquation avec les enjeux industriels du recyclage, est alors confrontée à la rationalité domestique et ses principes de hiérarchisation des déchets. Ainsi, si la catégorisation institutionnelle est essentiellement basée sur la composition du déchet, les ménages adoptent des critères souvent plus nombreux et plus subjectifs. Paradoxalement, alors même que sur les quartiers considérés, la collecte distingue seulement le verre des autres déchets à trier, nous avons observé des pratiques de tri plus fines. Les bouteilles en plastiques sont triées séparément du papier qui lui-même n'est pas stocké au même endroit que le carton, les boîtes de conserves étant remisées sur l'évier par exemple. Certains déchets comme les contenants de produit d'hygiène ou le verre se retrouvant dans la poubelle. Nous verrons que cela correspond à des logiques de stockage et de place disponible, mais aussi à des représentations qui structurent fortement les pratiques.

« Ah oui oui, moi je trie. Peut-être pas assez encore mais tout ce qui est bouteilles plastique... les boîtes de conserve j'en achète pas, mais tout ce qui est bouteilles plastique... Par contre ce qu'on trie moins c'est peut-être au niveau des emballages en carton, tout ce qui emballe par exemple des yaourts et tout ça, ça des fois ça passe plus dans les poubelles que ... sinon les prospectus si ça je mets toujours dans le tri. Ce qu'on trie le moins c'est peut-être tout ce qui emballe, emballages, cartonnettes et tout ça. Sinon c'est bien ». (S36, homme, 50 ans)

Nous avons repéré trois grandes logiques de discrimination : le volume, la taille ou la quantité de déchet, le niveau perçu de dangerosité et/ou de toxicité, le niveau de propreté/dégré de souillure.



Ainsi, pour certains ménages, c'est d'abord le volume, la taille et/ou la quantité de déchets produits qui va déterminer les pratiques. Cela peut constituer un levier pour ceux qui y voient un avantage pour la gestion de la poubelle d'ordures ménagères. Trier les déchets volumineux permet alors de mieux organiser leur flux et leur évacuation. Mais si ces mêmes déchets sont produits en quantité insuffisante, les interviewés s'affranchissent des consignes en en minimisant l'impact. C'est surtout le cas pour le verre qui nécessite un effort particulier pour le dépôt.

« Moi le verre, je ne le trie pas, je le mets dans ma poubelle ordinaire. Maintenant le verre, on n'en a pas beaucoup, à part les bocaux de cornichons ou de moutarde, c'est beaucoup du plastique maintenant » (S30, Femme mariée, 36 ans) ; *« (Comment faites-vous pour le verre, alors ?) Moi, je n'en ai pas beaucoup. Je n'ai que quelques bocaux et quelques cannettes de bière. Donc je les mets avec le reste. Je ne me vois pas aller jusqu'au container »* (M22, Homme célibataire, 55 ans) ; mais aussi pour d'autres matières *« (Il vous arrive de séparer le carton et le plastique du reste ?) Ça m'arrive. Pas souvent, mais ça m'arrive. (Vous le faites en fonction de quoi ?) De la grosseur des emballages. Quand c'est un petit emballage, je me dis que ce n'est pas la peine de le trier et je le jette dans la poubelle des déchets ménagers. Je ne fais pas la séparation. Mais s'il s'agit d'emballages volumineux, j'ai plus tendance à les séparer et à les mettre dans le compartiment carton »* (M18, Homme, 44 ans) ; *« Selon ce que c'est, je fais l'effort quand même. Mais sinon, je ne trie pas les bouteilles en plastique... Pour que je trie, il faut que ce soit des grosses pièces, sinon, je*

ne trie pas. De toutes les façons, je vis à 200 à l'heure, et je n'y pense pas. Mais au moins, je ne mets pas mes déchets dehors » (M17, Femme, 46 ans, seule avec 2 enfants).

Le caractère supposé « toxique », « chimique » ou simplement « dangereux » de certains déchets conduit les ménages à les retirer des circuits de tri. Si cela constitue une réponse objective aux consignes visant à ne pas mélanger certaines substances, les confusions sont nombreuses. Dangereux pour soi lors du stockage, dangereux pour ceux qui vont manipuler le déchet, ils sont en principe jetés dans les ordures ménagères.

« (Quand vous aviez eu un doute sur les aérosols, vous aviez fait comment ?) On jetait dans la poubelle normale. Comme il y a des produits chimiques dedans, on préférait ne pas les mélanger avec le recyclage » (S20, Homme 45 ans) ; « Oui, oui. Ah mais voilà, le tri, il y a plein de papiers, de cartons, ça va ensemble tout ça voyez... mais quand il y a un doute sur un truc, tout venant direct... Oui... papiers, cartons, certains plastiques mais je n'irai pas balancer en récupération une bouteille d'acétone. Donc ça part directement dans tout ce qui doit se détruire » (S31, Couple, 60 ans).

Le verre bénéficie d'un traitement particulier. Dans ce cas précis, son caractère potentiellement dangereux favorise son dépôt dans les containers prévus à cet effet.

Enfin, les représentations en lien avec le niveau de propreté d'un déchet justifient son intégration ou son retrait du tri. Si sa présence risque de souiller les dispositifs de tri chez soi, ou les containers ou encore si le verre risque d'être mis en contact avec les agents chargés de son traitement, les ménages préfèrent l'exclure du tri ou le soumettre à un nettoyage préalable.

« Quand j'ai un doute, si le produit n'est pas sale, je le mets quand même à recycler. Bon peut-être qu'il ne faut pas, mais bon... si c'est sale, je ne le mets pas, mais si ce n'est pas sale, je le mets ». (S12, femme, divorcée, 49 ans) ; « Pour moi, tout ce qui est crade, je le mets dans la poubelle. (...). Tout ce qui est jus qui coule, qui est crasseux » (S7, Femme seule, 50 ans).

Les boîtes de conserve sont particulièrement concernées. *« Je consomme très peu de conserves mais par contre mon chat, il en prend et je n'ose pas les mettre dans le recyclage parce qu'elles ne sont pas propres et il faudrait que je les lave, et là pour l'instant je le fais pas » (S3, Femme, 55 ans) ; « Mère : Je les lave, je les laisse à l'envers dans mon évier et quand elles sont bien égouttées... Fils : Je les mets dans le sac, comme ça le sac fait 2-3 fois, sinon le sac est sale. C'est surtout si c'est du poisson, ça c'est bien de laver. (...) ça sent, ça a une odeur, alors un petit coup de flotte et ça part. Mère : Les boîtes de sardines, je les mets dans un autre petit sac et je les mets dans le sac d'ordures ménagères, je ne les mets pas avec les bouteilles parce que ça sent » (S10, Couple marié, 70 ans).*

3- Triier, c'est aussi stocker

Le stockage constitue une étape cruciale dans le parcours de tri. C'est une des plus problématiques dans le sens où elle impacte directement les espaces de vie, en particulier la cuisine et l'entrée. L'observation des logements met en évidence l'existence de dispositifs techniques de stockage plus ou moins spontanés et complexes entraînant une modification, parfois importante, dans l'organisation des espaces.



Sanitas

« (Et le fait d'avoir plusieurs sacs dans votre cuisine, ça vous paraît contraignant ?) » Fils : *Au début on gueule un peu, on dit que ça fait encore moins de place. Parce qu'avant il y avait une chaise à la place, alors on se dit qu'il va falloir trouver une place à la chaise, ça demande à réfléchir.* Père : *Oui, pour ouvrir le congélateur il faut enlever la poubelle, ça demande un peu plus de manipulations.* Fils : *on ronchonne un peu au début et puis on prend l'habitude »* (S10, Couple 70 ans, enfant handicapé, 50 ans).

3-1 Des fortes contraintes spatiales

Trier induit un certain nombre de contraintes sociales et spatiales. La première contrainte renvoie à la nécessité de multiplier (doubler, voire tripler) le matériel et l'espace (rare en logement social)²⁴ dédiés au tri. La seconde contrainte renvoie à l'obligation de trouver des dispositifs adaptés, à la fois dans l'espace où il doit prendre place (lui-même très contraint), aux objets qu'il doit contenir (souvent volumineux et anguleux même après pliage et compactage) et à l'ensemble des normes de rangement et d'hygiène.



Villemomble

« *Oui, sauf que ce qu'il y a c'est que ça fait des sacs, un sac d'ordure, un sac jaune, un sac de ceci, de cela, un sac de cochonneries, c'est bon ça si on a une cour ou des petites poubelles individuelles. Mais là, ça prend de la place, on stocke tout dans la cuisine. On a trois sacs, même quatre avec les bouteilles et sans compter le reste qu'on jette, qu'on stocke, un vieux meuble machin qu'il va falloir descendre. En plus on n'a plus de cave, sous prétexte d'incendie. Donc on prend la place de la maison, on en met dans tous les coins, il y en a partout.* » (S24, Couple 65 ans) ; « *Un sac pour le tri, celui du verre à côté, une pochette pour le pain, c'est pour les poules de mon père, un sac pour les bouchons en plastique que je mets au boulot parce qu'une de mes collègues a un garçon qui les récupère pour l'école, et puis les boîtes d'œufs et les bocaux pour mon père qui fait de l'apiculture... Apparemment, il les fait brûler, pour les ruches, je ne sais pas trop. Les médicaments, je les ramène à la pharmacie. Mine de rien ça fait des sacs tout ça ! Les piles aussi.* » (S13, Femme seule, 41 ans).

Les opérations de stockage mobilisent une forme de créativité technique relativement poussée pour gérer au mieux les contraintes d'encombrement : compactage pour limiter les volumes de déchets, dispositifs plus ou moins bricolés...

« *Mais il y a aussi Vitte, mon mari aime bien, c'est pratique parce que les bouteilles se compressent bien. Après c'est les marques. La Cristalline, on a plus de mal à la porter et à l'écraser. Le lait par contre c'est simple, on tire sur les oreilles et on plie. Je compacte mes déchets pour pas que ça prenne trop de place dans ma poubelle. On est 5, plus 3 chats, un hamster, du coup ça fait vite des déchets. En plus j'ai des filles, donc maquillage, bombes de laque, donc si je ne compactais pas, ça ferait vraiment plein de déchets. Ça serait deux sacs à descendre au lieu d'un* » (S30, femme mariée, 36 ans, 3 enfants).

²⁴ La surface du logement par personne en 2009 est de 31 m² contre 39 m² pour le reste de l'unité urbaine. Par ailleurs, la part des ménages d'au moins 6 personnes était de 4,6 % contre 1,7 % pour l'unité urbaine de Tours.

3-2 Les dispositifs de stockage bricolés

Les dispositifs de stockage se construisent autour d'oppositions classiques entre Propre/Sale, Visible/Invisible, Neutre/Odorant, Valorisable/Rebut. Ainsi, on peut distinguer trois grands types de dispositifs de stockage des déchets destinés au tri, eux-mêmes associés à une diversité de réceptacles récupérés et détournés : sac, bassine, cageot, caissette, carton, panier ou encore déchet qui devient lui-même un réceptacle (la brique de lait, la boîte de céréale...)... En dehors du sac (type sac de course) distribué par le gardien lors de l'entrée dans le logement sur le terrain tourangeau, nous n'avons pas rencontré de dispositif spécifique acquis dans le commerce, pour des raisons d'accès, de coût, mais aussi certainement parce que peu adaptés à la configuration des logements sociaux.

Le stockage à l'extérieur des logements étant strictement prohibé par les bailleurs sociaux, y compris un stockage ponctuel sur le palier, les ménages sont contraints de mettre en œuvre des dispositifs de stockage à l'intérieur même de leur habitation. Leur localisation est un enjeu majeur dans des logements non adaptés à ce type de pratique, l'objectif étant d'optimiser un espace déjà restreint tout en respectant une logique de rangement compatible avec la norme.



Villemomble



Sanitas

La mise en invisibilité du déchet constitue une première stratégie qui reste difficilement réalisable compte tenu de la configuration des logements. Ceux qui bénéficient d'une arrière-cuisine et/ou d'un balcon (plus nombreux sur le terrain les Marnaudes/Villemomble) occupent préférentiellement cet espace même si cela neutralise ces espaces pour d'autres usages (séchage du linge, stockage de denrées alimentaires...). L'arrière des portes, les interstices entre les appareils électroménagers, le dessous des meubles sont largement exploités, le meuble sous-évier est en principe réservé aux déchets à recycler mais « sales », déchets intermédiaires entre déchets ménagers et déchets à recycler. La logique de dissimulation s'accompagne d'une logique d'optimisation du moindre espace disponible.

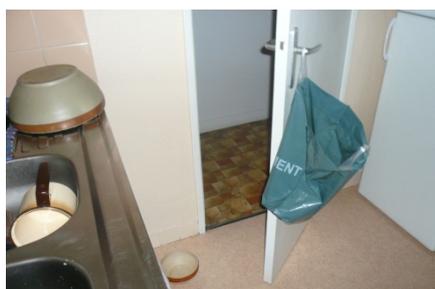


Sanitas

« (Pourquoi est-ce que vous avez mis les poubelles dans cette petite pièce [l'arrière-cuisine] ? Parce que c'est proche de la cuisine, et puis c'est là où il faut les mettre. Dans la cuisine, on n'a pas assez de place, et puis c'est moche en plus. Derrière c'est caché, parce que quand on voit des ordures, on n'a pas forcément envie de manger. C'est bien pratique cette pièce, même si c'est un peu le bazar, c'est un peu tout ce qu'on ne veut pas voir ». (S20, Homme en couple, 45 ans, 4 enfants) ; « Il y a des trucs où je tâtonne mais à savoir si je vais le faire après parce que je vais manquer de place, comme le rouleau de PQ, ça vous a fait rire, mais je ne me vois pas faire un tas de rouleaux de PQ, il faut que je trouve encore une place » (S19, Femme en couple, 1 enfant 40 ans).

Une seconde stratégie consiste à suspendre : les radiateurs, les poignées de meubles et de porte servent d'accroche pour des dispositifs qui se révèlent souvent au moins partiellement inadaptés et qui réduisent voire neutralisent les fonctionnalités des supports. L'intérêt de ces dispositifs est de combiner semi-invisibilité et réduction de l'encombrement au sol.

« Je l'accroche toujours à la porte comme ça, parce que c'est plus pratique que de l'avoir par terre. Quand elle est pleine, je la descends. Et puis ici c'est au centre, donc je peux jeter des trucs d'un peu partout dans la cuisine » (S27, femme, veuve, 60 ans).



On observe par ailleurs des stratégies d'empilements au sol visant à densifier l'occupation d'un espace: Les ménages sacrifient alors un coin de cuisine ou d'entrée, un balcon qui se trouve privés d'autres usages.

« Donc voilà, ça prend à peu près un cinquième de la cuisine, on les pose sur le sol. Enfin, il y en a un qui est en hauteur et l'autre qui est par terre, parce que je n'ai pas la place » (S24, Couple, 65 ans, plus d'enfants à charge) ; « Bon, je l'ai dit et ça a été redit, ils voulaient que je me serve de mon balcon comme tri sélectif, de poubelle, j'ai dit alors ça vous avez le droit de rêver !!! Mon balcon, c'est fait pour planter mes fleurs, enfin là accessoirement elles sont fanées, non mais attends, on va où là ! » (S19, Femme en couple, 40 ans, 1 enfant).

Le dépôt sur les meubles ou l'électroménager est une alternative assez répandue faute de place au sol. Mais elle reste réservée à certains types de déchets « propres » : les papiers, les journaux, les emballages correctement pliés. Cette solution est très souvent un pis-aller puisqu'elle concurrence directement d'autres activités plus valorisées comme la préparation des repas ou qu'elle met en visibilité des déchets dont la seule présence constitue une forme de désordre. L'évier supporte d'accueillir momentanément des déchets spécifiques comme les boîtes de conserve, les briques de lait qu'il serait inconcevable de stocker sur un meuble d'entrée ou de salle à manger.



Sanitas

Les problématiques de stockage sont particulièrement importantes dans le logement collectif à caractère social dont les configurations sont souvent déjà très contraintes²⁵. Pour certains ménages, c'est ce qui justifie un tri très partiel voire un refus de tri.

« Mais je ne ferai pas le tri à la maison. Je ne veux pas avoir plusieurs poubelles chez moi. Parce que c'est ça en fait le tri : une poubelle pour le plastique, une pour le carton, une pour le verre... (...) Moi, à la maison, je ne me vois pas avec 15 poubelles dans ma cuisine » (M10, Femme, célibataire, 36 ans, 2 enfants).

La difficulté à trouver de l'espace disponible pour pouvoir isoler et mieux encore dissimuler les déchets destinés à être recyclés est un obstacle objectif difficile à surmonter. Le déchet à recycler, quel qu'il soit, vient ici contrarier l'ordre domestique en ne trouvant pas sa place dans le logement et dans les routines quotidiennes. Il constitue une perturbation que seule sa mise à la poubelle d'ordures ménagères peut régler. Pour les non trieurs ou les trieurs très partiels, cela relève d'une opération pénible parce qu'elle ne s'inscrit pas dans un modèle d'action permettant de rationaliser puis d'incorporer, sous forme d'habitudes, la logique de tri. Le tri s'apparente à un possible envahissement de son espace personnel et de fait conduit à s'exposer, faute de pouvoir l'organiser, à une forme de réprobation sociale.

²⁵ Pour rappel, au Sanitas, en 2009, la surface par habitant est de 31 m² contre 39 m² pour le reste de l'unité urbaine.

4-Trier, c'est anticiper l'évacuation

Dans l'habitat collectif, l'évacuation des déchets destinés au recyclage nécessite une organisation qui, pour qu'elle soit efficace, doit anticiper au mieux cette opération. Déplacer les déchets, les rendre transportables, mettre le nouveau dispositif en visibilité (de façon suffisamment ponctuelle pour ne pas provoquer de désordre dans l'espace domestique) et enfin désigner le membre du foyer en charge de son acheminement jusqu'au lieu de dépôt... Elle implique donc une réorganisation spatiale du déchet, une organisation temporelle proche du « juste à temps », enfin lorsque cela est possible une délégation à un tiers (conjoint ou enfant). Il s'agit donc d'un ensemble d'opérations qui doivent s'enchaîner avec fluidité au risque d'engendrer agacements et rancœurs. Les pratiques de tri sont très largement dépendantes des conditions de circulation des déchets en fin de parcours. Lorsque l'évacuation devient une charge mentale trop importante, lorsqu'elle nécessite des trajets spécifiques, lorsqu'elle concurrence d'autres priorités (en particulier la sécurité et l'hygiène), cela conduit à une discontinuité des pratiques, parfois à leur abandon.

4-1 Stocker et évacuer

Les trieurs sont face à une alternative : soit évacuer les déchets triés au fur et à mesure de leur production (ce qui représente un véritable effort en logement collectif), soit stocker en attendant de les acheminer jusqu'aux points de collecte.

« Non en général je descends que pour les poubelles. C'est plusieurs kilos. Donc je prends les deux sacs, le sac jaune et le sac noir, j'attache, je ferme à clé ma porte, je prends l'ascenseur et c'est comme ça tous les trois jours. Donc je mets le sac noir dans les poubelles en bas dehors et ensuite je mets les bouteilles en plastique, puis je pars vers la poubelle de verre, ça met quoi 5 à 7 minutes » (S15, Homme célibataire, 30 ans) ; « Ben pour moi, ce n'est pas un problème énorme parce que je ne bois pas de vin, mais les gens qui boivent du vin, ça leur fait loin, trop loin. Sinon j'attends d'avoir le courage pour les mettre dans le container, mais après ça encombre ma cuisine. (S28, Homme célibataire, 80 ans) ; « Ah bah quand je vais faire mon marché, j'emmène mes bouteilles. Si j'en ai deux, je n'y vais pas exprès. Quand je vais faire mon marché, j'emporte mes verres et je les mets là-bas ! (...) Et alors le matin en préparant mon sac, je mets mes verres dans mon sac à provision et dans mon sac, à côté de mon sac à provisions, j'ai mon sac poubelle et j'ai mon sac pour mes journaux. Ah c'est de l'organisation !! » (S5, Veuve, 80 ans) ; « Dès que le sac est plein à moitié, à peu près au bout d'une semaine, je le descends. Comme c'est du tri, ça ne sent pas. Donc j'attends que ça s'entasse, je ferme mon sac et je le mets à droite dans la trappe réservée » (M11, femme, sans enfant, 55 ans).

La plupart des ménages choisissent la seconde option augmentant le volume de déchets à déplacer. La gestion des sacs de transport réutilisables peut se révéler problématique.

« Le matin, parce que le soir, une fois qu'on est rentré, on ne ressort plus. On garde le sac plastique du tri dans la voiture et on le remonte le soir quand on rentre. » (M2, femme, en couple, 3 enfants, 45 ans) ; « Ce sont mes ados qui le font, donc ce sont les enfants. En fait, ce qui les dérange les enfants, c'est que je mette ça dans un sac et qu'ils doivent remonter le sac ensuite, ça les dérange parce que ce sont des sacs qu'ils doivent remonter, ce qui m'arrange moi parce que c'est économique. Par contre, si je leur donne le sac plastique qui est là-bas et que je leur dis de le descendre et de le mettre dans le recyclage, là ça ne leur pose pas de problèmes, ils n'ont pas besoin de remonter, ils vont jouer au foot ou à l'école, ça les perturbe moins (...) parfois ce qu'ils font c'est qu'ils me le laissent dans la boîte aux lettres, ou alors sous les escaliers. » (S18, femme divorcée, 5 enfants, 40 ans).

4-2 Un dépôt sur les trajets habituels

L'acheminement des déchets jusqu'aux containers n'implique pas, en général, de trajet spécifique. La plupart des personnes mettent à profit leurs trajets habituels (visite amicale, courses, école, travail, trajet vers l'arrêt de bus, le parking...).

« Je m'arrange pour que ce soit sur le chemin pour aller faire autre chose, parce qu'après je fais le marché avec le sac. Ou alors j'amène les bouteilles de ce côté-là et je vais au supermarché ensuite. Descendre au local poubelle exprès, non, je ne le fais pas » (S13, Femme, célibataire, sans enfant, 41 ans, célibataire) ; « Les bouteilles de verre, je les porte au container au bout, près du bâtiment vers la pharmacie. Il faut aller jusque là-bas, mais ça ne me dérange pas parce que je vais à la boulangerie à côté » (M11, femme, 55 ans) ; « On les garde et quand on descend la grande poubelle, on descend avec. Ou quand je vais travailler le matin, je prends les bouteilles à part et je les jette » (M31, Couple, 50 ans).

Le cumul de motifs représente un réel gain de temps mais peut aussi représenter une importante contrainte, surtout pour les ménages où il n'est pas possible de déléguer à un tiers²⁶. Comme l'exprime une interviewée, c'est « Quand j'ai assez de doigts ou assez de mains ! » (S23, femme, 23 ans, vit chez sa mère avec ses deux frères). Même si l'évacuation est intégrée à un trajet habituel, le moment retenu pour cette opération est soumis à de nombreuses contraintes organisationnelles qui conditionnent à la fois le moment et le choix de la personne assignée à cette tâche.

« Ça c'est la galère... une enfant sous le bras, une poubelle d'un côté, une poubelle de l'autre (rires). Des fois, ça m'arrive que la poubelle... je ne puisse pas la descendre tout de suite, donc du coup bah j'attends d'emmener les filles à l'école et quand j'en ai qu'une ou plus, je redescends les poubelles après ou sinon, j'attends qu'elles dorment le soir et je descends les poubelles (...) Il faut que je m'organise disons pour les descendre » (S1, femme, , seule, 3 enfants, 32 ans) ; « le samedi, quand on sort automatiquement pour faire les courses, on prend tout et puis voilà. Il y en a un qui prend les enfants et l'autre qui prend les poubelles (La poubelle de tri, c'est plutôt quand vous êtes tous les deux finalement ?) Voilà, parce que normalement le triage, c'est le mercredi qu'ils passent, mais le mercredi, j'ai deux enfants, je ne peux pas descendre et puis laisser mes enfants... Ils ont mal choisi leur journée » (S29, femme, mariée, 2 enfants, 32 ans).

4-3 Le paradoxe de la proximité

Au Sanitas, la présence de containers à proximité immédiate des logements favorise le tri en simplifiant l'acheminement des déchets. A contrario, les distances à couvrir pour accéder aux dispositifs de collecte (parfois quelques centaines de mètres) découragent les trieurs.

« Je suis un peu avantagé parce que les poubelles sont juste en bas, donc le matin je peux les descendre en partant au boulot, si c'est du poisson ou des choses comme ça qui sentent. Sinon, je suis tout seul, même si des fois on est deux, donc en principe je ne vide la poubelle qu'une fois par semaine. (...). Vous voyez le container à bouteilles, il est juste là, et tout le reste est juste de l'autre côté de la route. On est quand même très avantagés, il n'y a pas de soucis (...) Là on est très avantagés, si c'était plus loin je mettrais ça dans ma voiture et je les jetterais au passage » (S25, Homme, divorcé, sans enfant à charge, 55 ans) ; « Les bouteilles en verre, on les met dans le container qui est là un peu plus loin, tout le verre, bouteille, bocaux, tout ça. Alors ça fait pas mal de déplacements, quand on marche bien ça va, mais quand on ne marche pas bien, ce n'est pas facile » (S24, Couple, 65 ans).

Les points de vue sont sensiblement différents lorsqu'il s'agit de s'exprimer sur les nuisances visuelles, olfactives et parfois sonores occasionnées par la proximité des dispositifs de collecte. Aux Marnaudes, les dispositifs « bas d'immeuble » confèrent une certaine égalité d'accès entre résidents, y compris d'accès aux nuisances... Au Sanitas, où les dispositifs sont différents d'un immeuble à l'autre, les riverains ressentent cette proximité comme une dégradation de leur environnement immédiat.

« Là elles sont pleines en ce moment, ça déborde. Le problème c'est que tous les gens ici ils ne mettent pas les déchets dans leurs poubelles, ils les mettent dans les nôtres parce qu'ils passent là pour partir. Moi souvent quand je vais vider le sac, il faut que j'aille dans la dernière au bout parce que c'est la seule vide. » (S10, Couple, 70 ans, 1 enfant handicapé à charge) ; « C'est vrai que l'été, quand on ouvre les fenêtres, les odeurs des poubelles remontent. La chambre des enfants donne juste en face des poubelles. C'est vrai que c'est pratique parce que ce n'est plus en bas de chez nous, mais l'odeur et la vue, même les gens qui arrivent sans connaître le quartier, ils se garent et ils

²⁶ Au Sanitas, en 2009, le nombre de familles monoparentales avec jeunes enfants est deux fois et demie supérieur au reste de l'Unité Urbaine.

voient ça » (S14, Femme, 37 ans, séparée, 2 enfants) ; « *Moi j'ai pas eu de contrainte, je trouve ça tout à fait normal que ça soit à distance au lieu que ça soit en dessous du bâtiment et que ça pue. Je vois dans certains quartiers tout ça donc les ordures sont sous les machins, les bâtiments et donc en sortant, on sent l'odeur de la poubelle, là elle est... A distance c'est mieux.* » (S2, Homme, 30 ans, marié, un enfant).

5 -Trier, c'est déposer

Déposer constitue le geste ultime du tri. Il est essentiel pour conclure positivement le parcours idéal du déchet à recycler. Or, le dépôt reste une étape particulièrement délicate. L'échec à ce stade annule l'ensemble des efforts consentis. Ce sont essentiellement des problèmes d'ergonomie et d'hygiène qui sont évoqués par les interviewés. L'inadaptation des dispositifs de collecte transforme parfois le dépôt en véritable épreuve.

5-1 Déposer, une épreuve

Aux Marnaudes comme au Sanitas, la hauteur des trappes et/ou des couvercles²⁷ est pointée comme une limite importante aux pratiques du tri. Certains profils de « jeteurs » n'accèdent pas aux dispositifs, les enfants du fait de leur taille ou les personnes âgées par manque de force.

« ... les parents demandent aux enfants d'aller jeter les poubelles... moi je vois, j'ai une amie, son fils, il monte sur le container et il ouvre pour jeter la poubelle parce qu'il est trop petit aussi, ils n'ont pas pensé à ça non plus, aux gens qui étaient petits. (...) si vous avez un enfant et que vous lui dites : "bon, tu vas dehors, tu me descends la poubelle ", ben le gamin il suffit que la poubelle soit trop lourde, il la met à côté parce qu'il ne peut pas la mettre dedans » (S12, femme divorcée, 49 ans, 1 enfant) ; *« En plus quand il y a le couvercle des poubelles, on ne peut soulever le sac et tenir le couvercle en même temps. Donc je suis obligé de poser mon sac, j'ouvre la poubelle en espérant que le couvercle ne me retombe pas dessus et puis je prends mon sac que je mets dans la poubelle. Pour le sac jaune, c'est pareil, il faut lever le couvercle de la poubelle si on peut et on le verse dedans et hop on récupère notre sac. Je me méfie car si le couvercle se rabat, vous avez le bras cassé. Je défie quelqu'un qui a un sac lourd de soulever le couvercle et de mettre le sac, ce n'est pas vrai. Il faut soulever le couvercle et mettre le sac, ce n'est pas rentable cette affaire. Ce n'est pas pratique, c'est trop haut. Après ça dépend de ce qu'il y a dans le sac, mais enfin en général le sac des déchets ménagers il est lourd, plus que les classiques »* (S24, Couple, 65 ans) ; *« Dès le début, avec les voisins, on a vu que ce n'était pas bien. Il faut être grand pour ouvrir la trappe. Et au point de vue de la sécurité et de l'hygiène, ce n'est pas terrible. La trappe revient quand on la pousse et on peut se coincer les doigts. Il n'y a rien pour que la trappe se bloque. Il faudrait un ressort ou un tendeur pour que la trappe revienne doucement. »* (M29, Homme, 56 ans).

Les problèmes d'ergonomie entraînent des problèmes récurrents d'hygiène. Faute d'accès aux containers, les sacs sont déposés devant ou à côté, « *un sac en appelant un autre, parce que c'est comme si c'était plein* ». L'entassement de sacs et d'ordures en périphérie immédiate des bacs forme un véritable obstacle physique pour les personnes qui souhaitent déposer leurs propres déchets.

« Il n'y a pas de tri. Nous n'avons pas une poubelle pour les bouteilles, une poubelle pour les cartons... De toute façon, en bas, les trappes, c'est très mal fait. Pour les enfants, c'est trop haut. Souvent, les containers sont pleins. Parfois, on n'y a même pas accès parce que les poubelles sont par terre. Et évidemment, dans ce cas-là, tout le monde fait pareil, tout le monde met sa poubelle par terre » (M10, Femme, célibataire, 2 enfants, 36 ans) ; *« Avant de voir si les gens font le tri ou pas, il faut leur donner la motivation, l'envie de le faire. Quand c'est sale, vous n'avez pas envie de vous approcher des trappes. Vous vous rendez compte de ce que c'est que de poser sa main sur la trappe ! (Comment faites-vous pour jeter votre poubelle ?) Je pousse avec ma poubelle. Ce n'est pas évident (Vous arrivez à jeter votre poubelle sans toucher la trappe ?) Oui, en général, j'y arrive. Sinon, je laisse ma poubelle par terre. J'imagine que pour la personne qui doit ramasser ça, ça doit être horrible. »* (M6, Femme, célibataire, 4 enfants, 41 ans).

²⁷ Pour rappel, aux Marnaudes, il n'y a qu'un dispositif de collecte alors que le quartier du Sanitas est équipé de plusieurs systèmes de collecte. Nous n'aborderons pas, dans ce rapport, les avantages ou inconvénients de chacun des dispositifs. Il s'agit là de mettre en évidence les freins spécifiques à cette étape du tri.



Villemomble

« Je regarde par le balcon si je peux y aller, et si je ne peux pas, j'attends pour descendre les poubelles. (Vous gardez vos déchets ici ?) Oui, et des fois ça dure trois jours ! Mais on ne peut pas y aller, et je ne vais pas y aller pour faire le ménage, juste pour atteindre la poubelle. C'est mal conçu pour ça. » (S24, couple, 65 ans).



Les systèmes de trappe ou de couvercle finissent par être souillés. Aux Marnaudes, la partie amovible ne comporte pas de poignée, les locataires font pression sur la trappe avec le sac de tri ou les déchets, les suivants ne peuvent plus la manipuler directement avec la main. Au Sanitas, certains dispositifs posent des problèmes analogues en lien avec les trappes ou les couvercles présents sur les bacs en béton. Le frein apparaît clairement si l'on considère que le dépôt des poubelles ne relève pas, la plupart du temps, de trajet spécifique. Le risque, c'est de se rendre à l'école, à son travail avec les mains ou une tenue souillée.

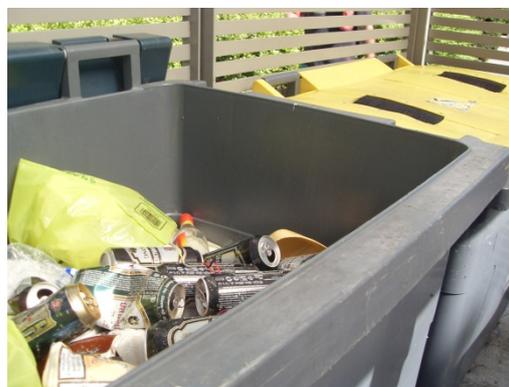
« Ils auraient dû mettre des poignées sur les trappes. Quand les gens jettent leur poubelle, souvent, le sac se déchire et la trappe est toute poisseuse. Et quand on l'attrape avec les mains, c'est sale et on ne peut pas se laver les mains » (M16, femme, 47 ans, 3 enfants) ; « Il ne faut pas être très nickel chrome pour y aller parce que ça colle des fois. Bah tu poses ta main, parce que tu es trop petite. C'est dur, il faut tenir le truc ouvert et passer la poubelle. Alors tu touches... Quand tu es petite, tu colles, la poubelle est plus grande que toi alors. Je fais 1,52 m. » (S7, Femme, 50 ans, célibataire, sans enfant) ; « Il y a une poubelle avec les trappes et l'autre, une petite, encore ouverture pour un par un et là, ça me décourage quand j'arrive !!! Je préfère entre les 2 poubelles celle qui a des balais, ça facilite de trier. Si il y a l'autre, à chaque fois soulever ça... Et je me dis aussi, je ne veux pas toucher la poubelle avec les mains tout ça... J'ai du mal, des fois je les prends avec une bouteille et je le mets comme ça et à la suite je regarde le doigt, bon c'est des réflexes mais... » (S2, Homme marié, 1 enfant, 30 ans).

5-2 Des problèmes d'ergonomie...

Les résidents du Sanitas pointent également la contrainte associée à l'obligation de déposer les déchets un à un dans les containers. Les bacs sont en effet verrouillés et les déchets doivent être glissés dans une ouverture relativement étroite. Sur les systèmes de bac en béton, les trappes ne sont pas suffisamment grandes pour permettre le dépôt en un seul geste. L'observation des poubelles montre effectivement que des sacs de déchets bien triés se retrouvent dans les ordures ménagères.



Sac de tri et OM sont mélangés



Par facilité, des déchets recyclable se retrouvent dans la poubelle d'OM

« C'est vrai que de tenir le truc comme ça et de mettre article par article, pendant un quart d'heure, bah, c'est long, ça fait mal au bras. Et quand on a des enfants..., ma fille et tout, elle peut se sauver à droite, elle peut aller à gauche, ce n'est pas très évident. Ils devraient faire normal, et puis jeter tout d'un coup et c'est tout. (Quand vous y allez avec votre fille, comment vous faites ?) bah, elle est à côté de moi, parce qu'il y a le porche. Du coup, Il n'y a pas la route, il n'y a rien. Nous, on a de la chance » (S6, Femme, 22 ans, en couple, 1 enfant) ; « Ça va, je trouve que c'est bien organisé et c'est propre. Le seul truc qui me prend vraiment la tête, c'est la toute petite ouverture pour les poubelles jaunes. Qu'est-ce qu'on se casse la tête avec ça !!! Et je sais que beaucoup de gens qui ne sont déjà pas très chauds pour faire du tri, me disent "ah non, mais moi, je ne vais pas galérer avec la porte... je m'en fiche, tant pis, je mets tout dans la poubelle normale" » (S1, Femme, 32 ans, seule, 3 enfants) ; « (...) Je trie énormément. Le seul défaut que je trouve c'est... parce que quand il fait froid, il faut mettre un par un dans le container, ça devrait être plus pratique qu'on ouvre et puis qu'on vide. Parce qu'alors je vais vous dire, quand il faut les mettre un par un, c'est long et pas pratique, en plus vous soulevez le couvercle, le couvercle faut le refermer et c'est ça qui est le plus pénible » (S12, femme divorcée, 49 ans, 1 enfant) ; « La poubelle est fermée et c'est juste des petites trappes et donc on est quasiment obligé de mettre chaque emballage un par un. Et lorsque le sac est plein, vous restez 5 minutes quoi avec le côté un peu... C'est pas toujours très propre, les bouteilles de lait qui ont fui et tout ça ». (S39, Homme, 45 ans)



Les trieurs font alors preuve de créativité technique pour simplifier le dépôt. L'une des interviewés nous explique, par exemple, comment elle s'est inspirée d'une voisine handicapée pour trouver un système qui bloque la trappe en position ouverte.

« Disons que c'est long en fait de... parce que comme l'ouverture, elle est un peu petite, c'est un peu compliqué... Moi, je sais que j'ai trouvé un système maintenant, parce que je ne peux pas, et tenir la poubelle, et tenir le couvercle de la poubelle. Du coup, je bloque avec une bouteille de lait. Je garde toujours une bouteille de lait dedans et je bloque et après comme cela, je galère un peu moins pour mettre dans le trou. (...) En fait, j'ai piqué l'idée à une dame, j'ai une dame à côté de chez moi qui est handicapée et du coup, elle a du mal à tenir le couvercle et une fois, je l'ai vue, elle avait mis une bouteille. Elle est handicapée des membres. (...) Je me suis dit : quelle intelligence !!! Mon dieu que je suis très bête à galérer tout le temps avec mon bras. Du coup, je fais cela et c'est parfait ». (S1, Femme, seule, 3 enfants, 32 ans, seule).

La diversité des dispositifs de collecte au Sanitas, l'absence de signalétique claire dans les deux quartiers, complexifient l'orientation vers les bons dispositifs. Incapables de se repérer, les nouveaux résidents sont particulièrement concernés. C'est le cas de cette famille, arrivée il y a un an sur le quartier du Sanitas. Sensibilisée au tri dans un autre quartier de Tours et convaincue de l'intérêt de le faire très sérieusement, le couple n'a pas retrouvé « les mêmes codes couleurs » à son arrivée dans le nouveau logement. Il est même convaincu que le tri ne se pratique pas dans le quartier.

« Non, c'est juste les poubelles là, mais je n'ai pas trouvé... C'est juste une fois que j'ai vu une poubelle, une petite poubelle qui était là en jaune et j'ai dit, alors ça, c'est pour recycler, sûrement, mais après je ne l'ai pas vue. Je ne sais pas s'il l'avait changée d'endroit ou quoi (...) Quand je sors, je jette un œil, j'essaie de comprendre où se trouvent les choses, pour moi, c'est une nouvelle vie. Ce n'est pas comme en Algérie du tout et aussi, il faut apprendre. Là en premier, je croyais que les poubelles elles étaient dans les monstres là, au-dessous de l'immeuble. Ils disaient, c'est les monstres les habitants. Alors moi, j'ai dit : « Monstres ? », je ne sais pas..., alors, ils mettaient tout dedans. Moi, je croyais que c'était là qu'il y avait la poubelle et puis j'ai vu des vélos et tout ça et je me suis dit, mais non, ce n'est pas là » (S33, Couple, 1 enfant, 31 ans et 43 ans).

Les points de collecte volontaires sont encore plus problématiques parce qu'ils ne sont pas visibles pour une partie des habitants qui ne semblent pas disposer d'information sur les emplacements des bacs à verre.

« Le verre doit normalement être dans un compartiment de bouteilles, mais je ne sais pas où il est. (...) je ne l'ai pas vu. Peut-être qu'il y est et que je n'ai pas su le repérer, sans doute » (S18, Femme, 5 enfants, 40 ans).



Villemomble



Sanitas

Aux Marnaudes comme au Sanitas, les habitants évoquent également des problèmes en lien avec la sous-estimation du nombre de dispositifs destinés à la collecte au regard du flux de déchets, en particulier le week-end.

« Quand vous venez le lundi matin, l'entrée est jonchée d'ordures. La plupart du temps, les gens sortent leurs poubelles en allant au travail, donc tous en même temps. Et quand on arrive, on n'a pas envie d'entrer parce qu'il y a des poubelles partout, donc on jette sa poubelle par terre, devant » (M26, Homme, 32 ans) ; « c'est vrai que si tout le monde fait le tri dans le bâtiment, c'est sûr que les 2 ou 3 poubelles jaunes, ça ne suffit pas pour mettre les cartons, les papiers à trier tout ça. C'est insuffisant, souvent c'est plein et là, les gens sont obligés de mettre dans les autres... » (S2, homme, marié, 1 enfant, 30 ans) ; « Il n'y en a pas assez des poubelles jaunes pour un bâtiment comme ça. Il y a 60 locataires et on a seulement trois poubelles, ça se remplit vite. Pour un peu qu'il y ait eu un déménagement dans le week-end, on ne peut même plus y accéder. Tous les week-ends, c'est le cirque. » (S24, couple, 65 ans) ; « Je suis plusieurs fois venu voir le gardien pour lui dire que je n'arrivais pas à jeter mes poubelles parce que c'était plein. Je ne sais pas si vous avez vu, mais quand vous venez un samedi ou un dimanche matin, c'est plein de poubelles partout et les bacs sont pleins. Il n'y a plus de place, donc les gens jettent leurs poubelles par terre. C'est ce problème qu'il faut déjà régler avant de demander aux gens de faire le tri. Avant de faire le tri, il faut que ce soit propre » (M29, homme, 56 ans, 1 enfant).



Sanitas

Ces quelques exemples rappellent, s'il en est besoin, toute l'incidence des choix techniques en matière de dispositifs de collecte, sur les motivations à trier mais aussi sur la quantité et la qualité du tri. L'observation sur les quartiers du Sanitas et des Marnaudes, ainsi que l'analyse des entretiens ont mis en évidence l'impact de ces contraintes techniques. Pour autant, il n'est pas possible de tirer de conclusion générale sur le dispositif idéal du point de vue des habitants. Lorsque les uns se déclarent satisfaits de tel dispositif, les autres en pointent les contraintes et/ou les risques.

Néanmoins, il paraît important de souligner un élément qui peut faire obstacle à une bonne gestion du tri dans les quartiers d'habitat collectif. Chez les trieurs, même partiels, le circuit des déchets destinés au recyclage et celui des déchets ménagers sont très spécifiques, aussi bien dans leur spatialisation dans le logement, dans les temporalités à l'œuvre (la « propreté » des déchets destinés à être recyclés permet leur stockage sur plusieurs jours) que dans la prise en charge par certains membres du foyer.

Les trieurs opèrent très rapidement une distinction et investissent différemment les deux types de déchets, d'un point de vue pratique comme d'un point de vue symbolique. La logique d'opposition entre le propre et le sale, le valorisable et le rebut fonctionne comme un principe de distinction. Sans doute dans l'objectif de simplifier l'évacuation des déchets, les bacs de collecte d'ordures ménagères et de tri sont généralement réunis dans un seul espace dans des dispositifs de collecte identiques avec pour seul point de repère une signalétique spécifique mais non universelle (code couleur, rappel des consignes...). Ce qui a été sélectionné, séparé, se trouve symboliquement « mélangé » au moment du dépôt, avec de possibles risques de « contamination » entre les différents bacs qui n'apparaissent pas comme suffisamment étanches entre eux. Les discours des habitants sur l'hygiène sont extrêmement éclairants sur ce sujet.

Au-delà des problèmes proprement ergonomiques qui peuvent sans doute être résolus, c'est bien la question des représentations qui est en jeu. Il serait sans doute utile d'explorer une hypothèse de séparation physique des différents dispositifs, d'autant plus que les circuits d'évacuation sont distincts chez la plupart des habitants.



Sanitas



Villemomble

6 - Le tri : une pratique fragile et réversible

Dans un ouvrage consacré aux actions ménagères, Jean-Claude Kaufmann décrit les mécanismes à l'œuvre dans la réalisation d'une action. « (...) *dire que l'acteur décide souverainement de ses actes ne rend compte que d'une part infime de la réalité.* »²⁸. Quelles que soient les pratiques observées, le rôle des structures sociales dans la définition et la réalisation des pratiques est à prendre en compte. En matière de tri des déchets, les mécanismes qui s'exercent sont particulièrement complexes et se fondent sur une étroite imbrication entre perceptions individuelles et normes sociales.

6-1 Trier, un geste inscrit dans une routine ?

Le trieur le reste-t-il quelles que soient les circonstances ? Une fois une pratique intégrée le demeure-t-elle durablement et conformément aux conventions sociales en vigueur au sein du groupe ou de l'espace concerné ? Les individus se conforment à une consigne qu'ils intègrent et ce en réponse à deux formes d'injonction. Celle d'abord d'être pris dans des systèmes de normes, de valeurs ou encore d'enjeux d'intégration sociale auxquels il est difficile de se soustraire. Celle ensuite d'être porteurs de codes, de façons d'agir et de faire dont ils sont les héritiers et qui participent pleinement de leur construction identitaire.

A défaut d'aboutir à une contradiction, l'imbrication de ces deux niveaux complexifie la pratique de tri voire la fragilise. Les données recueillies montrent ainsi que la pratique de tri n'est jamais totalement et définitivement acquise. Et même quand elle est routinisée, c'est-à-dire inscrite dans une forme d'automatisme, elle peut être contrariée à tout instant. Alors même qu'ils semblent se construire sur une

²⁸ Kaufmann (J.-C.), *Le cœur à l'ouvrage, théorie de l'action ménagère*, Essais & Recherches, Ed. Nathan, 1997.

logique similaire, les verbatims mettent à jour des actions de tri partielles subitement interrompues, des gestes de tri intégrés pour certains déchets et inexistantes pour d'autres.

« Je mélange tout. (...) Je sais qu'il y a le tri, mais je ne le fais pas. Je dis la vérité. Ça dépend des jours, je fais et quelques fois je ne fais pas (...). C'est vrai, je regrette, ce n'est pas bien. (...) Je connais tout mais je ne fais pas » (S17, femme, 40 ans, mariée, 3 enfants) ; « (quel profil de trieur ?) Un peu trieur. Disons que je suis au milieu. A un moment, je trie, à un autre non. Un jour, ça va me prendre et je vais tout trier et d'autres jours, non. (...) » (M18, homme, en couple 3 enfants, 44 ans).

Chez le premier interviewé, l'acte de tri est très dépendant de la présence d'enfants dans l'espace de la cuisine. Les déchets, et les contenants ad hoc, ne doivent pas perturber leurs déplacements, ni occasionner de désagréments (salissures, blessures). Selon le moment où ont été effectuées les courses, et le niveau d'encombrement que cela occasionne dans la cuisine, le tri est envisageable ou ne l'est pas. La pratique n'est donc pas inscrite dans un ensemble d'habitudes, de rituels qui s'enchaînent sans même que l'acte soit conscientisé. Un élément de perturbation, une autre action perçue comme prioritaire relèguent voire interrompent l'acte de tri. Dans ce cas, ce n'est pas l'acte isolé mais la chaîne qui est perturbée et impactée. Chez le second interviewé, l'inconstance dans l'acte de tri est encore plus marquée. A ce stade, la référence à une norme sociale ou la mobilisation d'une habitude acquise dans un parcours éducatif n'interviennent pas dans la pratique de tri.

Il ne peut y avoir de routine dans la mesure où le processus d'incorporation, et à travers lui celui de sensibilisation et d'adhésion, n'est pas abouti. Jean-Claude Kaufmann rappelle qu'« *une action ne part pas de zéro* ». Elle s'appuie et se construit sur une transmission et une mémoire. De même, « *les habitudes ne sont pas de simples gestes réflexes. Elles mémorisent une culture, des idées. L'injonction réactive les habitudes.* »²⁹. La fragilité de l'action de tri s'explique par l'absence d'adhésion et d'incorporation de la norme. La pratique est alors soumise à toutes sortes d'aléas qui viennent la contrarier. Si l'évacuation des détritiques s'inscrit dans le parcours, temporel ou spatial, son dépôt dans les équipements de recyclage se fera sans charge mentale particulière. En revanche, si elle implique un détour et peut occasionner un contretemps préjudiciable, l'arbitrage se fera au détriment du tri.

« Si j'ai une seule bouteille en plastique et que je m'en vais, comme demain, pour 8 jours, je la jette avec le reste. Ça, c'est sûr. » (M22, homme, célibataire, 55 ans) ; « (containers) on n'y va pas parce que c'est un peu loin. Quand je sors, c'est pour prendre le bus. Donc je ne vais pas aller jusque là-bas de peur de rater mon bus moi » (M28, Femme, deux enfants, 45 ans).

La pratique du tri s'inscrit dans un processus en travail permanent, exposé à l'incertitude et à la perturbation qui en expliquent la fragilité. Dans la plupart des situations, les arbitrages des individus se construisent sur un équilibre entre un modèle social imposé de l'extérieur et des habitudes incorporées. Tout ce qui vient perturber cet équilibre, de l'émergence d'une nouvelle norme à des interactions qui redéfinissent les cadres traditionnels de références, agit positivement ou négativement sur la pratique.

6-2 Des arbitrages en défaveur du tri

D'autres éléments, plus inscrits dans la vie et les rythmes quotidiens, relèvent de cette logique de perturbation. Les interviewés décrivent ainsi un ensemble de situations où les actions de tri se trouvent contrariées, dans certains cas abandonnées. Pour les uns, l'interruption de la pratique de tri est liée à la présence d'enfants au foyer. La femme qui s'exprime ici gère seule ses trois enfants de 2, 3 et 5 ans. Le temps disponible devient alors la variable d'ajustement et d'arbitrages entre les tâches à exécuter, et l'ordre d'exécution. La gestion des déchets ménagers peut aisément être reléguée ou être effectuée de manière irrégulière lorsque le temps manque.

« Aujourd'hui, j'étais trop speed. J'ai tout mis à l'arrache, mais sinon je mets tout ce qui est conserves, emballage plastique, tous les papiers et là, il y en a quinze tonnes..., les papiers, les cartons et toutes les bouteilles de lait, c'est là (...) ça m'arrive rarement, mais ça m'arrive quand vraiment je n'ai pas le temps, quand les petites elles pleurent dans tous les sens, elles sont malades et tout. Voilà, je mets tout dans la poubelle et je ne me pose pas la question. » (S1, femme seule, 3 enfants, 32 ans.).

²⁹ Kaufmann (J.-C.), Op. Cit.

Les priorités sont assumées sans qu'émerge un sentiment de culpabilité. La même interviewée peut revenir à une pratique de tri plus conforme lorsqu'elle dispose d'un peu de temps. Une fois les étapes précédentes effectuées, elle retrouve des mécanismes de tri.

« Des fois, je refais le tri. Ça m'arrive d'enlever, par exemple, les grands emballages poubelle où il restait des trucs dedans... Les emballages de yaourts, normalement, je les mets dans le tri. Ça et les conserves quand je n'ai pas eu le temps de les nettoyer, parce que je n'aime pas les mettre sales dans le truc. » (S1, femme seule, 3 enfants, 32 ans).

La discontinuité est présente dans un autre verbatim, celui d'un enfant de 10 ans sensibilisé à la gestion des déchets dans le cadre de sa formation scolaire. La reproduction des gestes, appris et mis en pratique à l'école, s'avère impossible au sein de la sphère familiale à l'intérieur de laquelle les dispositifs pour trier sont inexistantes. La fragilité repose ici sur la difficulté à s'inscrire dans un processus routinisé, le parcours étant interrompu.

« Dans la classe, on nous a donné des poubelles bleues pour le papier et le carton et une poubelle noire pour les mouchoirs. (...) on a des poubelles pour le tri. (...) A la maison, c'est différent parce qu'il n'y a pas de poubelles. Il n'y en a qu'une. » (M28 fils, 10 ans).

L'enjeu ici est bien celui de l'acquisition d'habitudes qui aillent dans le sens du tri et qui puissent être reproduites de manière quasi-automatique, en toutes circonstances et en tous lieux. Dans le cas d'un enfant, la fragilité vient du moment particulier de la trajectoire, celui des apprentissages structurants eux-mêmes inscrits dans un processus d'éducation et de formation. La perturbation résulte de l'incapacité à reproduire le geste de tri, le banaliser quel que soit l'espace investi.

On observe d'autres formes de perturbations liées à l'espace. Les observations au domicile des personnes ont été utiles pour évaluer les stratégies mises en œuvre pour organiser l'espace et s'inscrire dans une pratique de tri. Les intérieurs visités sont extrêmement diversifiés, la place disponible pour plusieurs contenants de tri très variables. Lorsque l'espace le permet, et que la sensibilité est présente, les interviewés adoptent assez aisément différents contenants. Mais la sensibilité seule ne suffit pas. Les espaces exigus constituent rapidement un obstacle difficilement contournable ou qui finissent par décourager. La pratique n'est plus alors seulement contrariée. Elle s'interrompt sans que soient nécessairement envisagées de solutions ou de reprises du tri.

« (cuisine) elle fait 1 m², on est 5 dedans, j'ai le frigo, la gazinière, le lave-vaisselle, donc il y a un petit bout de poubelle. Je faisais le tri sélectif, mais en ce moment ça me fatigue un peu parce que personne ne le fait. D'une part. Et puis les poubelles jaunes débordent, ou alors elles sont ouvertes et il y a des cartons, des canettes, des papiers, des poubelles d'ordures ménagères... Tout est mélangé, donc ça ne donne pas envie. Déjà que l'espace est restreint. J'envisageais d'acheter une poubelle de tri sélectif mais c'est trop grand pour ma cuisine. Je ne peux pas mettre sous l'évier à cause de l'odeur. En plus on est 5, alors je la sors tous les jours et je la mets sur le palier. » (S30, femme, mariée, 3 enfants, 36 ans).

L'espace décrit ici ne se limite pas à l'espace du domicile. Il évoque également l'espace extérieur. La fragilité voire le retrait de l'acte de tri s'explique par la difficulté à organiser et enchaîner les différentes étapes. Au sein de l'espace privé, c'est le caractère exigu, l'encombrement et les nuisances qui constituent les principaux obstacles à la pratique de tri. Sans exclure le manque d'implication des autres membres de la structure familiale qui conduit à un certain découragement...

6-3 Une pratique réversible

Les équipements extérieurs sont eux-aussi pointés comme frein potentiel au tri. L'effort consenti au sein de la sphère privée semble dérisoire et dénué d'intérêt si les infrastructures et l'organisation extérieures sont défectueuses. Visibles de tous, ces dysfonctionnements peuvent constituer des arguments pour relativiser ses propres « mauvaises » pratiques. La fragilité ne relève plus alors d'un processus inachevé et d'habitudes pas encore totalement acquises mais d'éléments et de responsabilités extérieures qui potentiellement dédouanent. C'est alors moins les dysfonctionnements dans l'enchaînement des étapes, notamment celles situées entre l'évacuation du domicile et sa prise en charge dans les équipements collectifs que l'absence de cohérence et de continuité dans les dispositifs collectifs extérieurs qui sont pointés.

« Ici, on ne peut pas trier parce que les poubelles pour le tri et les poubelles pour les ordures ménagères sont identiques. Donc les déchets sont mélangés comme les gens ne peuvent pas faire la distinction entre ces deux poubelles. (...) Quand j'étais à Montreuil, j'avais l'habitude de trier. Quand je suis arrivée ici, au début, j'ai trié. Puis j'ai arrêté parce que ce n'était pas la peine. (...) Ici, nous n'avons pas encore ça. Ceux qui ont ce système de trappes, quand ils ont une poubelle de tri à jeter, ils savent où la mettre. Donc ils peuvent faire le tri. » (M28, femme, 2 enfants, 45 ans).

Pour cette ancienne locataire dans une autre ville de la région parisienne, le déménagement a constitué le moment de rupture dans la pratique de tri. A son arrivée à Villemomble, elle n'a pas retrouvé les équipements et l'organisation à l'œuvre à Montreuil. La fluidité avec laquelle elle gérait ses déchets ménagers s'est immédiatement interrompue.

Les modalités d'accompagnement des habitants constituent un facteur incitatif ou freinant à l'engagement dans le tri. Dans certaines situations, les freins et leviers d'actions relèvent de la compréhension des consignes et des attentes en termes d'implication. Dans d'autres situations, l'enjeu va porter sur l'accès aux équipements et aux informations en matière de recyclage. Lorsque par exemple l'accompagnement et les actions de sensibilisation s'interrompent, les motivations et les pratiques de tri s'estompent.

« Quelqu'un était venu et nous avait donné des sacs pour trier tout ce qui est plastique et carton. Depuis ça, on fait ce qu'on peut. Parfois, je mets les plastiques de côté et je mets les bouteilles à part. (...) A l'époque, c'était tout beau, tout propre, tout nouveau. C'est vrai que ça incitait à trier. On a fait des efforts. Puis comme on n'a plus vu personne, on a laissé un peu tomber. » (M18, homme, en couple, 3 enfants, 44 ans).

La complexité de l'action est liée à la fragilité de la chaîne globale et des enchaînements de chacun des gestes. Même mises en place et éprouvées, les routines de tri sont soumises à un ensemble d'aléas qui peuvent les perturber. Le processus de routinisation est d'autant plus complexe et fragile que la chaîne de gestes de tri à accomplir est longue et inscrite dans un parcours lui-même complexe et construit autour de multiples activités et tâches. L'enjeu se situe entre l'inscription dans une routine et le processus d'apprentissage. Processus d'apprentissage qui n'intervient pas uniquement en amont (information et sensibilisation) et qui doit être régulièrement renouvelé pour inscrire la pratique dans la durée.

Partie III - Accompagner, informer : acteurs et leviers d'actions

1 - La nécessité d'accompagner les pratiques de tri

La réversibilité des pratiques atteste de la nécessité de revenir régulièrement sur les consignes, d'actualiser les informations sur les dispositifs, de ne pas limiter la communication aux seuls moments de changements importants tels que le remplacement d'équipements de dépôt ou la réorganisation des collectes. L'accompagnement des habitants et le rappel des consignes apparaissent comme les deux éléments constitutifs d'un même processus d'apprentissage.

1-1 le tri, un apprentissage long, à renouveler régulièrement

Les nouvelles pratiques s'acquièrent lentement. Elles viennent faire évoluer des pratiques anciennes parfois très ancrées jusqu'à devenir à leur tour des pratiques de références. Mais rien n'est jamais acquis. La pérennisation des « bonnes » pratiques nécessite un travail d'accompagnement inscrit dans un temps long.

« C'est sûr qu'au démarrage, il y a eu des petits problèmes au démarrage, parce que bon comme ce n'était pas un truc qui était dans les mœurs alors au départ on cafouille un peu. (...) Et puis après, ça se fait tout seul. » (S22, Homme séparé, 50 ans) ; *« Ça vient doucement mais sûrement. Ça devient automatique. Ce n'est pas encore tout à fait ça, mais ça devient automatique. Par rapport à avant, c'est sur que oui, on trouvait ça lourd quoi. On avait une poubelle, bon on mettait tout dedans. Faire le tri, oui on trouvait ça lourd »* (M12, homme, 44 ans).

Plusieurs personnes ont évoqué un engagement dans le tri construit à partir d'informations qu'elles n'ont pas toujours comprises et su s'approprier, ou que partiellement.

« A mon avis, j'ai recyclé trop de trucs au début, du genre les pots de yaourt. Tout ce qui portait le petit signe recyclage, je le mettais au tri. J'ai eu du mal à comprendre ce qui était écrit sur les produits, et ce qui est autorisé à être trié » (S18, femme divorcée, 40 ans).

Ce qui apparaît ici, c'est précisément la difficulté de sécuriser la pratique faute d'informations et de rappels réguliers. On note une forme de distorsion de la consigne visant à augmenter le nombre et la nature des produits recyclés.

« Au début je ne mettais pas les papiers glacés, mais j'ai appris ensuite qu'on pouvait les mettre. Et puis pour certains emballages je ne savais pas ». (Quand vous avez reçu le dépliant, vous l'avez trouvé facile à comprendre ?) Oui, mais j'étais déçue parce qu'il n'y avait pas assez de nouveautés, on ne recycle pas assez de choses encore pour moi. Je m'attendais à ce qu'on rajoute des choses... » (S13, femme, célibataire, 41 ans).

Un accompagnement régulier paraît indispensable pour faciliter l'entrée dans une démarche de tri et pour s'y maintenir. Le travail de montée en compétence ne peut venir des individus seuls, d'abord parce qu'ils entrent dans un processus de modification des pratiques qui induit des perturbations des organisations, ensuite parce que les consignes évoluent au fur et à mesure que les techniques et les équipements s'améliorent, se normalisent. Pour l'ensemble des acteurs impliqués, les bailleurs et les collectivités, l'aspect apprentissage constitue un levier essentiel. Les habitants décrivent des gestes parfois hésitants, effectués sans réelle certitude de bien faire.

« (à propos du livret) je ne sais pas où il est, mais je l'ai gardé parce que le pire c'est qu'ils nous en ont donné un autre parce qu'au début il y avait que certaines choses qui se triaient. Après ils sont revenus nous en donner un autre parce qu'il y avait encore plus de choses à trier et ils se sont aperçus qu'ils pouvaient recycler davantage qu'avant. (...) alors ils passent et ils nous donnent un petit livret. (...) c'est vrai que si ils retriennent d'autres choses, qu'ils arrivent à recycler d'autres trucs oui, c'est de nous informer » (S12, Femme divorcée, 49 ans) ; *« On a la petite brochure du prospectus où on pouvait consulter et puis sinon sur Internet (...) je ne savais plus en fait, si les bouteilles de shampoing ou de lessive, on pouvait les mettre. Donc du coup, je me suis dit une*

bonne fois pour toute, pour m'enlever les doutes, je regarde à nouveau tout. J'ai relu toute la brochure » (S1, femme, 32 ans).



Sanitas



Villemomble

1-2 Une volonté de combler les lacunes et les erreurs de tri

Les interviewés, dans leur grande majorité, admettent l'existence de lacunes qui, si elles ne freinent pas l'acte de tri, les maintiennent dans une posture d'hésitation et d'interrogation qui, à terme, peut constituer un véritable obstacle à un tri qualitatif.

« Je sais le gros du tri, mais ce serait bien qu'on puisse avoir des brochures ou bien des trucs qui nous expliquent mieux ou qui nous montrent mieux, qui nous alertent mieux. Parce qu'une petite brochure qui traîne dans un coin, c'est sûr que les gens ne vont pas vraiment prendre ça au sérieux. Mais bon de toute façon ça appartient à chacun. Mais c'est vrai que recevoir des e-mails par exemple, ou alors plus de pub, ou bien au niveau du quartier, qu'il y ait plus de campagne... » (M12, homme, 44 ans) ; « Je sais où les trouver les informations, mais peut-être que je ne les cherche pas assez, il y a encore des détails que je ne sais pas, je ne suis pas 100 % au point » (S3, femme divorcée, 55 ans).

L'accompagnement apparaît indispensable pour atteindre un niveau de tri satisfaisant. Il apparaît également essentiel pour intégrer l'actualisation et les modifications en matière de produits à trier. La fragilité des pratiques de tri vient en partie de l'incapacité des individus à évaluer leurs propres pratiques. L'enjeu se situe au niveau de l'accès à l'information, clé du maintien en compétence et dans une pratique de tri satisfaisante et « positivement » évolutive.

« Pour le tri sélectif, on nous a expliqué rapidement, on nous a donné un joli sac, un joli papier et au revoir. Après si on sait, c'est bien, si on ne sait pas... (...) On manque d'informations quand même » (S30, femme mariée, 36 ans).

2 - Des enjeux autour de l'information et de l'implication des acteurs locaux

En matière de tri des déchets, la question de la sensibilisation et des conditions dans lesquelles les personnes s'informent et mettent en pratique est centrale. Ce travail de terrain livre deux grands résultats en matière d'information. Tout d'abord, les canaux d'information apparaissent extrêmement diversifiés et complémentaires les uns des autres. Ensuite, le rôle des acteurs locaux s'avère déterminant pour la compréhension des enjeux et consignes de tri, et plus encore pour une implication pérenne des habitants. A ce titre, la mise en perspective des deux terrains, les Marnaudes et le Sanitas, montre le hiatus entre volonté de trier et qualité du tri final. Si cette volonté est très présente dans les deux quartiers, on retrouve plus de trieurs très partiels ou de pratiques discontinues aux Marnaudes. Autrement dit, vouloir ne signifie pas forcément pouvoir.

2-1 Les canaux de sensibilisation au tri

Il existe trois principaux canaux d'information. Dans leur complémentarité, ces canaux participent à la construction d'une sensibilisation en matière de gestion des déchets ménagers et influent sur la manière de s'engager concrètement dans l'acte de tri.

Le *champ médiatique*, en particulier télévisuel, constitue l'un d'eux. Les émissions abordant le devenir de la planète, la menace que le changement climatique représente pour certaines espèces ou encore l'impact des comportements des générations d'aujourd'hui sur les conditions de vie des générations futures participent à l'identification des enjeux sociétaux et environnementaux. Sans que leurs auteurs soient toujours bien identifiés, les reportages tels que ceux de Yann Arthus Bertrand ou Nicolas Hulot sont perçus comme utiles à la prise de conscience. En revanche, leur influence sur l'acte concret de tri est plus relative. Pour agir sur leurs propres pratiques, les interviewés apparaissent beaucoup plus attentifs aux messages et actions de proximité auxquels ils associent des interlocuteurs ou des organismes concrets. Une proximité qui rend plus facile leur propre implication.

Les informations obtenues au sein de la *sphère relationnelle* proche (famille, amis) ou plus éloignée (milieu professionnel, école ou tissu associatif) constituent un second canal d'information. Cette voie de sensibilisation est d'autant plus importante qu'elle concentre l'ensemble des personnes de proximité avec lesquelles des échanges sur la gestion des déchets ménagers peuvent intervenir. Les habitants évoquent facilement les circuits de sensibilisation et d'accès aux messages qui, bien que variés dans leur forme et leur support, contribuent à faire progresser vers le tri.

« (Depuis quand faites-vous le tri ?) *Bien au mois de juin, je suis allée au centre de tri parce que j'étais en formation et ils ont expliqué tout ça et quand je suis venue ici, j'ai dit à ma mère qu'est-ce qu'elle doit faire ici. Et elle a fait, on continue* » (S26, femme, 21 ans, vit chez ses parents) ; « *On a vu des plaquettes, et puis après on s'informe ! Parce que chez le docteur, il y avait aussi une plaquette, chez l'assistante sociale, et c'est des plaquettes avec des dessins.* » (S30, femme, 36 ans) ; « *... si vous voyez votre voisin qui lave souvent sa voiture peut-être qu'un jour ça va vous déclencher vous-même de la laver plus souvent, parce que vous allez vous dire « sa voiture est plus propre que la mienne », vous voyez. Ou alors vous êtes du genre j'en foutre comme on dit, c'est-à-dire que vous roulez avec une voiture qui est dégueulasse, ça vous dérange pas. (...) Si vous avez l'habitude de laver votre voiture, vous n'allez pas arrêter de le faire parce que votre voisin ne le fait pas. Moi, dès l'instant où ils ont mis des poubelles jaunes sur mon secteur, dès cet instant, j'ai pris mes bouteilles plastiques, je les ai mises à part, je les ai jetées à part* ». (S37 ans, homme, marié, 1 enfant, 50 ans).

Les échanges sur les informations et sur les pratiques au sein des foyers ou lors de rencontres amicales ou professionnelles ne sont pas neutres dans la perception du tri et dans le parcours d'engagement. Les informations collectées en milieu professionnel ou encore les actions dans lesquelles le salarié est engagé constituent une voie de sensibilisation.

« (Comment avez-vous su ce qu'il fallait trier ?) *Parce que je travaille dans le ménage. (...). Je suis agent d'entretien à temps partiel. J'ai appris à trier les déchets dans mon travail.* » (S17, femme, mariée, 3 enfants) ; « *nous sommes tous les 2 infirmiers. (...) à l'hôpital, on ne fait pas le tri de la même manière et on ne trie pas le même type de déchets mais on a l'habitude d'avoir le réflexe de trier* » (M2, femme, en couple, 3 enfants, 45 ans).

Parmi les proches, les enfants constituent un acteur particulier. Il est à la fois un levier de sensibilisation, un relais de sensibilisation et un des destinataires des messages et comportements à assimiler. Les informations qu'ils ont eux-mêmes reçues dans le cadre scolaire entrent dans la sphère privée. A Tours, la visite quasi systématique d'un centre de tri par les écoles primaires fait l'objet d'une mise en récits et mise en pratique au domicile. Entre affirmations, descriptions fines et questions, ces visites suscitent des discussions autour de la thématique des déchets.

« *Ma fille de huit ans me dit : « Maman, pourquoi tu mélanges tout ? Normalement, il ne faut pas mélanger ». Je suis restée sans voix, parce que je la regarde, elle a raison* » (S17, femme, mariée, 3 enfants) ; « (à propos de son fils de 2 ans et demi) *Quand il est là, il trie. Il sait où va le carton et le reste. Il se débrouille bien. Il observe tout ce que je fais et il essaye de faire pareil* » (M26, homme, célibataire, 32 ans).

La présence et les retours des enfants peuvent être un motif de satisfaction –ils relaient ce que nous faisons de bien à la maison- ou un motif d'embarras quand ils pointent les erreurs commises.

« C'est très important l'éducation des enfants. (...) A l'école, ils ont fait une sensibilisation (...) une fois, il m'a fait une réflexion car j'ai dû jeter une pile devant lui et ça ne lui a pas trop plu... c'est qu'ils ont quand même ça dans la tête. » (S19, femme, 40 ans, en couple, 1 enfant à charge), *« Ils ont fait une fête du orange, et bien il fallait qu'on donne nos rouleaux de papier WC, nos rouleaux de papier Sopalin parce qu'ils vont recycler ça pour faire, à force de les coller et de faire un assemblage ils ont fait un grand bonhomme et un grand arbre en papier et c'était joli. C'est une façon de recycler les choses et d'apprendre aux enfants que quelque chose qui a servi une fois, ça peut resservir. C'est déjà être dans la continuité et pas être dans le marketing et l'immédiat de dire « vous voyez, le kleenex je l'achète, je l'utilise et je le jette », de dire que les choses peuvent avoir une deuxième vie. »* (S35, femme, 35 ans).

La *communication institutionnelle* correspond au troisième canal d'information. Par institutionnelle, nous entendons aussi bien les bailleurs directement impliqués dans la gestion des quartiers enquêtés que les collectivités territoriales (communauté d'agglomération, municipalité) sur lesquelles sont implantés ces quartiers. La politique menée en matière de gestion des déchets, y compris sur le plan informationnel, s'avère déterminante dans la perception et l'implication des habitants. Parmi les acteurs qui participent à la prise de conscience et qui influent sur les gestes de tri, l'ambassadeur de tri constitue une figure privilégiée et clairement identifiée pour accompagner et informer. Les habitants du Sanitas se souviennent de leur passage et des informations qu'ils avaient alors transmises.

« Ils nous ont bien expliqué et tout et ils l'ont fait dès que j'ai commencé à habiter ici. Ils sont venus sonner, distribuer les sacs jaunes à tout le monde et puis un prospectus nous expliquant comment, pourquoi et j'ai commencé à le faire » (S6, femme, en couple, 1 enfant, 22 ans) ; *« Une personne était venue frapper à la porte pour me dire que ce serait bien de participer au recyclage. Ça m'a vraiment plu (...) Ça me motive et je me rends compte qu'on a plein de boîtes inutiles, plein d'emballages que je mets dans ces sacs, et ça se remplit très vite, du coup je me sens bien, j'ai l'impression de faire quelque chose de constructif »* (S18, femme, 40 ans, divorcée, 5 enfants).

Les espaces privilégiés d'information et de concrétisation de la chaîne du tri apparaissent comme particulièrement stratégiques. C'est le cas des centres de tri dont nous avons vu que leur visite par les jeunes publics pouvait impacter la pratique du tri dans les foyers. L'argument principal mis en avant est celui de la visibilité du tri et du devenir des déchets ainsi valorisés. On retrouve ici l'idée d'une chaîne du tri trop partiellement accessible au grand public.

« Au moins, on pourrait savoir ce qu'ils en font des déchets. Ce serait bien pour savoir pourquoi je trie. (...) c'est bien de savoir où ils vont mes sous après !!! Donc si on proposait des visites comme ça aux gens du quartier, ça les sensibiliserait. » (S30, femme, mariée, 3 enfants, 36 ans) ; *« je pense que ce n'est pas suffisant. Peut-être voir comment sont fabriqués les objets après le tri des déchets, comment c'est transformé, ce serait plus intéressant. Cela permettrait peut-être de mieux motiver à trier les déchets. (...). Pour qu'on comprenne comment ça marche, parce que forcément, on ne sait pas tout donc... »* (S23, femme, célibataire, 23 ans).

Ces visites présentent un double avantage. Elles permettent de concrétiser le devenir des déchets après leur dépôt dans les points de collecte, de montrer l'utilité des efforts réalisés, de donner du sens aux consignes de tri en montrant la pertinence, à la fois du point de vue du travail des opérateurs (dangerosité, pénibilité) et du point de vue du traitement des déchets préalablement triés. Elles permettent aussi de lutter contre les rumeurs selon lesquelles les déchets seraient « remélangés » et non traités pour une utilisation ultérieure. C'est alors la question de la confiance dans l'action des pouvoirs publics qui est posée.

2-2 le rôle des pouvoirs publics

Si l'accès à l'information est important, il faut bien distinguer *la motivation à trier* du *tri qualitatif*. La motivation et la sensibilisation au tri résultent largement des informations issues du champ médiatique, d'une prise en compte d'enjeux environnementaux globaux ou encore de la présence d'enfants, sources de sensibilisation mais aussi de culpabilisation. En revanche, la qualité du tri résulte des actions de terrain et de l'implication des acteurs locaux. Sur nos terrains d'enquêtes, les acteurs locaux en charge de la gestion des déchets ménagers n'accompagnent pas dans les mêmes conditions les habitants.

A Tours, le choix de la sensibilisation et de l'accompagnement a été fait très tôt et se traduit par des moyens importants : présence physique sur le terrain par l'intermédiaire des ambassadeurs de tri, informations régulières sur les changements en matière de collecte (containers, organisation des tournées), de tri (actualisation et rappel des consignes). La découverte du centre de tri sélectif n'est pas exclusivement réservée aux écoles. Celui-ci peut être visité sur demande ou à certaines occasions, comme lors des dernières journées du Développement durable organisées par la ville de Tours et Tour(s)Plus. L'enjeu étant sans doute de rassurer sur la réalité du tri et de renforcer la confiance dans les pouvoirs publics. Fin 2011, un carnet de route est édité, dans le cadre d'une démarche de gestion urbaine de proximité³⁰. Les surveillants d'immeuble et les agents de maintenance doivent pouvoir y puiser des « arguments clés et des illustrations » sur le bienfondé du tri sélectif destinés à informer et convaincre les locataires.

A Villemomble, les actions d'information paraissent plus ponctuelles, moins ciblées. La collectivité et les bailleurs semblent partagés entre poursuivre les efforts de sensibilisation et se substituer, voire renoncer totalement au tri. Si l'instauration du tri sélectif dans le quartier des Marnaudes a été soutenue par l'édition d'un guide de tri et d'affiches élaborées pour l'occasion, les efforts n'ont pas été poursuivis. Au niveau de la Mairie, aucune action spécifique n'a depuis été menée au sein du quartier qui bénéficie des mêmes outils de sensibilisation que le reste de la commune (un guide de tri ou mémo, ainsi qu'un « calendrier des collectes sélectives » distribués une fois par an dans les boîtes à lettres ; Une page dédiée sur le site Internet de la Ville). En 2006, pour pallier le manque d'informations, le bailleur ICF La Sablière engage une ambassadrice du tri chargée, en plus de l'accompagnement des locataires dans l'apprentissage des règles du tri sélectif, du suivi (en collaboration avec la brigade de propreté) du nombre de containers accepté lors de chaque passage de collecte. Mais la mission, faute de budget, ne dure que six mois. Aucun acteur de la propreté sur le quartier (superviseur, gardien, brigade) ne semble assumer cette mission de sensibilisation.

Etre motivés et sensibilisés, détenir l'information ne suffit pas pour s'engager dans des pratiques de tri tout à fait satisfaisantes et pérennes. Le niveau d'accompagnement des acteurs locaux et la compréhension des actions / incitations déterminent la quantité et la qualité du tri. L'enjeu de cette recherche est bien de montrer, à travers l'analyse des discours recueillis, et au-delà de la motivation, comment les interviewés appréhendent la thématique des déchets ménagers et pratiquent le tri. La confrontation entre les deux terrains montre que le choix des acteurs locaux d'être très impliqués, d'informer régulièrement à partir de différents supports (plaquette, prospectus, affichage, ambassadeurs de tri), ou au contraire d'être plus en retrait sur l'accompagnement des résidents dans la gestion des déchets ménagers impacte directement les pratiques de tri et le sens qu'on leur donne.

Il n'existe pas une voie unique de sensibilisation. Les habitants ont accès à différents canaux d'information qui participent de manière complémentaire à la construction d'une sensibilisation aux problématiques environnementales dans lesquelles s'insère le tri sélectif. Le champ médiatique apporte des informations et en cela contribue au processus de sensibilisation. L'entourage accompagne lui aussi, par les interactions entre membres, à s'installer dans une dynamique de tri. Les acteurs institutionnels s'inscrivent dans ce dispositif puisqu'ils portent une responsabilité importante dans l'implication des individus. Nous avons à ce titre évoqué les campagnes d'informations, les investissements réalisés pour optimiser les collectes et les tonnages recyclés.

Ce rapport ne serait pas complet si nous n'abordions pas le rôle du gardien acteur clé du dispositif de gestion des déchets, dans la transmission des consignes et l'accompagnement des habitants.

3- Le gardien : entre accompagnement, sensibilisation et contrôle, un positionnement complexe dans le dispositif de tri

Dans l'habitat locatif, et en particulier dans l'habitat collectif social dense, le gardien joue un rôle prépondérant, à la fois dans la gestion technique du dispositif de tri et dans la communication auprès des habitants. Selon la taille des quartiers et du parc immobilier, c'est lui qui assure, une fois les déchets évacués de la sphère privée, la gestion des containers pour leur évacuation par les services de la collectivité publique. Parmi ses prérogatives, il peut être amené à manipuler les containers, les nettoyer et assurer la propreté des lieux où ils sont entreposés. Point non négligeable dans les relations qu'il entretient parfois

³⁰ Service gardiennage de Tour(s)Habitat, les services Environnement et Développement Urbain de Tour(s), service politique de la ville de Tours.

avec les locataires, le gardien est un représentant du bailleur. En permanence sur le terrain, il constitue un interlocuteur privilégié entre les habitants du quartier et les services à caractère plus administratifs. Il occupe par ailleurs une fonction qui lui permet d'observer les comportements, de se livrer à des remarques si besoin, voire de rappeler des consignes, des règles de vie collective. Il constitue enfin un acteur important dans la transmission d'informations.

Pour toutes ces raisons, les responsables des politiques environnementales des collectivités et les représentants des bailleurs sociaux considèrent le gardien comme un relais dans la politique de gestion des déchets, si ce n'est le relais principal. Ce que confirme un ambassadeur de tri en charge de l'habitat collectif pour la communauté d'agglomération de Tours.

« C'est sûr que moi je travaille essentiellement avec les gardiens dans la mesure où ce sont eux qui sortent les containers, se sont eux qui s'occupent du relais informationnel envers le locataire et ils connaissent certainement mieux leurs locataires que nous ».

Le gardien occupe une multiplicité de fonctions plus ou moins chronophages et valorisantes. Parmi celles-ci, le tri des déchets ne paraît pas un domaine prioritaire d'investissement. Il s'agit ici de revenir sur le rôle des gardiens dans les performances de tri, réel et perçu, et sur les conditions d'une plus grande implication. L'analyse du champ de compétences des gardiens et de la perception du rôle qu'ils ont à jouer dans l'accompagnement et/ou la sensibilisation des locataires au tri sélectif des déchets ménagers, permet de dégager les facteurs favorables à leur mobilisation.

L'image renvoyée aux locataires, tout autant que l'image que le gardien a de lui-même, sont déterminantes dans l'exécution de sa mission et dans la compréhension de la priorisation réalisée. La gestion des déchets est-elle considérée comme une tâche « ingrate » qui réduit le « prestige » de la fonction ? La délégation de ces tâches à des agents de maintenance sous la responsabilité du gardien explique-t-elle les discours parfois critiques formulés par les locataires ?

3-1 Un rôle pas toujours clairement défini et compris

La position stratégique que les gardiens occupent dans l'habitat social collectif, à savoir présence au quotidien dans le quartier, proximité avec les locataires, investissement historique sur la gestion des déchets, en font *a priori* d'excellents relais des campagnes de sensibilisation au tri sélectif. Observateurs et acteurs, ils constituent un maillon indispensable dans la chaîne du tri qui va du consommateur producteur au centre de tri, en passant par les dispositifs collectifs de collecte. La définition de son rôle dans la gestion du flux des déchets et en particulier du tri semble pour partie laissée à la seule appréciation des gardiens eux-mêmes. Selon leur propre sensibilité, ils appréhendent la problématique du tri de manière très différenciée et s'investissent plus ou moins dans l'accompagnement des locataires. Ils semblent globalement peu investis sur la question du tri alors même qu'ils disposent statutairement de la légitimité voire de l'autorité, connaissent la réglementation et que la grande majorité d'entre eux se déclarent sensibilisés au tri à titre personnel.

Dans un article sur les gardiens-concierges, H. Marchal et J.-M. Stebe décrivent leur rôle central dans la vie sociale des quartiers, à la fois pivot et point de repère³¹. Des acteurs qui développent de manière spontanée et au quotidien des processus de *traduction verticale* - entre les institutions (administration, police, ...) et les locataires - et de *traduction horizontale* - entre les locataires eux-mêmes. Une perception et une visibilité que ne partagent pas les habitants des quartiers enquêtés.

« Je ne sais pas ce qu'elle fait d'ailleurs. Il faudrait lui demander. Moi, je la vois se promener, mais à part ça, je ne sais pas ce qu'elle fait exactement. Je ne trouve pas d'intérêt à cette personne » (S19, femme, 40 ans, en couple, 1 enfant à charge) ; « Déjà on ne le voit pas beaucoup, moi je ne le vois pas, je ne sais même pas qui c'est. Et puis bon quand vous avez besoin de lui, il faut aller à sa loge et puis il n'est pas toujours visible, le week-end, il n'est pas là » (S12, Femme, 49 ans, divorcée, 1 enfant à charge).

³¹ Marchal (H.), Stebe (J.-M.), 2003. « Les gardiens-concierges dans l'habitat social. Un rouage clef de la vie quotidienne ». Les Annales de la recherche urbaine, n°94, pp. 53-61.

L'appartenance statutaire à l'organisme de logement participe par moments de la défiance perceptible chez plusieurs interviewés. Plus qu'un acteur de terrain que l'on peut interpeller en cas de besoin, certains voient d'abord en lui un agent de contrôle, celui qui peut vous faciliter ou au contraire vous compliquer l'existence.

« Il faut voir comment qu'il parle, même aux autres locataires, il faut voir comment il leur parle, mais ils disent rien. (...) je ne veux pas trop machiner avec lui parce que comme c'est le chef des gardiens, soit disant, alors je me méfie quand même parce que comme c'est lui le responsable, des fois il a qu'à aller dire des trucs pour m'embêter à l'OPAC et tout, on ne sait pas, je ne sais pas comment il peut faire ! Je me méfie » (S9, femme, 60 ans) ; « Le gardien, on le voit juste pour mettre les feuilles de loyer et pour relever l'eau. Sinon, on ne le voit pas » (M31, couple, la cinquantaine).

De leur côté, les gardiens décrivent un positionnement particulier au sein d'une hiérarchie qui limite leur marge manœuvre sur le terrain.

« Ce n'est pas toujours facile parce qu'on a un pouvoir qui est relativement limité... On n'a pas de sanctions possibles vis-à-vis du locataire » (Gardien Sanitas, homme, 40 ans) ; « Le gardien, il sert à beaucoup de choses. C'est-à-dire que le gardien est mis à toutes les sauces » (Gardien depuis 5 ans au Sanitas, homme, 55 ans).

Interrogés sur leur rôle, les gardiens évoquent des priorités différentes. Ils partagent toutefois l'importance du relationnel qui occupe une part importante de leur temps quotidien. L'ambiance et la cohabitation entre locataires déterminent les comportements. Relationnel et sécurité sont ici intimement liés.

«Le rôle de gardien, c'est d'abord le relationnel, avec les gens, les locataires. C'est également la sécurité. C'est les deux pôles principaux : le relationnel et la sécurité » (Gardien au Sanitas depuis 16 ans, homme 55 ans).

Cette dimension relationnelle constitue, de leur point de vue, un levier indispensable pour sensibiliser les habitants. Avoir le sens du contact, être une oreille attentive capable d'écouter les gens, de répondre aux attentes, autant de qualités nécessaires pour une sensibilisation efficace.

« Me consacrer à l'écoute des gens » (Gardien au Sanitas depuis 13 ans, homme 40 ans) ; « il faut leur parler gentiment, il faut beaucoup leur parler » (Gardien au Sanitas depuis 8 ans, homme, 50 ans) ; « Il faut leur expliquer le pourquoi du comment, c'est comme pour tout. » (Gardien au Sanitas depuis 16 ans, homme, 55 ans) ; « les gardiens doivent être très diplomates » (Gardien au Sanitas depuis 2 ans, homme, 40 ans).

Le relationnel n'exclut pas la fermeté quand cela est nécessaire. La figure d'autorité et le mandat que détient le gardien assoient sa légitimité pour faire passer le message. Pour que ce rôle puisse être pleinement joué, le gardien doit être visible, à proximité des habitants, prêt à intervenir. Une position qui lui permet d'être identifié par les habitants et de déceler les bons comportements et ceux qui nécessitent d'intervenir.

« Disons que comme ça, on est toujours sur le terrain et s'il y a quoi que ce soit, on peut toujours en rendre compte rapidement à notre hiérarchie. » (Gardienne au Sanitas depuis 5 ans, 35 ans) ; « Je connais très très bien les locataires en général de mon secteur » (Gardien au Sanitas depuis 9 ans, homme, 40 ans) ; « en général la première personne qu'ils vont voir, c'est le gardien, nous on est toujours en première ligne sur tout. » (Gardien au Sanitas depuis 2 ans, 40 ans).

En revanche, rares sont ceux qui citent prioritairement les activités associées à l'hygiène et à la propreté. Et quand elles le sont, c'est rarement pour décrire leurs propres activités mais pour insister sur l'importance d'un secteur propre pour maintenir un cadre de vie agréable et ainsi agir sur les comportements.

« J'estime que lorsqu'on arrive dans un endroit propre, les gens, j'espère que en ayant un endroit propre, les gens le maintiendront et on vivra dans une meilleure atmosphère. » (Gardien au Sanitas depuis 5 mois, 45 ans).

S'il est excessif d'affirmer que les tâches liées aux déchets et aux poubelles sont dévalorisées, les gardiens décrivent toutefois des tâches ingrates, délicates à accomplir qu'ils délèguent aux agents d'entretien dès que cela est possible

« *Moi je vous dis, ce local c'est un effort pour y aller là-dedans, parce que ça ne sent pas bon même si je le nettoie tous les jours et ça c'est mon cheval de bataille (...) Tous les lundis matins, j'arrive ici à reculons et je me dis "que diable je suis venu faire dans cette galère", parce que c'est dégueulasse, le jus de poubelle vous voyez ce que ça peut donner, les cafards, ...* » (Gardien au Sanitas depuis 5 mois, 45 ans).

Cette perception n'est pas sans conséquence sur la façon de sensibiliser et d'accompagner les locataires. Interpellés sur le rôle qu'ils estiment occuper dans la chaîne de collecte et traitement des déchets, les gardiens évoquent une « expertise » technique, un rôle dans la logistique (alimentation et changements de containers).

« *Là ils sont pleins, on va les mettre au ramassage, on va mettre trois vides à la place et les autres conteneurs dès qu'ils seront passés les ramasser, on les ramènera ici pour le lavage et le stockage* » (Gardien depuis 9 ans dont plus de 4 ans au Sanitas, 55 ans).

3-2 Le gardien, un acteur légitime ?

L'autre levier d'action se situe au niveau de l'information sur les consignes de tri. Cette partie du travail de gardien apparaît plus délicate parce qu'elle est propice à des rapports conflictuels avec les locataires. A l'entrée dans le logement, en relais des ambassadeurs de tri, les gardiens distribuent un sac de tri et un guide de « bonnes pratiques ». Mais l'implication ne paraît pas aller au-delà et les gardiens ne rentrent jamais dans une démarche de sensibilisation.

« *A la remise de clés, on leur donne un petit sac avec un petit fascicule et on regarde un petit peu avec eux* » (Gardienne au Sanitas depuis 5 ans, 35 ans) ; « *Les gardiens, on ne rentre pas dans le vif du sujet. Nous les poubelles, on les rentre, on les sort, si les gens veulent faire le tri tant mieux, sinon ce n'est pas grave, tant pis* » (Gardien au Sanitas depuis 9 ans, 40 ans).

Un gardien décrit une procédure d'entrée dans le logement déjà longue et fastidieuse pour relativiser le temps passé sur la thématique des déchets et du tri.

« *Quand ils arrivent là, qu'ils ont passé déjà plus d'une heure à signer le bail et tout ça, (...) après je les accompagne dans le logement, on fait les relevés de compteur, on change la serrure et tout ça, ça leur fait beaucoup de choses à la fois, je leur donne [guide des bonnes pratiques] après je ne sais pas ce qu'ils en font* » (Gardien au Sanitas depuis 8 ans, 50 ans).

Le gardien n'est nullement identifié comme l'interlocuteur privilégié pour accéder aux consignes de tri. Tout juste transmet-il les informations et équipements de base...

« (accompagnement du gardien ?) *Du tout, non. Ni ici, ni ailleurs, non. (...) Il m'a rien apporté sur ce point-là* » (S2, homme, marié, 1 enfant 30 ans) ; « (accompagnement du gardien ?) *Non, c'est moi qui ai vu où elles étaient, la poubelle à carton et la poubelle normale (...) Non, c'est pour ça que le verre je ne sais pas où c'est* » (S27, Femme, veuve, 60 ans).

La posture de retrait, observée par les locataires qui n'identifient pas le gardien comme un interlocuteur privilégié, ne s'explique pas uniquement par la nature de la tâche, peu valorisante et souvent déléguée. Les gardiens évoquent un sujet qui renvoie fortement à la sphère privée et qui peut occasionner des conflits. Si certains, peu nombreux, s'autorisent à interpeller des locataires, la majorité reste en retrait sur ces questions évoquant l'impuissance à sensibiliser des personnes qui ne le désirent pas, le manque de légitimité ou encore les très nombreuses tâches prioritaires à assumées dans la journée...

« *On ne peut pas imposer à une personne qui ne veut pas le faire. Moi les gens, je ne vais pas les forcer à trier (...) Honnêtement moi personnellement je préfère encore m'occuper des conflits de voisinage, gérer le bâtiment pour qu'il soit calme, que tout le monde soit content. Maintenant après le tri pour moi c'est secondaire* » (Gardien au Sanitas depuis 9 ans, 40 ans) ; « *Non, c'est aux gens de se prendre en main et de savoir s'ils ont envie de faire quelque chose pour l'environnement ou pas, je pense qu'il y a suffisamment d'informations qui sont faites par les publicités via les médias pour les sensibiliser ou pas* » (Gardienne au Sanitas depuis 5 ans, 35 ans) ; « *Quand on va voir les locataires, même si on le dit poliment, on ne leur dit pas toujours des choses agréables (il y a une*

fuite d'eau chez le voisin...). On n'intervient pas toujours dans les délais qu'ils voudraient. Si en plus il faut qu'on leur fasse des remarques » (Superviseur aux Marnaudes, 44 ans).

La gestion des déchets est perçue comme porteuse de tensions, de désaccords, entre habitants et vis-à-vis des professionnels travaillant sur le quartier. Intervenir dans les pratiques de tri, c'est s'exposer à des réactions imprévisibles. C'est également stigmatiser des personnes qui risquent de se détourner

« Il y a les gens qui ne trient pas du tout et les gens qui trient. Et parmi les gens qui trient, il y a les gens qui trient bien et les gens qui essaient de faire bien, mais qui trient très mal. Mais c'est déjà tellement compliqué de leur dire de ne pas jeter leurs déchets par terre, que si en plus on doit leur dire que ce qu'ils font, ce n'est pas bien, ils risquent de ne plus trier. On a un peu peur de ça aussi. » (Superviseur aux Marnaudes, 44 ans).

Les bailleurs sociaux et les responsables de la gestion des déchets considèrent les gardiens comme des relais au niveau du tri sélectif dans l'habitat collectif. Disposant d'outils de communication, insérés dans un dispositif hiérarchique, présents sur le terrain, compétents tant au niveau technique que relationnel, souvent eux-mêmes sensibles aux problématiques environnementales, les gardiens détiennent un important potentiel et pourraient à ce titre être un levier central dans la sensibilisation des habitants. Ce qui ne semble pas être tout à fait le cas. Ceci s'explique par les représentations sociales négatives attribuées aux ordures et à dévalorisation des savoirs professionnels. L'enjeu consiste à introduire dans l'imaginaire et le concret de la fonction des éléments qui permettent aux gardiens de repenser la diversité de leur métier et d'envisager la sensibilisation au tri sélectif comme un élément valorisant. Pour l'heure, la gestion des déchets demeure un domaine peu valorisé, à faible gratification. Les responsables, en particulier les bailleurs, doivent retravailler les contours de la fonction du gardien dans ce domaine afin qu'il soit plus facilement identifié comme relais de terrain, et l'associer plus étroitement à la chaîne du tri.

Conclusion

L'observation minutieuse des pratiques, l'analyse des représentations sociales en matière de tri met en évidence trois grandes catégories de résultats.

La première catégorie de résultats concerne plus spécifiquement la manière dont cette question est négociée dans la sphère publique, l'espace du quartier. Si, chez les habitants du Sanitas et des Marnaudes, quartiers de logements collectifs à vocation sociale, les arguments en faveur du tri sont très proches de ceux mobilisés dans l'ensemble de la population française, ils sont fortement contrebalancés par la confrontation à une forme d'altérité radicale. Au travers du statut du déchet et de sa mise en visibilité dans l'espace public, nous voyons se jouer l'ensemble des clivages culturels et sociaux. Le déchet fixe un imaginaire autour de la menace sociale, il cristallise un ensemble de tensions qui toutes mettent en scène la capacité individuelle et collective à intérioriser la contrainte sociale. Il ne s'agit pas prioritairement d'une question d'hygiène même si la question du cadre de vie est importante, il s'agit d'abord d'un rapport à l'ordre et au désordre. Le déchet, même issu du tri, reste un déchet. Dès lors qu'il est exposé sur la place publique, il se trouve pris dans un ensemble de représentations qui en complexifie la gestion.

- ✓ Ainsi, au-delà des contraintes spatiales, il est bien évidemment plus facile de trier, de stocker et d'éliminer en maison individuelle. C'est bien l'obligation de mise en visibilité du déchet et les tensions fortes qu'elle suscite au sein de l'immeuble et du quartier qui sont en jeu. Car le tri ne relève pas seulement d'une affaire privée. Nous pouvons faire l'hypothèse que cette mise en visibilité constitue un obstacle important à la généralisation des pratiques de tri dans l'habitat collectif. La poubelle, le sac à ordures est opaque, on s'en débarrasse dans une benne, le déchet est en quelque sorte dissimulé dès sa production. Les dispositifs de tri, dans la sphère domestique comme dans la sphère publique, exposent le déchet. Il n'y a qu'à se référer aux différents moyens de stockage qui, malgré les efforts déployés, restent apparents, à l'obligation de déposer en vrac ou encore aux dispositifs qui contraignent de déposer un à un les déchets. Dans un quartier de logements collectifs, les manières de faire sont sans cesse confrontées à celles des autres, les normes et valeurs des uns sont contestées par les pratiques des autres. Le constat récurrent que les efforts consentis sont annulés par la désinvolture de voisins, la certitude que l'Autre « ne fait pas d'effort », que les pratiques marginales (jet de déchets directement dans les espaces publics) signifient d'abord le mépris sont autant d'arguments objectifs pour ne pas s'engager ou se retirer des pratiques de tri.
- ✓ Les consignes de tri se révèlent donc particulièrement fragiles parce qu'elles s'annulent par le simple fait qu'une minorité n'y soit pas attentive et que ces déviations soient immédiatement visibles par tous.

La seconde catégorie de résultats porte sur la gestion du déchet trié en tant qu'objet manipulé, déplacé. L'observation des pratiques de tri invalide l'hypothèse selon laquelle les consignes seraient simples à respecter et l'absence de pratiques ou des pratiques imparfaites relèveraient avant tout d'un manque de motivations. La mauvaise volonté ne peut être la seule explication à des performances de tri inférieure à la moyenne. Lorsque l'on détaille ce qu'implique le choix de tri pour les habitants de logement collectifs, on comprend mieux ce qui peut faire obstacle à un tri quantitativement et qualitativement satisfaisant. La chaîne de tri, de l'acte d'achat jusqu'au dépôt du déchet dans le dispositif de collecte, comporte pas moins de quatre étapes, elles-mêmes constituées d'un certain nombre de tâches et d'opérations manuelles et mentales que l'on pourrait qualifier de « faciles » puisqu'elles mobilisent peu de compétences spécifiques. Ce n'est pas tant dans chacune des tâches qu'il faut rechercher la complexité, encore qu'elles en recèlent également, mais bien dans leur enchaînement. Ainsi, chacune des étapes -sélection et discrimination, stockage, anticipation de l'évacuation et évacuation et dépôt dans les dispositifs de collecte- comporte des risques de ruptures et de discontinuités des pratiques de tri. Les incertitudes liées à la barrière de la langue ou à un défaut d'appropriation des consignes, leur non réactualisation mais aussi la mise en œuvre de représentations sociales concurrentes dans la catégorisation des déchets sont les premiers obstacles à franchir et le parcours est encore long. Il s'agit ensuite de stocker les déchets sélectionnés avec ce que cela implique de négociations autour de l'ordre et du désordre, du propre et du sale) dans l'espace domestique déjà très contraint. Il faut ensuite préparer et parfois déléguer l'évacuation et donc entrer dans des transactions parfois complexes entre membres de la famille. Enfin, les problèmes d'ergonomie peuvent

transformer le dépôt en véritable épreuve. Autrement dit, trier demande une véritable discipline. A y regarder de très près, on peut même s'étonner que les habitants expérimentent puis maintiennent dans la durée des pratiques de tri au regard des conditions qu'ils décrivent.

La troisième catégorie de résultats porte sur les leviers mobilisables dans les quartiers d'habitats collectifs HLM. Etre motivés et sensibilisés, détenir l'information n'est pas suffisant pour s'engager dans des pratiques de tri tout à fait satisfaisantes et pérennes. Le niveau d'accompagnement des acteurs locaux et la compréhension des actions / incitations déterminent la qualité du tri. A travers l'analyse des discours, il est possible de montrer comment les habitants appréhendent la thématique des déchets ménagers et du tri. La confrontation entre les deux terrains montre que l'implication des acteurs locaux en matière d'information à partir de différents supports (plaquette, prospectus, affichage, ambassadeurs de tri), ou au contraire une position de retrait en matière d'accompagnement dans la gestion des déchets ménagers impactent directement les pratiques de tri. Dans ce dispositif complexe, la place du gardien est à prendre en compte. La diversité des acteurs investis, la compréhension du rôle de chacun sont autant d'éléments qui facilitent ou à l'inverse complexifient le tri. L'accompagnement, par le biais d'informations mais aussi de la mise à disposition d'équipements adaptés, sera d'autant plus satisfaisant que le locataire aura identifié chacun de ses acteurs responsables comme un relais engagé.

Bibliographie

ADEME, 2010, « Marchés et emplois des activités liées aux déchets en France : quel impact du Grenelle ? », *ADEME & Vous Stratégie & études*, n° 25.

Barbier Rémi, 2002, « La fabrique de l'usager. Le cas de la collecte sélective des déchets », in *Flux*, 2002/2-3, n°48-49, p 35-46.

Barles Sabine, 2005, *L'invention des déchets urbains, France 1790-1970*, Seyssel, Champ Vallon.

Bartiaux Françoise, 2002, « Relégation et identité : les déchets domestiques et la sphère privée », in Pierre Magali, *Les déchets ménagers, entre privé et public. Approches sociologiques*, L'harmattan, dossiers Sciences humaines et sociales, p. 123-146.

Becker Howard, 1985 (éd. originale 1963), *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Métailié, Paris.

Bertoloni G., 1998, « La politique française de gestion des déchets depuis 1973 », *Les politiques d'environnement. Evaluation de la première génération : 1971-1995*, sous la direction de B. Barraqué et J. Theys, Paris, Recherches, p. 171-188.

Desjeux D., 2002, « Les espaces sociaux des déchets : une microsociologie du quotidien encastré dans le macro-social » in *Les déchets ménagers, entre privé et public. Approches sociologiques*, L'harmattan, dossiers Sciences humaines et sociales, p173-181.

Dujin Anne, Poquet Guy, Maresca Bruno, 2007, La maîtrise des consommations dans le domaine de l'eau et de l'énergie, CREDOC, *Cahier de recherche*, n° 237.

Dobré Michelle, Monteiro Sylvie, 1999, « Trier, récupérer, réparer. Les pratiques des ménages en matière de déchets », *Insee Première*, n°684.

Douglas Mary, 1967 (1971), *De la souillure. Essais sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, Editions Maspero.

Eveilleau Claire, *Le surveillant d'immeubles et le tri sélectif en habitat collectif*, Mémoire de recherche et d'innovation, École Supérieure d'Agriculture d'Angers, 2010, 32 p.

Garabuau-Moussaoui, Bartiaux Françoise, Filliastre Marjorie, 2009, « Entre école, famille et médias, les enfants sont-ils des acteurs de transmission d'une attention environnementale et énergétiques ? Une enquête en France et en Belgique » in Nathalie Burnay, Anabelle Klein, *Figures contemporaines de la transmission*, Presses Universitaires de Namur, p.105-120.

Hoibian Sandra, 2010, « Du caddie à la poubelle : les français sont sensibles aux emballages », CREDOC, *Consommation et modes de vie*, n°234, novembre 2010.

Jolé Michèle, 1991, « Gérer ses résidus en public. R'bati, slaoui, et habitant de Temara aux prises avec leurs déchets », *Annales de la Recherche urbaine*, n° 53, p. 32-39.

Kaufmann Jean-Claude, 1997, *Le cœur à l'ouvrage. Théorie de la ménagère*, Paris, Editions Nathan.

Knaebel Georges, 1991, « Le rangement du résidu », *Les annales de la Recherche Urbaine*, n° 53, 22-31.

Le Dorlot Emmanuelle, 2004, « Les déchets ménagers : pour une recherche interdisciplinaire », *Strates*, n°11.

Marshal H., Stebe J.-M., 2003, « Les gardiens-concierges dans l'habitat social. Un rouage clef de la vie quotidienne », *Les annales de la recherche urbaine*, n° 94, p. 53-61.

Marchal H, 2006, *Le petit monde des gardiens-concierges. Un métier au cœur de la vie HLM*, Paris, L'Harmattan.

Maresca Bruno, 1994, *Collectes sélectives des déchets et comportements des ménages*, CREDOC, collections Rapports.

Maresca Bruno, Dujin Anne, 2009, *La consommation durable*, CREDOC. Document réalisé à la demande du Centre d'Analyse stratégique.

Mons Johanne, 2002, « Tri des déchets et construction d'une identité sociale : voisinage et regard social », *Les déchets ménagers, entre privé et public. Approches sociologiques*, L'harmattan, dossiers Sciences humaines et sociales, p. 103-121.

Pierre Magali (coord.), 2002, *Les déchets ménagers, entre privé et public. Approches sociologiques*, Paris, L'harmattan.

Rocher Laurence, 2006, « Gouverner les déchets. Gestion territoriale des déchets ménagers et participation publique », Thèse de doctorat en Aménagement de l'espace-Urbanisme, Université de Tours, 442 p.

Rocher Laurence, 2008, « Les contradictions de la gestion intégrée des déchets urbains : l'incinération entre valorisation énergétique et refus social », *Flux*, 2008-4, n°74, p. 22-29.

Roy Alexis, 2006, « L'environnement, de plus en plus intégré dans les gestes et attitudes des français », in *Le 4 pages*, Ifen.

Rumpala Yannick, 1999, « Le réajustement du rôle des populations dans la gestion des déchets ménagers. Du développement des politiques de collecte sélective à l'hétéro-régulation de la sphère domestique », *Revue française de Science Politique*, 49^e année, n°4-5, pp 601-630.

Rumpala Yannick, 2006, « Une « consommation durable » pour en finir avec le problème des déchets ménagers ? Options institutionnelles, hypocrisies collectives et alternatives » sociétales, in *Les effets du développement durable*, sous la direction de Patrick Matagne, Paris, L'Harmattan.

Planchat Cédric, 2007, « Protéger l'environnement : un objectif pour une grande majorité de français », *Insee Première*, n°1121.

Tauveron Albert, 1999, « Le déchet, le rebut, le rien au carrefour des disciplines », in *Le déchet, le rebut, le rien*, sous la direction de Jean-Claude Beaune, Seyssel, Champ Vallon, collection milieux.

Ughetto Pascal, 2011/2, « Gardien d'immeuble ? : Sentir et ressentir », *Communications*, n° 89, p. 89-101.

Ughetto Pascal, 2011, « Les organismes HLM en lutte contre les dépôts intempestifs d'encombrants et les locataires qui dégradent. Une qualité de service impossible ? », *Gérer et comprendre*, n°105.

Verdicité pour Eco Emballages, 2006, « Etude partenariale d'amélioration de la collecte des déchets en habitat vertical », Présentation des résultats du 27 juin 2006.

Annexe 1 – Portraits

La « Bonne trieuse »

Une femme de 41 ans, vivant seule, réceptionniste dans un hôtel à mi-temps. Le reste du temps, elle le consacre à sa pratique artistique. Elle est installée dans le quartier du Sanitas, dans un F2, depuis environ six ans. Sensibilité forte à la thématique environnementale acquise au sein du milieu familial, concrétisée par un engagement politique et associatif (Verts, WWF, Greenpeace...). C'est donc tout naturellement qu'elle fait le tri. Le recyclage constitue une pratique de vie portée par une volonté constante d'offrir une seconde vie aux objets jusque dans ses créations. Elle souhaiterait qu'on lui permette de trier plus et mieux et reste en attente de nouveautés. Elle évoque ses débuts dans le tri et ses erreurs (confusion sur la lecture du sigle recyclage sur les emballages). Elle se dit aujourd'hui bien informée. Elle a reçu la visite d'un ambassadeur du tri et a utilisé longtemps le sac jaune qu'on lui avait distribué. Elle avait placé le dépliant informant des consignes de tri sur son frigo pour l'avoir sous les yeux. Elle pense maintenant avoir bien mémorisé et savoir trier, même si elle énonce certains doutes quant aux déchets type boîte de camembert. Pendant deux mois, elle a conservé les épluchures de fruits, de légumes, etc, pour alimenter le compost de sa mère. Mais elle a abandonné en raison de contraintes trop fortes. Elle aimerait pouvoir bénéficier d'un dispositif collectif : pourquoi pas un bac dans le local poubelle ? Mais reste la question de l'entretien... Le local poubelle est situé en sous-sol (ascenseur). Il est fermé et il faut une clef sécurisée pour y accéder. L'immeuble est équipé d'un système de "trappes" dans lesquelles les ordures, une fois jetées, glissent directement dans des poubelles. Le local est doté de deux poubelles ordures ménagères et d'une poubelle jaune (avec les consignes de tri placées dessus). L'ouverture de la "trappe" de la poubelle jaune est suffisamment grande pour vider le contenu du sac directement. Elle a inscrit "pas de pub" sur sa boîte à lettres pour inciter au non gaspillage. Elle tente de convaincre ses voisines, principalement des personnes âgées. Dans son appartement, elle s'est équipée de deux sacs réutilisables type casino disposés par terre sous la fenêtre de la cuisine. D'un l'un, elle met le carton, le verre, les boîtes de conserve, le plastique, les boîtes de camembert. Dans l'autre, elle met le verre, les boîtes à oeufs et le pain dur. Elle attend d'avoir suffisamment de volume de verre pour se rendre au conteneur situé non loin de chez elle. Les boîtes à oeufs et le pain dur, c'est pour son père. Dans le sac, il y avait aussi un paquet de biscottes entamé, en attente d'être jeté dans le sac de tri (verre, carton, plastique). La cuisine est assez petite et encombrée. Lors de notre passage, une boîte à oeufs vide était en attente sur le dessus de son meuble de cuisine. Avant de jeter les boîtes de conserves, elle les lave systématiquement dans l'eau de vaisselle sale (qu'elle conserve toujours afin de ne pas gaspiller l'eau qui manque à la planète). Elle conserve également les bouchons en plastique dans un petit sac en plastique accroché sur un clou planté sur le montant d'une étagère dans son cagibi, pour les activités scolaires du fils d'une collègue. En dessous, se trouvent les sacs pour les médicaments périmés destinés la pharmacie. Elle conserve les piles, en attendant d'avoir les moyens financiers pour acheter un chargeur (moins polluant). Elle a une petite poubelle dans la salle de bain qu'elle essaye de vider dans la poubelle des ordures ménagères à peu près une fois par semaine quand elle fait le ménage. La poubelle OM (utilisation d'un seau en attendant d'acheter une nouvelle poubelle) est placée dans un petit cagibi ouvert juste à l'entrée de la cuisine (dissimulation : pas esthétique, pas hermétique, odeurs...). Habituellement, sa poubelle est dans la cuisine, à côté de l'évier. Le sac est jeté quand il est plein ou quand les ordures sont trop odorantes. Sa poubelle de tri est vidée quand elle est « archi-pleine ». Elle évoque un quartier propre, à l'exception du week-end.



Une volonté de trier mais des contraintes fortes

Une femme d'une trentaine d'année, vivant seule avec ses trois filles (en bas-âge : la plus grande a 5 ans). Elle était en congé parental au moment de l'entretien. Elle a habité le quartier du Sanitas jusqu'à l'âge de 20 ans, puis est partie vivre à Paris. Elle est revenue il y a 5 ans. Elle a connu les vide-ordures et en garde un bon souvenir pour le côté pratique, malgré les mauvaises odeurs. Quand elle est revenue habiter au Sanitas, c'est le gardien de l'immeuble qui lui a montré où se trouvaient les poubelles et qui lui a expliqué le tri. A Paris, elle ne triait pas, parce que le tri sélectif n'était pas en place. Arrivée à Tours, il lui a fallu à peu près un an pour avoir le sentiment de faire le tri correctement, car elle venait d'avoir sa fille, qu'elle travaillait et qu'elle n'était pas trop disponible. Quand il lui est arrivé d'avoir des doutes, elle est allée chercher les réponses sur Internet. Elle tri parce qu'on lui a dit de le faire, mais aussi par rapport à l'environnement. Elle se dit un peu écolo. Elle a une poubelle dans sa cuisine qu'elle jette deux à trois fois par jours. Elle préfère avoir une petite poubelle qu'elle évacue souvent (évite les mauvaises odeurs = présence de couches). La poubelle est placée sous une fenêtre qu'elle laisse souvent entre-ouverte. Un sac dédié au recyclage est disposé à côté de sa poubelle. Pour ce qui est du tri, elle essaye de « s'y tenir », mais il lui arrive parfois de baisser les bras, lorsqu'elle est submergée par les contraintes d'une femme élevant seule ses 3 enfants, ce qui n'est pas sans un certain sentiment de culpabilité qui la pousse régulièrement, après coup, à ressortir de sa poubelle OM les déchets destinés au tri. Elle trouve que l'ergonomie des poubelles jaunes n'est pas adaptée. Le trou, en particulier, s'avère trop petit. Elle a repris l'astuce d'une autre habitante qui consiste à se servir d'une bouteille pour bloquer le couvercle. Depuis, elle réserve toujours une bouteille de lait à cet usage. Elle est attentive aux emballages, essayant de limiter au maximum les emballages individuels.



Une pratique de tri à parfaire

Une femme de 55 ans, salariée à temps partiel dans une association. Ses trois filles ont quitté le domicile. Elle est divorcée et vit avec sa belle-fille de 18 ans. Elle est engagée dans le tissu associatif local. Elle est à l'origine d'une opération de compostage sur le quartier. Elle se définit comme très sensibilisée sur la thématique large du développement durable, de l'environnement, sur les questions de la maîtrise des énergies, de la qualité de l'eau... Elle a commencé à trier ses déchets il y a longtemps. Bien que convaincue par les bienfaits du tri sélectif, elle avoue, tout en culpabilisant, ne pas mettre de côté les boîtes vides de pâté pour chat, parce qu'elles sentent mauvais et qu'elles sont sales. Elle met au recyclage les boîtes de médicaments comme on lui a conseillé, mais a un doute sur la partie aluminium. Elle se dit totalement responsable de ces "mauvaises pratiques" car elle dispose « de livres », de brochures et surtout des ressources pour bien agir. Elle met cela sur le compte d'une sensibilisation à parfaire. Celle de sa belle-fille est inexistante. Madame se dit mal informée sur le devenir des appareils ménagers et le matériel informatique hors d'usage qu'elle ne se résout pas à jeter dans le tout-venant et qu'elle stocke chez elle en attendant de trouver une solution.



« On trie en famille »

Entretien familial, surtout avec le père de famille, mais aussi un peu avec sa femme et sa fille de 16 ans. Famille kabyle de nationalité française (via le grand-père), mais arrivée en France il y a environ 5 ans. Lui est handicapé physique et ne travaille pas. Sa femme est mère au foyer. Ils ont 4 enfants : 16 ans, 14 ans, 11 ans et 4 ans. Le grand-père paternel vit en partie avec eux (partage son temps entre la France et l'Algérie), des fois aussi la grand-mère. Les parents : 45 ans et 46 ans. Ils sont dans l'appartement (T5) depuis deux ans et demi. Ils ont choisi Tours pour le calme offert et parce qu'un frère habitait déjà là. Ils pratiquent le tri et ont une poubelle en plastique "une véritable poubelle en plastique dur" avec sac ainsi que deux sacs de course réutilisables qui servent pour le recyclage. Les poubelles sont dans l'arrière cuisine pour éviter la proximité avec la table où sont pris les repas. Ils vident les poubelles deux fois par semaine environ. Il y a aussi des corbeilles à papier dans la chambre des enfants qui sont vidées dans les sacs de recyclage tous les samedis. Ils trient le verre, essentiellement des pots de Nutella. Ils les mettent dans leurs sacs de recyclage : le verre reste au fond. Ils jettent d'abord les cartons, plastiques, etc. puis se rendent au container dévolu au verre. Ce sont les enfants qui sont chargés de s'occuper de jeter les poubelles, dans un souci de responsabilisation et de sensibilisation. La mère le fait quand les enfants ne font pas "leur travail" et que les poubelles sont trop pleines... (c'est plus compliqué pour le père qui a du mal à se déplacer). Les poubelles se trouvent en sous-sol dans l'immeuble, mais les enfants n'y vont plus depuis cet été, car il y a eu des rats. Ils préfèrent aller jeter les poubelles dans d'autres poubelles qui se trouvent à l'extérieur. Ils ont fait le tri dès en arrivant à Tours "depuis qu'on est là", en identifiant les deux types de poubelles : "c'était automatique". Ils ont reçu aussi trois fois la visite d'ambassadeurs de tri dans leur ancien appartement qui leur ont laissé les prospectus. Ils ont mis à peu près une semaine pour avoir l'impression de savoir bien trier. Ils ont hésité sur les bouteilles de pulvérisation de déodorisant par exemple. Dans le doute, ils les ont jetées dans les poubelles normales. Pour le père de famille, on est dans une société de surconsommation, c'est important de trier pour lutter contre la pollution, aider au recyclage, pour la deuxième vie des produits, et aussi parce que ça crée de l'emploi. Il faut que ça devienne "*un geste automatique et bienfaisant*". Ils ne trient pas toutes les boîtes de conserve : quand elles restent sales même une fois passées sous l'eau (comme les boîtes de thon à l'huile). La fille de 16 ans pense que le tri n'est pas du tout compliqué et que tout le monde peut le faire. Elle a visité le Centre de tri quand elle avait 11 ans. Sa petite sœur s'est également rendue au centre de tri avec l'école. La jeune fille a l'impression de faire un geste pour l'environnement en triant. Les poubelles et le tri ne sont pas un sujet de conversation pour eux en dehors de la sphère familiale. Les parents vont faire leur courses dans des supermarchés en voiture une fois par semaine (parfois deux) à Intermarché et Leclerc en fonction des promotions. Le père tient un discours critique sur le sur-emballage, mais avoue ne pas prendre en compte cette donnée lors de ses achats, pour des raisons financières notamment, mais aussi parce que les industriels n'offrent pas beaucoup de choix aux consommateurs.

L'arrivée dans un nouveau quartier, de nouveaux repères à trouver

Un couple composé d'une femme algérienne (30 ans), et d'un soudanais (40 ans), avec une petite fille de 6 mois. Madame a suivi des études à l'université. Ils sont tous les deux demandeurs d'emploi. Ils sont arrivés en France depuis respectivement 3 et 7 ans. Dans leur précédent logement situé à Joué-les-Tours, occupé seul d'abord par Monsieur, ils faisaient le tri sélectif (sensibilisation du mari par l'assistante sociale qui lui avait trouvé le logement). Les poubelles classiques avec couvercle jaune et bleu étaient situées dans le sous-sol. Depuis leur arrivée il y a un peu plus d'un an au Sanitas, ils ne recyclent plus rien. Ils n'ont pas réussi à retrouver leurs codes couleurs. Les poubelles situées à proximité de chez eux sont encastrées dans des blocs uniformes et sont équipées de couvercles en inox (les autocollants apposés sur les poubelles jaunes sont effacés). Madame est pourtant attentive à la question du respect de l'environnement, associant le recyclage aux « pays civilisés » et culpabilise de son mauvais comportement... Elle a bien tenté de regarder le contenu des poubelles, mais elle n'a pas vu de différence... En perte de repères, le couple est convaincu que le système de tri n'est pas effectif dans le quartier. Le couple est en attentes d'explication et d'accompagnement, mais ne savent pas vers qui se tourner.

Annexe 2 - Guide d'entretien des habitants

Profil des habitants (fiche signalétique)

- ▶ Parcours résidentiel des habitants
- ▶ Ancienneté dans le quartier et dans le logement
- ▶ Nombre de personnes au foyer
- ▶ Age des personnes au foyer
- ▶ Situation (activités, classe/ niveau (enfants))
- ▶ Type de logement (nombre de pièces, agencement, cuisine indépendante ou non...)

Niveau micro : échelle du foyer

Gestion des déchets ménagers

1- Partir de la gestion des ordures ménagères...

▶ Organisation à l'intérieur du foyer ?

- nature et localisation des équipements « déchets » (combien, équipements spécifiques ou « recyclés » (sac plastique), dans quelle(s) pièce(s), visibles ou dissimulés)

visiter les différentes pièces où des équipements sont présents et prendre des photos

- fréquence d'évacuation des déchets (journée, semaine) ? critères (poubelle pleine !!!) ?

▶ Membre(s) du foyer impliqués dans la gestion des déchets ménagers ?

- qui ? Sur quel principe (chacun son tour, volontariat..., intérieur / extérieur du foyer)
- modes d'implication des différents membres (du pionnier au « résistant »)

▶ Existence de problèmes / d'obstacles à cette gestion ?

- de nature technique, « humaine », extérieurs à la sphère privée...

▶ Evolution des comportements –dans le temps- en matière de gestion des déchets ? (si oui)

- comment se traduit-elle ?
- éléments déclencheurs ?
- distinction selon les membres du foyer
- influence de l'extérieur au foyer (bâtiment identifié « bon trieur » comme motivation)

2- Les pratiques de tri dans la gestion des déchets...

► Niveau de connaissance de ce qui se fait en termes de tri sélectif (à l'échelle du foyer) ?

- Qu'est-ce qui se trie ?
- opinion portée sur les actions existantes / les incitations / l'accompagnement
- Possession d'un guide de tri ? Utilisation ou non ?
- En cas de doute, comment faites-vous ?
- attentes (déchets non recyclés pour l'heure)

► Mise en pratique au sein du foyer ?

- qu'est-ce qui est trié ou ne l'est pas ? Sur quels critères (notamment ce qui part en tout venant qui pourrait être recyclé)
- faire une liste de différents déchets : triés ou non
- conditions et acteurs de la mise en œuvre...

► Avantages perçus à trier ?

- En quoi le tri est-il utile pour vous ? (pour la planète, pour nos enfants, pour nos emplois...)
- inscription dans une démarche, levier de sensibilisation (notamment des enfants), support d'implication dans les tâches de la cellule...
- coût (consignes).

► Difficultés rencontrées dans la gestion du tri des déchets ? (en lien avec)

- espace – configuration du foyer ?
- implication – mobilisation des membres du foyer
- évolution des habitudes, conditions d'adaptation individuelle et collective
- accès - compréhension des consignes
- situation/contexte - équipements extérieurs au foyer

3- L'évacuation des déchets hors foyer

► Quelles sont les poubelles que vous utilisez ? Pouvez-vous me dessiner un plan des poubelles autour de votre bâtiment ? (verre, OM, tri...)

► Quel est votre parcours ou celui du membre qui jette la poubelle ?

► Que faites-vous du sac si poubelle de tri ?

L'acte d'achat dans la gestion des déchets (itinéraire du produit)

► Lieux d'achat ?

- commerces de proximité
- Mode de transport (Bus, voiture, MAP, Vélo, etc.)
- fréquence (corrélée aux capacités de stockage, à la proximité, aux modes de transport)
- Prise en compte de l'emballage - sur emballage dans l'acte d'achat ? Traduction concrète (sélection de produits/marques, quantité...)

Niveau macro : le bâtiment, le quartier...

Evaluation de la gestion des déchets à l'échelle du bâtiment, du quartier...

► Perception globale du quartier (sale/propre, bien entretenu ou non...)

► Perception de la gestion des déchets

- équipements à disposition (accès aux conteneurs, visibilité, efficacité, entretien, intégration au paysage, dimension hygiénique...)
- fonctionnement des collectes
- information / campagnes / support (thème développé plus loin)

► Perception spécifique du tri des déchets / de la collecte sélective

- équipements à disposition (accès aux conteneurs, visibilité, efficacité, entretien, intégration au paysage, dimension hygiénique...)
- changements d'équipement liés à la mise en place de la collecte sélective (faire décrire les changements –new équipements, vide-ordures intérieurs aux vide-ordures dédiés à l'extérieur...-, accueil reçu, apprentissage
- fonctionnement des collectes
- appropriation par les habitants (dynamique collective, acteurs « moteurs »)
- information / campagnes / support (thème développé plus loin)

- Interlocuteurs / acteurs référents ou identifiés (voisins, associations, gardien, brigade de propreté...)

Information et sensibilisation à la gestion des déchets, au tri

► Quelle(s) informations sur la gestion des déchets et le tri ?

- quels supports de communication ? Quelle fréquence (messages par le biais d'affichages permanents, campagnes ponctuelles, généraliste ou ciblée...)
- perception et impact de ces communications / sensibilisations (se sentent-ils suffisamment informés ?) sur l'implication dans la gestion des déchets ?
- attente en matière d'information (données chiffrées (type de déchets, autres quartiers...), équivalent euros économisé...)

► Association / sollicitation des habitants lors de « journées DD – environnement - déchets » (pourrait être un souhait ?)

► Identification des acteurs vecteurs d'information et de sensibilisation

- gardiens d'immeubles,
- animateurs du tri (collectivités)
- quelle perception : interlocuteurs privilégiés pour s'informer, relais en cas de problèmes ou de questionnements

Annexe 3 - Guide des gardiens logés

Profil des gardiens

- ▶ Parcours, profil professionnel du gardien
- ▶ Niveau et domaine d'étude
- ▶ Modalités du recrutement comme gardien
- ▶ L'arrivée comme gardien au Sanitas (conditions, place dans le parcours professionnel...)
- ▶ Rôles et missions du gardien : changement(s), évolution(s) éventuelle(s) des missions, des compétences

Le rôle des gardiens dans la gestion des déchets

- ▶ Rôles et missions du gardien dans la gestion des déchets et le tri sélectif
- ▶ Le temps de travail exécuté pour la mise en œuvre du tri sélectif (faire raconter les fonctions précises des gardiens sur le tri sélectif)
- ▶ Les grandes étapes de la gestion des déchets : faire décrire les changements (passage des ordures intérieures aux ordures extérieures, les types de conteneurs)

L'information et la formation des gardiens au tri sélectif

- ▶ Manière dont les gardiens sont associés à la gestion des déchets, degré d'adhésion et de mobilisation des gardiens
- ▶ En amont : quelles sont les communications, sensibilisations, et les formations liées au tri sélectif, à la gestion des déchets réalisées auprès des gardiens (comment et par quels organismes sont-ils informés ou formés ? Nombre et temps de formations ?...)
- ▶ Avis sur ces communications ou formations (suffisantes, nécessaires, insuffisantes, incomplètes...)?
- ▶ Le type de communication souhaité pour *mieux* accompagner la gestion des déchets ?
- ▶ Les interlocuteurs privilégiés, les relais ou réseaux en cas de problèmes, de doutes, de questionnements ? Rôle de l'OPAC ?

Le rôle des gardiens dans la transmission des consignes sur le tri sélectif et sur la gestion des déchets auprès des résidents

- ▶ Comment les gardiens informent-ils et communiquent-ils auprès des habitants? (Quand ? A quel moment ?) Renouvellent-ils ces informations ou formations ?

- ▶ Le tri sélectif est-il mis concrètement en œuvre au sein des immeubles par les habitants ? Faire raconter des anecdotes. Faut-il éduquer, instruire les habitants pour rendre effectif la gestion des déchets ?
 - Les gardiens constatent-ils une évolution dans les comportements des habitants ?
 - Quels problèmes ou inconvénients les gardiens soulèvent-ils ?
 - Quels avantages les gardiens soulèvent-ils ?

- ▶ Certaines populations (personnes âgées, mobilité réduite, les jeunes, personnes étrangères, etc.) sont-elles plus réticentes à la gestion des déchets ?

La perception des gardiens sur le tri sélectif et la gestion des déchets

- ▶ Perception « large » sur la gestion des déchets ?

- ▶ Perception spécifique sur la gestion des déchets et du tri sélectif pour le quartier et pour les immeubles entretenus ?
 - Inconvénients perçus et vécus dans la gestion des déchets et le tri sélectif (rapport à l'espace, l'environnement, adaptation réelle, consentie ou fragile)
 - Freins ou obstacles à la mise en œuvre de ces nouvelles directives (fermeture des locaux, etc.) ?

- ▶ Avantages perçus ou réels à la mise en œuvre de ces nouvelles directives ?